

Belle ou spirituelle

Barbara Cartland

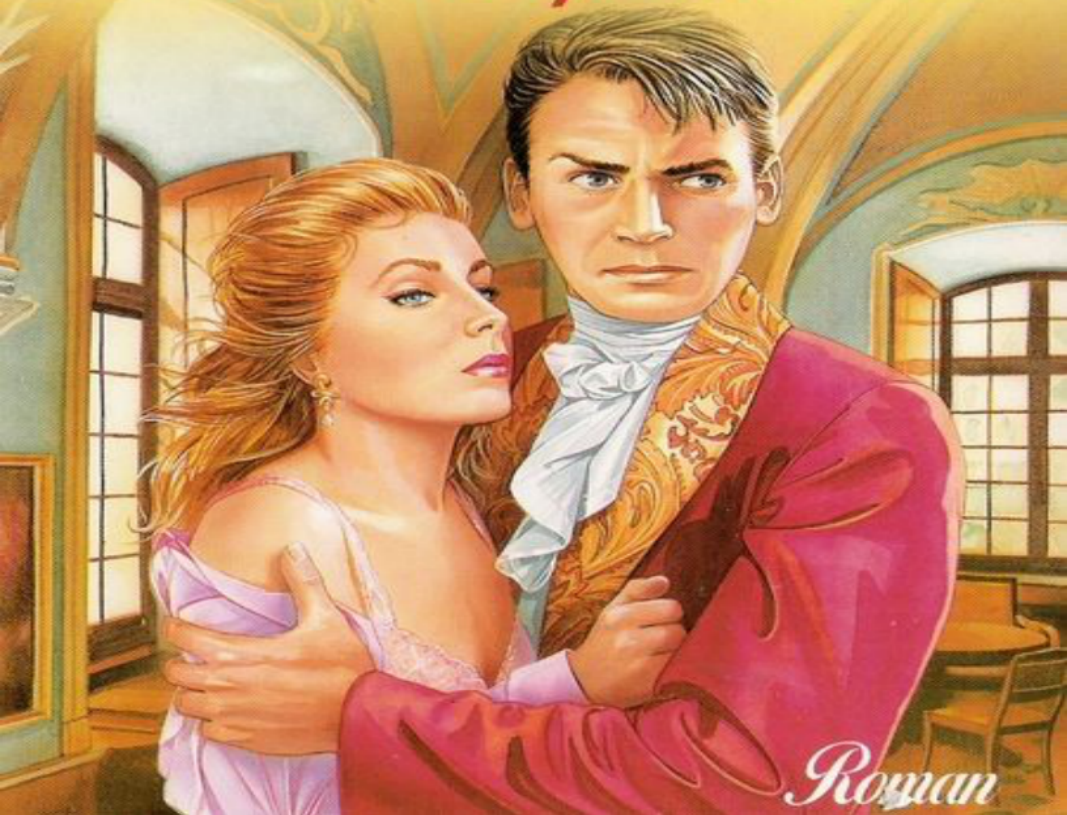
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Belle ou spirituelle



Résumé

Comment une demoiselle d'une telle beauté peut-elle être aussi érudite ? se demande le marquis de Sherwood en considérant Lavina d'un air perplexe. Celle-ci semble en effet s'intéresser à tout, tant dans le domaine de l'architecture que dans celui de la peinture, ou encore des civilisations orientales. Est-il possible que cette délicieuse créature soit danseuse dans une troupe de théâtre, comme elle le prétend ? Et dans ce cas, pourquoi s'enferme-t-elle la nuit à double tour, comme une jeune fille de bonne famille dotée d'une éducation très stricte ? Qu'importe, pour la rejoindre, il empruntera le passage secret qui conduit à la chambre dans laquelle il l'a installée. Tiens ! Et s'il lui rendait visite dès ce soir ?

Note de l'auteur

C'est le Gaiety Theatre à Londres qui, en 1894, accueillit la première comédie musicale. Georges Edwardes, un homme de spectacle reconnu pour son génie, monta la pièce *The Shop Girl* selon de nouvelles conceptions théâtrales et proposa à son public un spectacle fascinant et plein d'entrain où décors et costumes témoignaient d'un goût merveilleux et où la troupe de danseuses, les fameuses *girls* incarnaient la perfection de l'idéal féminin.

Grâce à elles, les spectacles rendaient hommage à la féminité.

Elles étaient autant appréciées du public masculin que féminin. Le terme de *girl* était alors essentiel et Georges Edwardes ne manquait pas de le faire apparaître dans le titre de ses pièces, ce qui leur assurait un succès toujours croissant.

De 1894 à 1949, ce fut l'âge d'or pour les *girls* du Gaiety.

Elles se mariaient avec des aristocrates, et remportaient dans la haute société comme sur scène un succès irrésistible.

J'ai bien connu Rosie Boote, qui est devenue la délicieuse marquise de Headfort, ainsi que Denise Orme qui a épousé deux ducs et est restée ravissante jusqu'à la fin de sa vie.

Le Gaiety a donné 546 représentations de *The Shop Girl*. Ce spectacle fut suivi par *The Girl* avec Ellaline Terriss dans le rôle principal. Mais le plus grand succès fut remporté par *The Runaway Girl* qui donna lieu à 593 représentations.

L'enthousiasme que provoquèrent les danseuses du Gaiety ne fut jamais égalé par aucune autre troupe.

Les jeunes gens de la haute société londonienne rêvaient de les séduire et de les emmener souper après le spectacle.

Ce fut un phénomène unique dans l'histoire du théâtre.

Le seuil de l'entrée des artistes franchi, on pénétrait dans l'univers de la séduction et de l'amour. En s'émancipant, les femmes perdirent l'élégance, la beauté et la sophistication qu'incarnaient si bien ces créatures de rêve.

Chapitre 1

1894

Une voiture élégante s'arrêta devant le Gaiety Theatre et le marquis de Sherwood en descendit. Salué avec empressement par le chasseur posté à l'entrée, il gravit l'escalier d'un pas vif et entra dans le hall. Il était naturellement hors de question qu'il présentât un billet. Réceptionnistes et ouvreuses s'inclinèrent sur son passage avec force sourires respectueux. Le marquis prit place dans sa loge. Sur la scène, le spectacle battait son plein. C'était bientôt la fin du dernier acte.

Il avait déjà assisté à une douzaine de représentations de *la Jeune Marchande*. Mais, il ne se lassait pas du grand final qui réunissait toutes les *girls* sur la scène.

Mieux peut-être que tout autre spectateur, le marquis comprenait-il le caractère novateur de la pièce. Georges Edwardes, l'homme de spectacle le plus brillant et le plus original de son temps, avait chassé de la scène la comédie burlesque qui avait été populaire pendant de nombreuses années pour introduire un genre nouveau : la comédie musicale.

La comédie musicale puisait son inspiration à des sources très variées : opérette, opéra-comique, opéra-ballet, ariette, farce, ballade populaire... Elle se présentait sous la forme d'un divertissement riche et complet qui rendait caduque toute autre forme de théâtre. Il n'était pas exagéré de prétendre que Georges Edwardes avait provoqué une véritable révolution dans le monde du spectacle, une révolution qui enthousiasmait toute l'Angleterre.

En dehors de son goût sûr pour le choix des décors et des costumes, il sélectionnait lui-même les chanteuses, danseuses et comédiennes qui incarnaient la perfection de la beauté et de l'élégance féminines. En d'autres termes, Georges Edwardes glorifiait la femme. Le talent de ses *girls* était universellement reconnu. La comédie musicale acquit rapidement ses lettres de noblesse en mettant également au rebut les costumes grotesques qu'avait nécessités le burlesque. Les *girls* étaient habillées avec raffinement des pieds à la tête. Même le choix de leurs accessoires n'était pas laissé au hasard. Nul n'ignorait, dans Londres, qu'elles portaient des articles de lingerie de soie pure et de dentelle.

Le marquis parcourut la salle des yeux et vit que tous les sièges étaient occupés. Étant donné qu'il avait investi une somme non négligeable dans le

spectacle de *la Jeune Marchande*, il songea avec satisfaction que si Georges Edwardes avait du génie, lui n'était pas dépourvu de bonnes intuitions. En vérité, le marquis de Sherwood avait en grande partie contribué à ce succès. Il occupait au sein de la haute société une position des plus en vue et suscitait l'admiration d'un grand nombre de jeunes aristocrates. Ces derniers ne manquaient pas de s'extasier devant la beauté de ses maîtresses qui n'étaient autres que des *girls* du Gaiety.

Le marquis assistait presque tous les soirs aux représentations, puis emmenait l'éluë du moment souper dans un restaurant chic. Rien n'était alors plus en vogue.

Aller souper *Chez Romano* en compagnie d'une actrice représentait, pour beaucoup de dandys londoniens, une incontestable réussite et nombre d'entre eux n'hésitaient pas à se ruiner pour y parvenir.

Un tel engouement ne s'était jamais produit dans les annales du théâtre. L'entrée des artistes du Gaiety franchie, on pénétrait dans l'univers magique de la séduction et de l'amour. Des dizaines de jeunes gens en haut-de-forme assiégeaient les coulisses, chacun espérant réussir à persuader l'une de ces merveilleuses déesses, auxquelles il vouait une véritable adoration, de dîner avec lui.

La Jeune Marchande était un spectacle plein de joie et d'entrain qui subjuguait le public dès le lever du rideau. Il s'agissait d'une histoire d'amour en deux tableaux dont le premier acte se passait dans les boutiques des fournisseurs royaux, et le second dans le bazar des costumes de carnaval à Kensington. Un jeune étudiant en médecine, qui appartenait à l'aristocratie, s'éprenait d'une simple vendeuse.

Tandis que la fin de l'acte approchait, le marquis ne put s'empêcher de songer, non sans un certain cynisme, que cette histoire était aussi celle de plusieurs des comédiennes. Certaines, en effet, avaient déjà passé la bague au doigt d'un aristocrate ou d'un millionnaire et, de tout évidence, ce scénario ne manquerait pas de se répéter.

Pour sa part, il avait eu pour maîtresses un grand nombre de ces jeunes femmes aux multiples talents, et s'il avait succombé à leurs charmes, il ne s'était épris d'aucune d'entre elles, et n'avait jamais envisagé d'épouser une actrice. D'ailleurs, il avait depuis longtemps décidé de ne se marier que lorsqu'il serait trop âgé et décrépît pour apprécier les plaisirs de la vie, et plus précisément ceux que Londres lui proposait. Il était donc résolu avant tout à passer du bon temps et à profiter au mieux des distractions qu'il s'offrait.

Il est vrai qu'avec la fortune dont il disposait, il semblait difficile à quiconque de penser qu'il pût s'ennuyer, et il n'est pas exagéré de dire que le monde était à ses pieds. Son titre de noblesse jouissait d'un grand renom dans le registre des pairs de Debrett et il possédait en outre un château splendide ainsi que plusieurs milliers d'hectares de terres qui produisaient un excellent rendement. Aux courses, ses chevaux franchissaient systématiquement les premiers la ligne d'arrivée et sa meute de chiens se composait des meilleurs

pedigrees.

Le rideau se baissa provisoirement sous un tonnerre d'applaudissements, de bravos et de sifflements. Les unes après les autres, les vedettes vinrent saluer et des bouquets de fleurs furent jetés sur la scène. Mais lorsque ce fut au tour de la troupe des *girls*, les ovations redoublèrent. Le marquis dirigea sa jumelle sur la jeune femme qu'il avait décidé d'emmener souper ce soir-là.

Elle souriait et était d'une beauté exquise. Pourtant, il ne put s'empêcher de songer avec un certain cynisme que son règne ne tarderait pas à prendre fin. Déjà, elle le lassait. Il admettait cependant qu'il avait éprouvé du plaisir en sa compagnie et, après tout, n'était-ce pas ce qu'il recherchait ?

Le rideau tomba de nouveau. Le marquis savait qu'il se relèverait une dizaine de fois tant l'excitation de la salle était à son comble. Il quitta sa loge et se dirigea vers les coulisses. Un portier le salua.

— Bonsoir, milord. La représentation a été réussie ce soir.

— En effet, acquiesça le marquis.

Il s'engagea dans un étroit couloir poussiéreux qui menait aux loges. A sa gauche se trouvait la porte de l'entrée des artistes qui donnait sur la rue. Assis dans son bureau vitré se tenait Jung qui, le regard aigu, faisait face, comme à son habitude, à une foule de jeunes gens qui le suppliaient de porter leurs messages à telle ou telle *girl*. Le marquis remarqua, en passant à côté de l'employé zélé, ses poches gonflées de pièces d'or que les soupirants des divines créatures n'oubliaient pas de lui donner avec leurs billets doux. Visiblement, il faisait fortune !

L'orchestre se mit à jouer *God Save the Queen*. Le dernier rappel avait donc eu lieu.

Danseuses et comédiennes ne tardèrent pas à se diriger en courant vers leurs loges. Certaines, en apercevant le marquis de Sherwood, marquèrent une pause et lui adressèrent un sourire enjôleur, cherchant de toute évidence à attirer son attention, car si l'ambition des jeunes aristocrates était de fréquenter une *girl*, réciproquement les *girls* du Gaiety aspiraient à être remarquées.

Lucie, la jeune femme avec qui il avait rendez-vous, fut une des premières à sortir de sa loge. Il était hors de question de faire attendre un homme aussi prestigieux !

Lorsqu'elle le rejoignit, le marquis ne put que la trouver ravissante. Sa chevelure d'un roux flamboyant n'avait nul besoin des talents d'un coiffeur pour faire de l'effet. Son visage était adorable. Il apparaissait sur beaucoup de cartes postales exposées dans les devantures des papeteries. Sa silhouette harmonieuse semblait presque irréelle tant elle était parfaite.

Elle portait une toilette luxueuse qui accentuait ses charmes. Le marquis devina qu'il s'agissait d'une robe appartenant au théâtre. Afin qu'elles puissent à tout moment rester des créatures de rêve, Georges Edwardes autorisait les danseuses à porter leurs vêtements de scène à la ville.

— J'espère ne pas vous avoir trop fait attendre, milord, dit Lucie d'une voix douce et mélodieuse.

De ses grands yeux innocents, elle semblait l'implorer de ne pas lui tenir grief d'un éventuel retard.

— Ma voiture est là, se contenta-t-il de répondre, et prenant la jeune femme par le bras, il l'entraîna vers la sortie.

Dehors, la foule des badauds amassée devant l'entrée des artistes s'écarta sur leur passage et la voiture du marquis, en tête d'une longue file de véhicules, s'avança. De nouveau, bravos et applaudissements fusèrent lorsqu'ils reconnurent Lucie et le marquis.

— Sherwood, Sherwood! crièrent plusieurs passants.

— On mise sur toi! lancèrent d'autres. N'oublie pas de nous faire gagner !

C'était une sorte de cri de ralliement que le marquis entendait sur tous les champs de courses. Il agita la main en signe de reconnaissance et aida Lucie à monter en voiture. La jeune femme prit place sur le siège confortable tout en prenant soin de ne pas abîmer sa coiffure composée de fleurs assorties à la couleur de sa robe.

— Vous êtes venu tard ce soir, dit-elle tandis que la voiture démarrait. Vous m'avez manqué.

— Je n'ai pu me libérer plus tôt du dîner d'officiers auquel j'étais invité. En vérité, je devrais encore y être, mais j'ai préféré vous voir.

— Toute la journée, j'ai compté les heures, murmura Lucie. Le temps s'est écoulé avec une lenteur exaspérante.

A ces mots, le marquis eut un sourire indulgent.

La plupart de ses maîtresses ne manquaient jamais de se livrer à ce genre de réflexions, et il aurait été fort surpris si elles lui avaient tenu d'autres propos.

La voiture longea le Strand, puis s'arrêta devant le restaurant à la mode : *Chez Romano*.

Romano, un petit homme brun aux manières doucereuses, accueillit le marquis avec empressement et conduisit ses clients à une table située sous un dais. C'était la mieux placée dans cette salle de forme ovale, tendue de tentures et de sièges d'un grenat sombre. Lucie, à qui ce genre de détails n'échappait pas, se rengorgea, consciente de l'envie qu'elle suscitait chez toutes les femmes présentes.

Plusieurs d'entre elles envoyèrent, de la main, un baiser au marquis, d'autres lui firent un signe affectueux de la tête. Mais il s'assit sans paraître particulièrement ému par ces marques d'intérêt.

De nombreux clients étaient de ses amis et avaient également pour cavalières de délicieuses créatures.

La salle de *Chez Romano* était pratiquement pleine, car le restaurant était également prisé par les spectateurs des autres théâtres dans lesquels les rappels étaient moins longs et les applaudissements moins enthousiastes. Les quelques tables encore vides étaient réservées par des clients qui, comme le marquis, fréquentaient des actrices du Gaiety et qui, par conséquent, ne tarderaient pas à arriver.

Les *girls* avaient coutume de rehausser leurs coiffures de fleurs fraîches et de porter un décolleté profond. Leur taille était si fine qu'un homme en faisait aisément le tour de ses deux mains. Romano ne manquait pas, afin de leur faire honneur, d'orner leurs tables de somptueuses décorations florales.

Ce soir-là, on pouvait y lire leurs prénoms, inscrits en pétales de roses tressés.

Le maître d'hôtel vint présenter un menu au marquis et à Lucie tandis qu'un échanton leur servait le champagne préféré du marquis.

Ce dernier s'appuya contre le dossier de son siège.

— Qu'avez-vous fait en mon absence? demanda-t-il à sa compagne.

— Je vous ai attendu.

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous n'avez pas été invitée à souper par un admirateur !

— Qu'importe ! Vous savez bien que vous êtes le seul qui comptez, murmura la jeune femme en lui prenant la main.

Mais l'attention du marquis fut attirée par un ami qui venait d'entrer et qui, l'apercevant, s'approchait de leur table.

— Bonsoir, Rupert, dit le marquis. Je vous croyais à la campagne.

— J'y étais jusqu'à aujourd'hui, répondit le jeune homme, mais je voulais vous voir et je pensais bien vous trouver ici.

— Moi aussi, je tenais à vous contacter. J'organise une partie de chasse le 23 de ce mois et j'aurais plaisir à vous compter parmi mes invités.

A ces mots, le regard du jeune Rupert Wick s'éclaira. Il n'ignorait pas que c'était un privilège d'être convié chez le marquis, et en particulier lorsqu'il s'agissait de participer à une chasse sur ses terres.

— J'accepte avec plaisir, répondit-il chaleureusement. Il se trouve que, moi aussi, j'ai une invitation à vous remettre, de la part de ma sœur.

Le marquis parut surpris.

— Catherine, qui vient de faire son entrée dans le monde, souhaiterait vous avoir à dîner un de ces soirs.

Devant le silence de son interlocuteur, Rupert ajouta à la hâte :

— Il ne s'agit pas d'une grande réception. Elle et ses amies seraient tout simplement ravies de faire votre connaissance.

— C'est fort aimable de leur part, dit enfin le marquis, mais ma réponse est non, Rupert. S'il y a bien une chose que je tiens à éviter, c'est la compagnie de jeunes débutantes empruntées, sottes, dépourvues d'esprit, et à l'éducation imparfaite.

Malgré son ton catégorique, il souriait.

— Veuillez donc présenter mes excuses à votre sœur, je vous en prie. En revanche, n'oubliez pas que je compte sur vous pour le 23 !

Rupert comprit que le marquis venait ainsi de mettre un terme à leur entretien. Il n'ignorait pas qu'il était inutile d'insister. Cela aurait eu pour seul résultat de provoquer une certaine gêne entre eux. Il prit donc congé et alla retrouver un groupe d'amis accompagnés de quatre jeunes femmes du Gaiety.

Lavina Vernon regarda par la fenêtre et vit qu'il pleuvait. Il lui fallait donc renoncer à la promenade à cheval qu'elle avait prévu de faire en ce début d'après-midi, et c'était bien décevant. Enfin, peut-être qu'un peu de lecture la consolerait de ce désagréable contretemps. Son livre de chevet du moment était passionnant, il relatait les aventures d'un homme qui s'était rendu au Tibet et avait réussi à voir le Dalaï-Lama.

Lavina adorait lire et elle passait de nombreuses heures dans la bibliothèque du presbytère, car elle était la fille du vicaire.

Ce dernier avait beaucoup voyagé de par le monde avant de se marier. Son père, lord Vernon, lui avait promis la paroisse de son domaine le jour où il souhaiterait se ranger et fonder un foyer. Malheureusement, il mourut alors que son fils était encore à l'étranger et son fils aîné, qui n'avait pas été mis au courant de cet arrangement, vendit maison et terrain.

Le comte de Kenwick, un ami de longue date, lui offrit alors la cure de sa propriété. C'est donc grâce à la générosité de ce dernier que le vicaire s'installa avec son épouse à Little Wickington où ils coulèrent des jours paisibles.

Ayant renoncé aux voyages lointains, Arthur Vernon consacrait désormais ses moments de liberté et de loisir à la lecture et à l'écriture. C'est ainsi qu'il dévorait littéralement tout ouvrage qui décrivait des régions du monde qu'il n'avait jamais visitées. Il rédigeait également le récit de ses nombreux périples. Lavina en suivait de près les progrès et chaque chapitre semblait à la jeune fille plus passionnant que le précédent.

Le père et la fille déjeunèrent ensemble.

— Comment s'est passée votre journée de travail? s'enquit Lavina, tandis qu'ils savouraient le repas simple mais délicieux que la vieille Nanny avait préparé.

— Le chapitre sur les Indes péchait par son manque de documentation, répondit-il. J'ai donc tâché de remédier à cette lacune et je crois que c'est au point maintenant. Je t'en ferai la lecture ce soir.

— J'y compte bien, Papa !

Tandis que le vicaire regagnait son bureau, elle aida Nanny à débarrasser la table et s'apprêtait à monter se changer pour passer sa tenue d'équitation. C'est alors qu'elle s'aperçut qu'il pleuvait. Elle alla donc chercher son livre. Au même moment, on frappa à la porte d'entrée. Nanny, que l'âge rendait moins alerte, s'était sans doute retirée dans sa chambre afin de prendre un peu de repos. Lavina alla donc répondre. En ouvrant la porte, elle eut la surprise de se trouver face à un valet en livrée.

— Mlle Lavina Vernon est-elle chez elle? s'enquit-il.

— C'est moi.

Le domestique descendit rapidement les marches du perron et ouvrit la portière d'une voiture tirée par deux chevaux qui attendait devant l'entrée. Intriguée, Lavina se demanda qui pouvait bien lui rendre ainsi visite

lorsqu'une jeune femme mit pied à terre. Lavina reconnut aussitôt Catherine Wick, son amie d'enfance, qu'elle n'avait pas vue depuis presque un an. Lady Catherine était une jeune fille ravissante et fort élégante.

— Étonnée de me voir, ma chère Lavina? dit-elle d'un ton affectueux et enjoué.

— Quelle merveilleuse surprise! Moi qui craignais que tu ne m'aies oubliée !

Les deux jeunes filles entrèrent dans le hall.

— Il faut me pardonner ma négligence, dit Catherine, mais je suis restée à Londres pendant toute la saison mondaine et lorsque j'ai appris le décès de ta mère, je n'ai pas voulu t'importuner en un moment aussi douloureux.

Lavina conduisit son amie au salon.

— Tu es ravissante, Lavina, reprit Catherine. Tu ferais sensation à Londres !

A ce compliment inattendu, Lavina éclata de rire.

— Voilà qui me semble fort improbable car je ne fréquenterai jamais les salons londoniens. En dehors du fait que le travail de papa nous retient à Little Wickington, tu sais aussi bien que moi que nous n'en aurions pas les moyens.

Elles prirent place sur le canapé.

— Raconte-moi donc tes succès mondains, enchaîna Lavina. Il paraît que tu en as remportés de nombreux au cours des bals et des réceptions où tu t'es produite. Dans le village, on ne parle que de ça !

Le comte de Kenwick possédait toutes les maisons du village, les fermes éparpillées sur les terres du domaine ainsi que le manoir de Wick House, qu'un haut mur de briques rouges protégeait des regards indiscrets.

Au cours de l'été, Lavina avait souvent déploré que la grande demeure ancestrale restât vide, désertée par ses propriétaires. De temps à autre, elle avait eu des nouvelles de son amie par l'intermédiaire de domestiques qui avaient suivi les Wick à Londres. Tous lui avaient répété que lady Catherine faisait sensation dans les salons de la capitale. Pareil succès n'avait guère étonné Lavina qui avait toujours admiré la beauté de son amie, ainsi que son tempérament enjoué et audacieux. Cavalière émérite, elle sautait crânement des obstacles que même un homme aurait jugés risqués. Elle fourmillait d'idées originales et savait organiser des divertissements toujours nouveaux pour sa famille et ses amies.

Les deux jeunes filles avaient pour ainsi dire été élevées ensemble et, au cours de l'année qui venait de s'écouler, en l'absence de sa meilleure amie, Lavina s'était sentie bien seule. Finis les concours de tir à l'arc, les courses d'aviron sur les lacs et les cotillons qui avaient animé chacune des fêtes, depuis leur enfance !

— Tu m'as tellement manqué, Catherine, dit-elle. Le temps m'a paru bien long sans toi.

— Je regrette vraiment de ne pas t'avoir écrit plus souvent au cours de ces derniers mois, dit Catherine quelque peu gênée. Mais, en toute sincérité,

Lavina, je n'ai pas eu une seconde à moi ! Je n'ai cessé de courir d'un bal à l'autre et d'essayage en essayage. Je commençais à avoir l'impression que mon corps n'était plus qu'une pelote d'épingles !

Lavina se mit à rire.

— Il paraît que tu étais la débutante la plus jolie et la plus élégante qu'on ait jamais vue !

— Voilà qui me semble bien exagéré, mais j'avoue que ce compliment me flatte. Enfin, me voilà de retour et j'ai un service à te demander. Lavina, j'ai besoin de ton aide.

— De mon aide ? répéta celle-ci, étonnée.

Elle dévisagea un instant son amie avant d'ajouter :

— Je devine que tu manigances quelque mauvais tour. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

— Ton intuition est juste en effet, répondit Catherine, mais en vérité, il s'agit de quelque chose de tout à fait innocent et fort divertissant.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un projet que j'ai l'intention de mettre à exécution et qui nécessite ton concours.

Lavina joignit les mains.

— Raconte-moi tout, je t'en prie !

Catherine observa le visage de son amie avec une attention particulière, détaillant chacun de ses traits.

— Tu es tellement jolie, dit-elle enfin. Vraiment, je suis fâchée de ne pas t'avoir invitée à me rejoindre à Londres. Tu aurais pu assister à quelques bals qui ont eu lieu en fin d'été, alors que tu n'étais plus en deuil.

— Il n'y avait aucune raison pour que tu t'embarrasses de moi, répliqua Lavina. D'ailleurs, le décès de ma mère m'a tellement bouleversée que je n'aurais guère eu envie de danser et de rencontrer des gens. Maman m'aurait d'ailleurs trouvée bien sotte de réagir ainsi...

— En effet, dit Catherine. Enfin, comme je viens de le dire, le projet que j'ai en tête est fort divertissant et je te garantis que nous allons avoir l'occasion de rire comme des gamines !

— Que trames-tu donc ? Je suis sûre que c'est encore une de tes idées farfelues.

— Je crains que oui, avoua Catherine dans un éclat de rire, mais comme il s'agit de donner une bonne leçon à un individu particulièrement odieux, prétentieux et à la mentalité étriquée, il me semble que mon projet est pleinement justifié.

A ce petit discours quelque peu impertinent, Lavina ne put s'empêcher de sourire.

— J'imagine que tu as entendu parler du marquis de Sherwood ? reprit son amie.

Lavina réfléchit un instant.

— Mais oui, bien sûr ! s'écria-t-elle. Il possède un grand nombre de

chevaux de course, ainsi que sa propre meute de chiens pour chasser le renard.

— Tout juste. Il se trouve qu'il m'a insultée et que j'ai l'intention de lui rendre la monnaie de sa pièce par un petit stratagème à ma façon.

— Il t'a insultée? releva Lavina. Mais comment est-ce possible ?

— Je vais te raconter toute l'histoire. Au cours de la saison, j'ai sympathisé avec plusieurs autres débutantes, tout aussi mignonnes que moi.

— Tu es ravissante ! corrigea Lavina.

— Dans ce cas, elles le sont également, rétorqua Catherine. Par conséquent, les jeunes gens nous ont fêtées, entourées de mille attentions et adressé les compliments les plus agréables qui soient, à l'exception d'un seul.

— Le marquis de Sherwood, devina Lavina avec un sourire amusé.

— Exact. Je reconnais bien là ta rapidité d'analyse... Eh bien, apprends que Sherwood appartient à cette clique d'individus qui refusent de reconnaître au genre féminin la plus petite parcelle d'intelligence !

Lavina regarda son amie, déconcertée par cette réflexion.

— Voilà ce qui s'est passé, reprit Catherine. Avec mes amies, j'avais décidé de donner une soirée en l'honneur du marquis, ce qui relevait déjà en soi d'un défi, car personne n'ignore qu'il ne fréquente que les *girls* du Gaiety et qu'il n'accorde aucun intérêt aux autres femmes.

Comme si elle devinait la suite du récit, le regard de Lavina brilla de malice.

— J'ai donc demandé à Rupert, qui le connaît bien, de le convier à mon dîner, continua Catherine. Il me semblait que Sherwood ne pourrait refuser une invitation venant de la part de mon frère sans se montrer impoli.

— Néanmoins, il a refusé, murmura Lavina.

— Non seulement il a eu la grossièreté de refuser, mais il a déclaré qu'il avait pour règle d'éviter la compagnie des débutantes qui sont empruntées, sottes et dépourvues d'esprit.

— Quel être déplaisant! s'écria Lavina, indignée. Et quelle grossièreté en effet!

— Je ne te le fais pas dire, renchérit Catherine. A mon sens, ce marquis n'est qu'un mufle plein de préjugés. Mes amies sont du même avis et c'est pour cette raison que nous sommes résolues à lui infliger une bonne leçon.

— Mais comment?

— Nous avons un plan et c'est là que tu entres en jeu.

Lavina imaginait mal en quoi elle pouvait être utile pour régler un différend qui opposait son amie au marquis de Sherwood. Décidément cette histoire l'intriguait. Aussi c'est tout ouïe qu'elle écouta les explications de Catherine.

— Mes amies et moi, nous nous sommes concertées et une idée lumineuse m'est venue à l'esprit.

— Cela ne m'étonne pas !

— C'est vrai que j'ai toujours eu une imagination rapide et inventive, admit Catherine sans modestie, et avec un sourire satisfait.

— Te souviens-tu de l'émoi que tu avais provoqué lorsque tu avais demandé à un cirque de venir à Wick House avec un tigre apprivoisé? Il avait mordu le chien préféré de ton père !

Les jeunes filles éclatèrent de rire.

— J'avoue que cette fois-là mon idée ne fut pas des meilleures. Mais d'autres ont remporté un certain succès.

— C'est vrai, s'écria Lavina. Elles étaient souvent dignes d'un conte de fées !

— Tout juste! C'est justement un véritable conte de fées que nous allons proposer à ce cher marquis de Sherwood ! Mais lorsque le charme sera rompu, il comprendra qu'il a joué le rôle peu flatteur d'un clown dont on se moque.

Malgré l'assurance de son amie, Lavina ne pouvait s'empêcher de douter de la réalisation d'un projet de cette envergure. Toutefois, elle connaissait le caractère têtu de Catherine qui, lorsqu'elle avait pris une décision, était prête à tout pour la mener à bien.

— Je me suis souvenue, reprit Catherine, exposant le cheminement de son raisonnement, que le marquis n'a d'yeux que pour les *girls* du Gaiety. D'après Rupert, on le voit rarement fréquenter des femmes de son milieu.

— J'ai du mal à croire une chose pareille, interrompit Lavina. Il rencontre bien des gens aux réceptions et aux dîners où il est invité.

— Les seules réceptions auxquelles il daigne assister sont celles données par le prince de Galles à Malborough House, expliqua Catherine, et par des femmes plus âgées, très sophistiquées, qui reçoivent les «beautés professionnelles».

Lavina savait que ces femmes entretenues, que les badauds acclamaient lorsqu'elles se promenaient à Hyde Park, occupaient une place importante au sein de la haute société. N'avait-elle pas entendu nombre d'anecdotes relatées par les deux frères de son amie qui se plaisaient à vanter les plaisirs de Londres ? Le frère aîné de Catherine, le vicomte Wick, fréquentait la belle lady Grey et Rupert, le benjamin, passait le plus clair de son temps en compagnie des légendaires *girls* du Gaiety.

— J'ai donc demandé à Rupert de persuader ce fat de recevoir des *girls* qu'il n'a pas encore eu l'occasion de rencontrer.

— Mais comment est-ce possible si le marquis va tous les soirs au théâtre?

— Il se trouve que Georges Edwardes a toujours une troupe en tournée qui donne des représentations dans toutes les grandes villes d'Angleterre, Birmingham, Manchester et d'autres. Toutes les failles du spectacle sont mises à jour et corrigées, et ce n'est qu'une fois rodé qu'il est joué sur les scènes londoniennes. C'est pour cette raison que les pièces remportent autant de succès.

— Voilà une chose que j'ignorais, observa Lavina.

— Rupert me l'avait expliqué il y a un certain temps et lorsque je lui ai demandé récemment si ces tournées avaient toujours lieu, il m'a appris que Georges Edwardes avait un spectacle en ce moment même qui jouait en

province. Il s'agit de *la Jeune Fille* qui remplacera la pièce actuelle, *la Jeune Marchande*.

Lavina songea que ces données, si informatives fussent-elles, laissaient cependant un point essentiel dans l'ombre. Pourquoi, si Rupert présentait au marquis de Sherwood les *girls* de la troupe en tournée, ce dernier en concevrait-il une humiliation? Or, n'était-ce pas bel et bien l'effet recherché par l'intrépide Catherine?

— Voilà ! conclut celle-ci. Est-ce que tu as deviné mes intentions?

— Euh... non, je n'en ai aucune idée, bredouilla Lavina.

— Nous allons nous faire passer pour des *girls* et, grâce à cette fausse identité, nous aurons l'insigne privilège d'être ses invitées! Le marquis n'y verra que du feu, observa Catherine d'un ton satisfait.

La jeune fille acheva ces mots sur une note d'excitation irréprensible. Lavina sursauta.

— As-tu bien dit *nous*? interrogea-t-elle déroutée.

— Naturellement ! Il faudra que *notre* petit stratagème ait lieu le 23 de ce mois car le marquis organise une partie de chasse avec huit de ses amis, dont Rupert. Mais je n'ai que sept prétendues *girls*. C'est donc toi qui feras la huitième.

— C'est de la folie ! Comment veux-tu que je me transforme en *girl* du Gaiety? Même toi qui es ravissante, tu ne peux pas les égaler. Ce sont des danseuses et des comédiennes !

— Voyons, Lavina, raisonne donc un peu, dit Catherine, cherchant à apaiser le trouble de son amie. Nous allons étudier nos rôles et d'abord, afin de leur ressembler, nous allons copier leurs toilettes, leurs coiffures, etc. J'ai assisté à plusieurs représentations du Gaiety. Je sais comment ces créatures s'habillent. Elles portent les robes les plus luxueuses et les plus originales qui soient. Quant au maquillage, il est très appuyé. Poudre, mascara, fard, rouge à lèvres soulignent leurs traits sans aucune discrétion.

Lavina regardait son amie, la mine éberluée.

— Mais tu ne vas pas te maquiller comme ces femmes ! balbutia-t-elle.

Cette perspective l'atterra.

— En quoi cela serait-il choquant? répliqua Catherine, amusée par la réaction indignée de Lavina. Je vais même en faire davantage ! Vois-tu, ce qu'il faut, c'est démontrer à Sherwood que l'on peut être belle *et* intelligente, et que la compagnie d'une débutante est bien plus intéressante que celle de n'importe quelle de ces danseuses.

— En serai-je capable? murmura Lavina, déroutée.

— Nous allons faire en sorte que oui. Si tu ne réussis pas à convaincre le marquis et ses amis que tu vaux bien mieux qu'une de ces filles, dont le seul atout est un joli minois, sache que tu me décevras beaucoup !

— Mais nous ne serons jamais crédibles !

— Et moi qui te prenais pour la fille la plus intelligente du monde!

Lavina eut un sourire incertain.

— Enfin, Catherine, envisages-tu réellement de te livrer à ce petit stratagème ?

— Mais naturellement, j'y tiens beaucoup. Je ne me laisserai pas insulter par cet individu prétentieux et borné alors qu'il ne me connaît même pas !

Elle ajouta avec un petit geste de la main :

— Millicent m'a dit que ses parents, le duc et la duchesse de Cumbria, ont invité Sherwood en trois occasions et que ce malotru ne s'est même pas donné la peine de répondre.

— C'est en effet grossier de sa part.

— Inutile de te dire que le duc et la duchesse étaient furieux.

— Il doit pourtant bien se rendre à des invitations, répéta Lavina, tout en ayant cependant la nette impression que le marquis témoignait décidément d'une personnalité des plus curieuses.

— Je te le répète, il fréquente des maisons où les divertissements qu'il recherche lui sont assurés et où il rencontre des gens plus âgés que lui. Le reste du temps, il se contente de la compagnie des *girls* qu'il emmène souper *Chez Romano*. Dans un cercle aussi restreint et dépourvu de toute concurrence, rien de plus facile pour ces actrices que de briller.

Au ton méprisant de son amie, Lavina comprit que la réflexion du marquis l'avait réellement blessée.

— Je suis sûre, dit-elle d'un ton hésitant, que tu trouveras quelqu'un qui remplira ce rôle mieux que moi. Je risque de tout faire rater.

— Voilà que tu fais la sotte ! Tu sais aussi bien que moi que tu es la plus intelligente de toutes mes amies. Tu avais remarquablement bien joué dans les pantomimes que nous avons organisées à un Noël. Et aurais-tu oublié qu'un jour Rupert a dit que tu aurais dû monter sur les planches ?

— Quel choc cela aurait été pour maman ! murmura Lavina.

— Il est vrai que ce n'était pas là une idée très sensée. Néanmoins, je ne te demande rien de tel. Il te suffit de tenir ton rôle de *girl* durant une soirée. Rupert attendra que nous soyons parties pour révéler à Sherwood notre véritable identité et lui apprendre ainsi qu'il a été victime d'une supercherie. Le marquis sera vexé de s'être montré d'une aussi grande naïveté et ce sera bien fait !

— Je ne suis cependant pas sûre que ce soit une bonne idée, répéta Lavina. Catherine posa une main sur son bras.

— Je t'en prie, tu ne peux pas me laisser tomber. Tu es ma meilleure amie. Je serais très fâchée si tu refusais de participer à ma petite vengeance. N'oublie pas que c'est de bonne guerre ! Après tout, ne s'agit-il pas de réparer une injustice ?

Lavina garda le silence. Elle avait l'impression qu'il lui fallait franchir un obstacle élevé sans savoir ce qui l'attendait de l'autre côté. Comme son amie l'implorait du regard, elle chassa ses scrupules et obtempéra.

— D'accord, dit-elle à mi-voix. Si tu y tiens vraiment, j'accepte... Tu peux compter sur moi.

Chapitre 2

Catherine invita Lavina à venir passer la fin de l'après-midi à Wick Hall. Plusieurs de ses amies avec lesquelles elle avait ourdi sa petite vengeance, qualifiée désormais de «comédie dramatique», séjournèrent au manoir. C'était donc l'occasion pour Lavina de faire leur connaissance.

— Vous avez un nouveau valet de pied, observa-t-elle tandis qu'elle montait en voiture. Comme je ne le reconnaissais pas, quand il a frappé à la porte du presbytère, je me suis vraiment demandé qui venait me rendre visite.

— Papa a engagé de nombreux domestiques à Londres, expliqua Catherine. Ce qui signifie, en d'autres termes, que ceux qui sont à notre service depuis des années n'ont qu'à bien se tenir!

Cette boutade fit sourire Lavina, car la générosité du comte de Kenwick et des siens était légendaire, et par conséquent, aucun de ses employés n'avait jamais souffert de quelque injustice.

— Une chose m'inquiète cependant, dit Lavina tandis que la voiture remontait la longue allée bordée de tilleuls.

— Laquelle?

— Mes toilettes ne sont guère luxueuses, commença-t-elle quelque peu embarrassée, et tu sais bien que mon père n'a pas assez d'argent pour couvrir ce genre de frais...

— Inutile de te tracasser! J'y ai déjà réfléchi. Il est naturellement hors de question de demander de l'argent au vicaire, qui est un homme que j'admire énormément. De plus, il désapprouverait notre projet.

— Mais alors, comment ?

— Je n'ai pas encore pris le temps de tout t'expliquer, mais l'une de mes amies, Suzanna Heatheringdon, dont la mère est américaine, possède une fortune fabuleuse. Elle a proposé de se charger de payer tous nos frais vestimentaires.

— Voilà qui est fort généreux de sa part! s'exclama Lavina sans pour autant pouvoir s'empêcher de penser que c'était là se livrer à un gaspillage d'argent éhonté car, après tout, elles ne porteraient ces toilettes qu'au cours de ce séjour chez le marquis.

— Nos robes seront faites à Londres et viendront de chez un couturier de renom qui habille précisément les *girls* du Gaiety. Je suis sûre que nous pourrons les utiliser par la suite. Il nous suffira d'enlever quelques frou-frous,

et elles passeront tout à fait inaperçues.

La petite comédie imaginée par son amie commençait à séduire Lavina. Après tout, ne serait-ce pas l'occasion de porter de nouvelles tenues? Depuis qu'elle n'était plus en deuil, elle ne s'en était acheté que deux, bon marché certes, mais jolies et qui lui allaient à ravir. Néanmoins, il s'agissait de modèles d'une grande simplicité qui n'avaient rien de comparable avec ceux que portait Catherine.

— Tu vas faire la connaissance de Suzanna, annonça Catherine. Elle est ravissante. Il y aura également Millicent et Doris Vincent, dont le père est ministre.

A cette précision, Lavina fut saisie d'un mouvement de panique. Et si l'affaire venait à s'ébruiter? Si les journaux venaient à s'en saisir? Ce serait une catastrophe épouvantable, et le père de Doris serait sans doute furieux contre sa fille, jugeant sa conduite irresponsable. Toutefois Lavina n'ignorait pas qu'il était inutile de chercher à convaincre son amie de renoncer à son projet.

Les deux jeunes filles avaient été élevées ensemble.

Dès son plus jeune âge, Catherine parvenait déjà à faire ses quatre volontés et, à l'époque où on les confiait à une gouvernante qui leur apprenait l'orthographe et le calcul, c'était toujours elle qui décidait de la façon dont elles allaient s'amuser pendant la récréation. Il fallait bien admettre qu'elle inventait des jeux passionnants.

La voiture s'immobilisa devant Wick Hall.

C'était un manoir imposant, dépourvu cependant de toute beauté. Au fil des générations, la bâtisse d'origine avait été agrandie et la succession de ces ajouts n'avait en rien enjolivé une architecture déjà ingrate. A l'intérieur, il en allait de même. Un *pot-pourri* de styles, reflets de plusieurs siècles de conceptions diverses de l'ameublement, en constituait la décoration.

Cela n'empêchait pas Lavina d'adorer cette demeure. Elle recelait nombre de souvenirs précieux à son cœur, de sorte qu'elle éprouvait un attachement profond pour Wick Hall. En y entrant, elle eut l'impression de se retrouver dans sa propre maison de famille.

Au cours des derniers mois, la bâtisse était restée fermée et Catherine n'était arrivée que depuis quelques jours. Aussi, il régnait dans les pièces un certain air d'abandon. Les volets n'avaient pas encore tous été ouverts, les housses recouvraient canapés et fauteuils, et aucun feu ne brûlait dans les cheminées.

Le vieux maître d'hôtel, au service des Kenwick depuis toujours, s'inclina avec respect devant Lavina.

— Quelle joie de vous revoir, mademoiselle, dit-il. M. le vicaire va bien, j'espère?

— On ne peut mieux, répondit-elle. Et vous ? Vos articulations ne vous font pas trop souffrir?

— Ah, ça va, ça vient, mais c'est toujours douloureux, dit Dobson en souriant.

Lavina savait qu'à cause de ses rhumatismes, le vieux domestique assistait de moins en moins souvent à la messe dominicale car il marchait difficilement et que l'église du village se situait à plusieurs kilomètres de Wick Hall.

Elle rejoignit Catherine qui s'était dirigée vers le salon bleu, une sorte de boudoir qu'elle utilisait toujours pour recevoir ses amies. C'était une pièce ravissante quoique beaucoup plus petite que le salon de réception réservé aux grandes occasions.

Deux jeunes filles s'y trouvaient déjà. Catherine fit les présentations.

Suzanna était brune avec de grands yeux d'un noir brillant, le nez droit et le visage large. Milli-cent, elle, avait des traits plus fins. L'ovale de son visage était parfait et dans ses cheveux blonds bouclés semblait se refléter comme un rayon de soleil. En outre, elle avait un sourire irrésistible.

— Voici donc Lavina, mon amie d'enfance, annonça Catherine, et comme je vous l'ai déjà dit, elle est de loin la plus intelligente de nous toutes.

— Et d'une grande beauté! s'écria Millicent. N'est-ce pas plus important que tout?

— Tu te trompes, répliqua Catherine avec sa vivacité habituelle. Le but de notre entreprise est de prouver que peu importe que l'on soit jolie ou laide, ce qui compte avant tout, c'est qu'on ait de l'esprit!

Les jeunes filles applaudirent gaiement à ce petit discours.

— Toujours est-il, intervint Suzanna, qu'en nous faisant passer pour des *girls* du Gaiety, notre physique sera notre lettre de recommandation, en quelque sorte.

— C'est juste, acquiesça Catherine. Avez-vous avancé dans le petit travail que je vous ai assigné ?

— Bien sûr, dit Millicent. Veux-tu en connaître le résultat?

Elle tenait un papier à la main et s'apprêtait à le lire lorsqu'elle surprit le regard curieux de Lavina qui ignorait de quoi il s'agissait.

— Catherine nous a chargées de trouver, pour chacune d'entre nous, un prénom et un nom de famille digne d'une *girl*. Il faudra les retenir afin d'être crédible lorsqu'on nous adressera la parole.

— Cela me paraît essentiel, en effet, convint Lavina du bout des lèvres, tout en se demandant si elle serait capable de tenir son rôle jusqu'au bout.

S'il lui fallait changer de nom, ne risquerait-elle pas de l'oublier à un moment ou à un autre, et ainsi d'éveiller les soupçons du marquis ou de l'un de ses amis sur sa véritable identité? Ce serait une expérience tellement inhabituelle et intimidante qu'elle n'était pas sûre de pouvoir y faire face.

— Nous t'écoutons, dit Catherine impatientement.

— Je commence par moi, dit Millicent. Je m'appelle dorénavant Milly Mills. Cela me paraît bien sonner comme nom de scène.

— Parfait, murmura Catherine.

— Elizabeth devient Betty Butt, poursuivit la jeune fille. Doris, Dolly Dalton.

— N'est-ce pas un peu long? objecta Catherine. Vois-tu, ajouta-t-elle en se

tournant vers Lavina,

Georges Edwardes tient à ce que ses *girls* aient des noms qui se retiennent facilement et qui soient agréables à l'oreille.

— Pourquoi pas Dolly Dawes ? proposa Suzanna.

— Sensationnel ! s'exclama Catherine.

— Constance est Connie Corry, reprit Millicent. Wendy garde son prénom et devient Wendy Winn, Suzanna, Suzie Shaw et Iris, Iris Locke.

Catherine applaudit.

— C'est parfait ! Avez-vous une idée pour Lavina ?

Cette dernière s'efforçait de penser à un nom qui soit facile à retenir et plutôt courant.

— Il me semble, dit Millicent, que Vina Verne ferait très bien l'affaire.

— Oh oui, s'écria Lavina, rassurée par la simplicité de cette trouvaille. Je suis sûre de ne pas l'oublier.

— Il te va très bien, reprit Millicent, et il a un cachet particulier. Il me paraît un peu plus intelligent que les nôtres !

Catherine poussa un soupir satisfait.

— Et pour ma part, je serai Kathy, dit-elle. Bon, voilà un problème de réglé. Maintenant, il nous reste à nous occuper de nos toilettes. Rupert m'a dit hier soir que le marquis avait pris ses dispositions pour que son wagon privé soit rattaché au train qui quitte la gare de Paddington le samedi après-midi, à trois heures.

— Mais ne sommes-nous pas censées jouer ce soir-là au théâtre ? s'enquit Lavina, surprise.

— Aurais-tu déjà oublié ? releva Catherine, faisant mine de se fâcher. Nous sommes censées revenir d'une tournée en province et passer le week-end à Londres avant de repartir le lundi pour Manchester où nous donnerons une nouvelle représentation. Nous avons donc le week-end libre.

Lavina s'excusa.

— C'est vrai, je l'avais complètement oublié.

— Nous passerons donc deux nuits chez le marquis pour repartir le lundi matin à la première heure.

Il sembla à Lavina que ce séjour chez le marquis était un peu trop long. Néanmoins, devant l'enthousiasme général, elle préféra ne pas relever ce point de peur de se montrer trop timorée. Après tout, n'avait-elle pas accepté de participer à cette « comédie dramatique » ?

— Après-demain, je rentre à Londres, annonça Catherine, et Lavina vient avec moi.

Cette dernière fit entendre une exclamation ravie.

— Parles-tu sérieusement ?

— Bien sûr que oui ! Tu auras tes toilettes à essayer et il faut également que tu voies le spectacle du Gaiety.

La perspective d'un séjour dans la capitale enchantait Lavina, et ses yeux étincelèrent de plaisir.

— C'est merveilleux !

— Nous irons à une matinée, précisa Catherine, afin d'éviter de rencontrer le marquis de Sherwood qui assiste à presque toutes les représentations en soirée. Il est peu probable qu'il nous remarque, mais il est inutile de prendre ce risque.

— Tu as raison, approuva Millicent. D'ailleurs, vous n'irez que toutes les deux car Lavina est la seule d'entre nous à ne pas avoir vu la comédie musicale.

— C'est vrai, ajouta Suzanna. Et ce sera l'occasion pour elle de réaliser combien il va falloir nous démenter pour être aussi séduisantes que les *girls* du Gaiety !

— Vous verrez que le marquis tombera sous le charme, marmonna Catherine, les sourcils froncés.

Les jeunes filles continuèrent ainsi à mettre au point leur complot, tâchant de ne négliger aucun détail. Cependant, Lavina ne pouvait s'empêcher de s'étonner de la détermination de Catherine à se venger d'une réflexion, certes déplaisante, mais en vérité peu conséquente, que le marquis avait eu le malheur de livrer. Pourquoi se soucier de l'opinion de cet individu qu'elle jugeait par ailleurs fat et prétentieux ?

Il lui vint alors à l'esprit que, sans l'avoir jamais rencontré, Catherine s'en était éprise et souffrait ainsi qu'il eût une mauvaise opinion d'elle.

Cela paraissait pourtant fort improbable.

D'après les réflexions de ses amis, Catherine avait remporté un si grand succès à Londres qu'il semblait bien puéril de sa part d'accorder autant d'importance à l'unique personne qui avait émis un avis désobligeant.

Néanmoins, à l'idée de se rendre à Londres, Lavina était folle de joie, et lorsque la voiture des Kenwick la raccompagna au presbytère, elle exultait.

Son père était toujours dans son bureau. Comme l'heure du dîner approchait et qu'il lui fallait encore se changer, elle alla le rejoindre. En entendant la porte s'ouvrir, il releva la tête.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il d'un ton absent.

— Il est sept heures, papa, et il est grand temps que vous cessiez de travailler. De plus, j'ai à vous faire part d'une excellente nouvelle.

— De quoi s'agit-il ?

Il fouillait parmi ses papiers et Lavina comprit qu'il ne lui prêtait pas réellement attention.

— Catherine est venue me voir aujourd'hui et elle m'a invité à rester chez elle, à Londres, la semaine prochaine.

— Catherine ? répéta le vicaire.

Puis comme s'il se rappelait brusquement de qui il s'agissait, il ajouta :

— Catherine est donc à Little Wickington ? Voilà qui a dû te faire bien plaisir.

— En effet, acquiesça Lavina. Cela vous ennuerait si je m'absentais

quelques jours pour aller à Londres ?

Le vicaire posa enfin ses papiers et se leva de son bureau.

— En vérité, dit-il, j'étais un peu peiné de voir que ton amie semblait t'avoir oubliée au cours de ces derniers mois. Lorsque vous étiez enfants, vous vous entendiez si bien...

— Catherine s'est excusée de sa négligence. D'ailleurs, je la comprends. Elle a été très occupée. Je ne peux lui en vouloir d'avoir oublié les provinciaux de Little Wickington.

— Elle t'a donc proposé de l'accompagner dans la capitale.

— Oui, pour quelques jours. Il se peut que je sois également conviée à une réception donnée par le marquis de Sherwood.

Tout en parlant, elle se demanda si son père connaissait le personnage de réputation et s'il s'opposerait à ce qu'elle acceptât une invitation de sa part.

— Voilà qui me paraît fort agréable, se contenta-t-il de répondre. Je suis heureux pour toi, ma chérie.

Ils quittèrent le bureau mais, juste avant d'en refermer la porte, le vicaire s'immobilisa.

— Si tu vas à Londres, tu vas avoir besoin de t'habiller. Je te donnerai l'argent nécessaire pour renouveler ta garde-robe.

— Inutile, papa, s'empressa-t-elle de répondre. Catherine m'a proposé de me prêter des vêtements. Dieu sait qu'elle n'en manque pas !

Le vicaire rit.

— Oui, et ceci est vrai pour toute la famille ! Les Kenwick ont plus que le nécessaire, mais cela ne les empêche pas d'être généreux.

Comme il montait à sa chambre pour se changer, il s'immobilisa dans l'escalier et reprit :

— Cela me rappelle qu'il me faut solliciter le comte pour qu'il prenne des mesures au sujet des hospices. Les bâtiments tombent littéralement en ruine.

— Si tu veux, je demanderai à Catherine si elle sait quand son père pense rentrer à Little Wickington. En réalité, j'ai comme l'impression qu'il s'amuse autant que sa fille, dans les salons londoniens.

Lavina songea que le comte avait une circonstance atténuante : depuis son veuvage, il était très seul et désemparé et, par conséquent, on ne pouvait lui reprocher de prendre un peu de bon temps lorsqu'il séjournait dans la capitale. Comme le vicaire, il était fort bel homme et sans doute avait-il eu l'occasion de retrouver d'anciens amis et connaissances en compagnie desquels ses journées passaient plus agréablement.

Après le dîner, le vicaire lut à sa fille les notes qu'il avait rédigées au cours de son après-midi de travail.

Lavina l'écouta avec un vif intérêt. En vérité, elle oubliait tout lorsque son père lui faisait la lecture de sa belle voix profonde. D'ailleurs, elle n'était pas la seule à y être sensible. Quand il parlait à l'église, son timbre résonnait avec une gravité qui semblait produire un effet hypnotique sur l'assistance des fidèles, et même les enfants de chœur, qui avaient toujours un peu de mal à

tenir en place, finissaient par se calmer et prêtaient attention à l'office.

Il avait écrit sur différents lieux visités au cours de ses voyages lointains, en particulier en Orient, et ses descriptions étaient si précises et imaginées qu'elles s'imposaient à l'imagination de Lavina semblables à une succession de tableaux fabuleux qu'on aurait exposés sous ses yeux.

Ainsi, lorsqu'il évoquait les Indes, elle voyait les éblouissants rayons du soleil miroiter sur le Gange, les saris aux couleurs vives et brillantes qui séchaient sur les rives du fleuve, la foule qui se baignait dans les eaux sacrées, les barques aux voiles blanches qui filaient doucement au gré de la marée.

Lorsque son père se tut, la jeune fille s'exclama de joie et de plaisir:

— C'était merveilleux, papa. J'ai vraiment eu l'impression d'avoir été transportée aux Indes.

— J'aimerais tant t'y emmener un jour, dit le vicaire en souriant. Malheureusement nos moyens ne nous permettent pas d'entreprendre un aussi long périple.

Un soupir douloureux lui échappa.

Lavina n'ignorait pas combien il regrettait de ne plus pouvoir voyager à travers le monde. Jeune, il avait escaladé des montagnes, navigué sur des rivières encore inexplorées, parlé avec les indigènes des différentes contrées.

— Peut-être, un jour, nous sera-t-il possible de partir pour ces pays lointains, dit Lavina. Il nous suffit d'économiser...

Un bref instant, le regard du vicaire s'éclaira mais il se rembrunit aussitôt.

— Ce serait merveilleux, mais, ma chérie, je n'ai pas l'intention de faire d'économies à tes dépens. Tu es jeune, la vie commence à peine pour toi, et si tu vois à Londres des robes qui te plaisent, je tiens à te les offrir. Je suis sûr que, lorsque mon livre sera terminé, mon éditeur acceptera de me faire une avance.

— C'est très généreux de votre part, papa, mais je préférerais nettement aller en Grèce plutôt que m'acheter une nouvelle robe!

— Alors, nous ferons les deux, conclut le vicaire avec fermeté.

Il n'ignorait pas que ce serait un pari difficile à tenir. Il lui faudrait prendre certaines dispositions et trouver un remplaçant pour s'occuper de la paroisse pendant son absence.

Plus tard dans la soirée, après s'être retirée dans sa chambre, Lavina s'inquiéta de le laisser seul pendant plusieurs jours. Son absence n'allait-elle pas lui être pénible ? Bien sûr, il y avait Nanny sur qui il pouvait compter. La nourrice prendrait soin de lui. Et puis, tant qu'il travaillait à son livre, il n'avait guère besoin de compagnie. Il se suffisait à lui-même.

Durant les quelques jours qui précédèrent son départ, Lavina eut l'impression que le temps s'écoulait avec une lenteur exaspérante. Enfin, Catherine vint la chercher en voiture.

— A mon retour, dit-elle à son père au moment de le quitter, vous me lirez tous les chapitres que vous aurez rédigés.

— Ils t'attendront, promit-il.

Il l'embrassa et elle agita la main jusqu'à ce que le presbytère eût disparu de sa vue.

— Papa se sent souvent très seul, dit-elle en prenant place à côté de son amie. Maman disait toujours que le veuvage est plus facile à supporter pour une femme que pour un homme.

— Je n'en doute pas, répondit Catherine. Je suis toujours soulagée quand je vois mon père flirter avec une femme séduisante. Toutefois, je sais parfaitement qu'il ne cherchera jamais à remplacer ma mère.

— Il en est de même pour le mien, renchérit Lavina. Je suppose que c'est le prix que l'on paye lorsque l'on a été heureux en mariage et que le décès de l'être cher vous laisse désespéré.

Elle espérait bien connaître un aussi grand bonheur lorsqu'elle se marierait. En vérité, elle savait qu'elle ne ferait qu'un mariage d'amour. L'homme de sa vie, elle l'aimerait avec passion et ferveur. Rien d'autre ne compterait pour elle que leur union et elle voulait qu'il en fût de même pour lui.

— A-t-on déjà demandé ta main, Catherine ?

— Deux fois, répondit la jeune fille, mais les prétendants ne convenaient pas à papa.

Lavina garda le silence, pensive.

— Que ferais-tu si tu tombais amoureuse d'un homme dont ton père ne veuille pas pour gendre ? interrogea-t-elle enfin.

— Il m'interdirait de l'épouser et je n'y pourrais rien !

— Mais si tu aimais vraiment cet homme ? insista Lavina.

Il y eut un silence.

— J'espère être assez raisonnable pour ne pas m'éprendre de quelqu'un qui ne pourrait m'offrir la situation que je désire ou qui ne serait pas assez riche pour me procurer ce dont j'ai besoin.

Lavina devina que Catherine s'exprimait en toute sincérité et que son bonheur en effet reposait sur l'assurance d'une sécurité matérielle et d'une position sociale des plus confortables. Toutefois, il semblait à Lavina qu'il ne pouvait s'agir dans ce cas du véritable amour, du moins de celui dont elle rêvait et auquel elle aspirait de toute son âme.

Elle menait une vie paisible et retirée à la campagne, en particulier au cours de cette année, car elle était en deuil de sa mère. Elle ne connaissait des hommes que ce que les romans lui avaient appris. Ainsi, le prince charmant de ses rêves ressemblait à un héros intrépide et romantique de Walter Scott, ou encore, à un personnage cynique et étrange comme ceux de Jane Austen. Il avait également les qualités des chevaliers du Moyen Age et des explorateurs courageux qui s'aventurent dans des contrées où aucun homme blanc ne s'est encore introduit. Il était plein de bravoure et n'hésitait pas à risquer sa vie afin de sauver une demoiselle en danger ou un enfant sans défense.

Lavina ne doutait pas un instant que l'homme dont elle s'éprendrait

posséderait toutes ces qualités. Un jour, elle le rencontrerait et ils vivraient à jamais heureux.

La demeure du comte de Kenwick à Londres, Kenwick House, était une bâtisse imposante et sombre, mais pourvue d'un grand confort. De nombreux domestiques s'affairaient ici et là avec empressement au service du comte et de sa fille.

— J'ai un chaperon qui m'accompagne partout où je vais, expliqua Catherine. Tu comprends, je ne peux pas rester seule lorsque papa va aux courses ou à la chasse.

— Qui donc te sert de chaperon ?

— Une vieille cousine assommante au possible qui est ravie de rester chez nous. Enfin, je ne peux pas me plaindre car elle me laisse tranquille. Mais ce qu'elle est ennuyeuse !

Au ton de Catherine, Lavina ne put s'empêcher d'éprouver un peu de compassion pour la malheureuse cousine qui, de toute évidence, n'avait pas fait la conquête de sa protégée. Catherine avait toujours témoigné beaucoup d'impatience à l'égard de ses innombrables parents qui vivaient au crochet de son père.

Les deux jeunes filles venaient à peine d'arriver lorsque Millicent et Suzanna firent irruption.

— Nous mourions d'envie de vous annoncer une grande nouvelle : demain après-midi, la couturière nous apporte nos tenues de scène ! s'écrièrent-elles d'une même voix. Nous lui avons donné rendez-vous ici, dans la maison.

— Ici ? s'exclama Catherine.

— Tu connais ma mère, expliqua Millicent. Elle est tellement curieuse qu'elle voudrait assister à l'essayage. Quant au père de Suzanna, il paraît qu'il pose beaucoup de questions au sujet du week-end du 23.

— Suzanna, j'espère que tu lui as répondu que nous le passions ensemble, dit Catherine avec sévérité.

— Naturellement, mais il m'a demandé à plusieurs reprises le nom des autres invités...

— Tu n'as qu'à mentionner ceux de mes amis qui se trouvent à la campagne ou en inventer, suggéra Catherine. Pour ma part, je ne parlerai à mon père qu'au tout dernier moment.

— En vérité, je crains d'avoir commis une erreur en le mettant déjà au courant, avoua Suzanna, mais il projetait une sortie précisément ce dimanche 23. Il fallait bien que je lui dise qu'il ne pouvait compter sur ma présence.

— L'essentiel, c'est de rester prudentes, recommanda Catherine. Vous savez combien nos familles veulent toujours tout savoir. La véritable identité de notre hôte doit rester secrète, car personne ne croirait que le marquis de Sherwood invite des débutantes à passer le week-end chez lui. Notre plan risquerait donc d'être découvert, et notre « comédie dramatique » compromise.

— C'est vrai, dit Millicent. Je te promets, Catherine, d'être muette comme une carpe !

Les quatre amies firent des plans pour le lendemain, puis Millicent et Suzanna s'en allèrent.

Lavina apprit ensuite qu'au dîner il y aurait quelques amis du comte de Kenwick. Catherine l'appela dans sa chambre au moment où elle s'apprêtait à passer l'une de ses robes modestes mais neuves. Son amie lui proposa de se choisir une tenue dans sa penderie.

— Ces toilettes sont beaucoup trop belles pour moi! s'exclama Lavina, éblouie par les merveilles que recelait sa garde-robe.

— Je les ai depuis des mois, répliqua Catherine, et je déteste porter plus de deux fois la même tenue.

Lavina choisit un modèle d'une grande simplicité mais qui lui seyait à la perfection. C'était une robe blanche brodée de motifs roses. Catherine lui donna une fleur de la même couleur qu'elle piqua dans ses cheveux.

Les invités du comte étaient des gens de l'âge de leur hôte. Néanmoins, ils furent sensibles au charme de Lavina et lui tournèrent des compliments dont elle rougit de plaisir. Rupert Wick était également présent et, le dîner terminé, lorsque tout le monde se retira au salon, il alla lui tenir compagnie.

— Catherine est ravie que vous ayez accepté de participer à sa petite comédie, dit-il en prenant place à côté de la jeune fille.

— J'espère être à la hauteur de la situation, murmura Lavina.

— Je n'en doute pas un instant! Je vous assure que vous êtes beaucoup plus jolie que n'importe quelle *girl* du Gaiety. Le marquis ne pourra qu'être séduit par votre beauté.

— Il paraît qu'il n'accorde d'attention qu'à ces comédiennes. Sont-elles donc tellement irrésistibles ? demanda-t-elle.

Rupert marqua un temps d'hésitation avant de répondre :

— Disons que leur compagnie est très divertissante.

— Catherine m'a rapporté un si grand nombre d'anecdotes à leur sujet! Il semble que Londres ne se soucie de rien d'autre, bien qu'elles ne soient pas très érudites et que leur conversation soit limitée.

— Peut-être avez-vous raison, répliqua Rupert en souriant. Pour ma part, je les apprécie. Je les trouve amusantes, rafraîchissantes. Peu m'importe qu'elles ne soient guère intelligentes.

Lavina comprit qu'il jugeait la réaction de sa sœur ridicule et quelque peu déplacée. Il lui semblait en effet bien incongru de vouloir à tout prix convaincre le marquis des qualités d'une débutante.

— Ne pensez-vous pas que le marquis risque de vous tenir grief si vous vous prêtez à ce jeu? s'enquit Lavina après une courte hésitation. Vous êtes notre complice en quelque sorte.

— Je vous avouerai que cette éventualité m'a tracassé, mais c'est un homme fair-play avant tout, personne ne peut prétendre le contraire, et je suis sûr qu'il appréciera cette plaisanterie à sa juste valeur et qu'il en rira.

Lavina savait toutefois que Catherine espérait provoquer une réaction d'un tout autre type, beaucoup moins inoffensive. N'avait-elle pas l'intention de lui

infliger un cuisant affront dont son amour-propre ne sortirait pas indemne ? Enfin ! A quoi bon critiquer la soif de vengeance de son amie puisqu'elle avait accepté de lui prêter main-forte ? Elle garda donc le silence.

— Ne vous inquiétez pas, reprit Rupert. Contentez-vous de sourire, d'être aussi adorable que ce soir, et Sherwood comprendra que c'est une erreur d'obéir à la tyrannie des préjugés.

Il considéra un instant la jeune fille et ajouta :

— Et si d'aventure vous le laissiez indifférent, je peux vous assurer que vous auriez du succès auprès de ses amis.

En fin de soirée, Lavina alla se coucher, quelque peu rassurée sur la perspective qui l'attendait. Tout irait pour le mieux, et sans doute garderait-elle un souvenir agréable de cet insolite week-end à la campagne.

Le lendemain, les jeunes filles passèrent la plus grande partie de l'après-midi à essayer les robes que la couturière avait apportées à Kenwick House. Afin de ne pas éveiller la curiosité des domestiques qui n'auraient pas manqué de faire part de leurs soupçons au comte, Catherine envoya sa femme de chambre faire des courses et ferma la porte de sa chambre à clé.

Les robes étaient somptueuses et très différentes de ce que portaient habituellement les simples débutantes. Millicent et Suzanna expliquèrent à la couturière qu'elles avaient besoin de costumes de scène pour une pièce de théâtre qu'elles préparaient dans l'esprit de celles montées au Gaiety.

— Nous tenons à être aussi élégantes que les comédiennes professionnelles qui se produisent sur les scènes des théâtres londoniens, renchérit Catherine.

— Je vois exactement ce qu'il vous faut. D'ailleurs, les robes que je vous ai apportées, je pourrais les proposer à Georges Edwardes.

— Il paraît que vous avez travaillé pour lui, dit Catherine.

— En effet. J'ai confectionné plusieurs costumes qui m'ont été commandés par le Gaiety. J'ai également habillé les *girls* de la tête aux pieds, et il ne s'agissait pas que de commandes de M. Edwardes.

Elle prononça ces derniers mots à mi-voix comme si ces paroles ne s'adressaient pas réellement à ses jeunes interlocutrices. Cette réflexion surprit Lavina qui s'interrogea brièvement sur ce qu'elle sous-entendait. Occupée à essayer sa robe, elle ne tarda pas à oublier l'étrange impression que ces mots lui avaient faite, et elle s'abandonna au plaisir de passer des toilettes riches et chatoyantes.

La couturière partie, Catherine distribua à chacune de ses amies un petit écrin. Il s'agissait de boîtes de cosmétiques achetées dans un magasin spécialisé dans le maquillage de scène.

Chaque coffret contenait de la poudre de riz, du rouge, du mascara, avec une petite brosse à cils pour l'appliquer, et plusieurs pinceaux à fard.

— Bien, voilà les consignes, dit-elle. Je vais vous demander de vous entraîner à vous maquiller, mais attention ! Que personne ne vous prenne en

flagrant délit, sinon on vous posera des questions et nos familles finiront par savoir ce qui se passe !

— Nous serons prudentes, promirent-elles en chœur.

— D'autre part, vos premières tentatives seront sans doute fort maladroites, reprit-elle. Il n'est pas facile de se poudrer correctement. Lavina et moi-même avons déjà fait l'expérience, en deux ou trois occasions, lors de fêtes de Noël où nous jouions dans des pantomimes. Nous nous sommes ridiculisées car nous étions beaucoup trop fardées.

— C'est juste, renchérit Lavina. Il faut veiller à ne pas user de ces produits en grande quantité.

— Néanmoins, n'oublions pas qu'il nous faut nous glisser dans la peau de professionnelles de la scène, précisa Catherine. Ces femmes cherchent à se faire remarquer. Il s'agit donc de trouver un juste milieu.

— Nous allons nous entraîner, promit Constance, et nous n'oublierons pas de nous enfermer à clé dans nos chambres au préalable !

En riant, les jeunes filles se séparèrent.

Lavina trouvait ses nouvelles amies bien jolies, spirituelles et intéressantes. Sans doute était-il dommage que le marquis ne les vît pas telles qu'elles étaient, sans les artifices des actrices.

Toutefois, le lendemain après-midi, lorsque Catherine l'emmena au Gaiety, elle révisa son jugement.

Le théâtre donnait une représentation les mercredi et samedi après-midi et, en s'y rendant, Lavina songea que c'était l'une des choses les plus excitantes qui lui fût jamais arrivée. En vérité, c'était sa première véritable sortie.

L'entrée du Gaiety ne manqua pas de l'impressionner avec ses jeux de lumière chatoyante, et lorsqu'elles s'installèrent dans leur loge, Lavina s'aperçut que la salle était beaucoup plus grande que ce qu'elle avait cru.

Les deux jeunes filles n'ayant pas le droit de sortir sans chaperon, la cousine de Catherine, Jane, les accompagnait. En chemin, elle entreprit de leur raconter les pièces qu'elle avait vu jouer dans sa jeunesse.

— La comédie musicale est un genre nouveau, certes, ajouta-t-elle d'un ton acariâtre, mais, à mon avis, tout à fait mineur, et qui n'a ni le charme ni la profondeur des autres formes de théâtre.

Catherine ne cherchait nullement à cacher l'absence d'intérêt que provoquaient les réflexions de sa parente. Quant à Lavina, elle s'efforçait de manifester, par pure politesse, un tant soit peu d'attention à ce monologue auquel Jane se livrait avec une énergie farouche.

— De qui est la pièce ? interrogea-t-elle, profitant d'une pause marquée par leur chaperon.

Cette question parut surprendre Catherine.

— Je n'ai jamais pensé que quelqu'un avait écrit ce spectacle, répondit-elle.

— Pourtant, il ne peut en être autrement, dit Lavina en pensant à son père et en songeant qu'il serait sensationnel que l'un de ses livres soit un jour mis

en scène. Une pièce a toujours un auteur.

Elles achetèrent un programme qui leur apprit que le spectacle *la Jeune Marchande* était tiré d'un livre du même nom, écrit par H.J.W. Donn. Ce nom ne dit rien à Lavina, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'elle savait peu de chose du monde du spectacle. Toutefois, c'était également un inconnu pour la scène londonienne, car Georges Edwardes avait délibérément fait appel à un auteur nouveau, en aucune façon lié à la tradition du théâtre du Boulevard.

Le programme lui donna également le nom du compositeur de la musique.

Les paroles étaient écrites et le spectacle produit par un certain James Tanner.

Cependant, son petit doigt lui disait que la phrase la plus importante du programme était la suivante : *Mis en scène par Georges Edwardes*.

Lorsque le rideau se leva, Lavina se sentit comme envoûtée par chaque minute de ce spectacle grandiose et éblouissant. Les vedettes en particulier, Celia Loftus et Katy Seymour l'enthousiasmèrent, mais quand les *girls* firent leur entrée, elle resta bouche bée.

Il lui parut alors soudain bien prétentieux de la part de Catherine et de ses amies de s'imaginer pouvoir se faire passer pour des jeunes femmes aussi belles, qui de plus étaient des artistes consommées. Elles apportaient énergie et précision au moindre geste. Elles ne pouvaient qu'émerveiller les spectateurs.

Lorsque, sous un tonnerre d'applaudissements, le rideau tomba enfin, Lavina eut l'impression d'avoir fait un rêve merveilleux.

Le spectacle du Gaiety l'avait transportée dans un univers fantastique dont elle n'avait pas jusqu'alors soupçonné l'existence.

Dans la voiture qui les ramenait à Kenwick House, encore sous le charme du spectacle, les jeunes filles gardaient silence tandis que la cousine Jane jacassait comme une pie.

Lavina ne pouvait s'empêcher de donner raison au marquis qui préférait passer son temps en compagnie de ces femmes et évitait celle des simples débutantes. Il semblait impossible de s'intéresser à ces dernières et de leur trouver du piquant alors qu'il existait des créatures aussi belles que des déesses, qu'on eût pu croire sorties d'un tableau de Botticelli.

Et pour la première fois de sa vie, Lavina se prit à penser que Catherine exigeait beaucoup trop d'elle. En effet, comment une simple jeune fille, dépourvue d'artifices et au caractère modeste, pouvait-elle rivaliser avec la beauté irrésistible d'une *girl* du légendaire Gaiety?

Chapitre 3

— Le problème avec toi, avait dit un jour le comte de Kenwick à sa fille, c'est que tu es trop volontaire. Tu aurais dû être un garçon.

Lavina qui était présente ce jour-là, et qui par conséquent avait entendu la réflexion du comte, ne put que l'approuver. Catherine avait effectivement un caractère autoritaire et aurait fait un excellent capitaine de régiment tant par son sens des responsabilités que par sa faculté à triompher des difficultés.

Aucun détail n'échappait à Lavina et, tandis qu'elle surveillait les préparatifs en vue de sa «comédie dramatique», elle eut l'occasion d'admirer à plusieurs reprises son esprit d'initiative et sa rapidité d'exécution.

Ce fut Catherine en effet qui trouva la solution au dernier problème pratique qui restait à régler: l'endroit où les jeunes filles iraient se changer. Il était en effet hors de question qu'elles quittent leur domicile en tenue de scène, ce qui aurait pu éveiller les soupçons de leurs parents, mais il était également essentiel qu'elles n'arrivent pas chez le marquis dans leur robe de débutantes. Il leur fallait donc se changer entre leur départ de Londres et leur arrivée à Sherwood Park.

Catherine eut alors l'idée de louer une maison. Elle se rendit chez un agent immobilier à qui elle expliqua qu'il lui fallait loger des amies venues d'Amérique, qui ne souhaitaient pas séjourner à l'hôtel. La saison mondaine étant achevée, de nombreuses familles de la haute société avaient déjà quitté la capitale pour passer l'automne et l'hiver dans leurs propriétés à la campagne, libérant ainsi plusieurs demeures.

L'agent immobilier leur proposa aussitôt, à quelques pas de Grosvenor Square, une maison meublée avec goût et dont le personnel se composait, en tout et pour tout, d'un couple de vieux gardiens, réputés pour leur caractère réservé. Ils ne se soucieraient guère des allées et venues des jeunes filles et, à supposer qu'ils les remarquent, ils n'en parleraient pas aux domestiques des maisons voisines.

— Nous devons également nous méfier des femmes de chambre qui vont faire nos malles, dit Catherine. Il ne faut pas qu'elles aient le moindre doute à notre sujet. De même que je vous recommande la plus grande discrétion vis-à-vis du cocher qui nous conduira à la gare.

— Comment nous rendrons-nous à Paddington ? s'enquit Suzanna.

— C'est Rupert qui se charge des détails de notre voyage, répondit

Catherine. Nous irons d'abord à Grosvenor Square dans la maison que j'ai louée, nous déferons nos malles et nous y rangerons, à la place de nos vêtements, nos tenues de scène, que j'aurai fait envoyer là-bas par la couturière.

Lavina estima que c'était un plan fort judicieux et elle félicita en silence son amie pour cette initiative des plus sensées, car si quelqu'un avait quelque soupçon, l'affaire ferait scandale et s'ébruiterait dans tout Londres. Même les domestiques de Wick Hall finiraient par l'apprendre.

Doris, sans doute un peu trop gâtée, s'écria d'un ton mécontent :

— Mais je ne fais jamais mes malles ! C'est toujours ma femme de chambre qui s'en occupe.

— Sache que les *girls* du Gaiety se débrouillent seules, répliqua Catherine avec sévérité. Mais de toute façon, nous aurons une domestique à Sherwood Park.

Doris dut se contenter de cette perspective et Catherine passa à un autre point : le problème lié aux nouvelles conditions météorologiques. Le mois d'octobre avait été particulièrement doux, mais le début de novembre s'annonçait glacial.

— Nous allons avoir besoin de fourrures, dit-elle, et je crains que les capes et les manteaux que nous portons habituellement ne soient pas assez... grandioses !

Suzanna se mit à rire.

— En effet, des *girls* dignes de ce nom s'enveloppent de chinchilla, d'hermine et de zibeline, et sans doute feraient-elles fi de nos modestes fourrures !

— C'est exactement mon avis, dit Catherine. Pensez-vous pouvoir en emprunter ? Sinon, je peux puiser dans la garde-robe de ma mère et vous en fournir. Il y en a plusieurs qui seront parfaites pour l'occasion.

Lavina garda le silence. De toute évidence, le manteau qu'elle portait en hiver ne ferait guère l'affaire et les fourrures que sa mère avait possédées n'étaient ni assez coûteuses ni assez luxueuses pour servir leur objectif.

— Pour toi, Lavina, j'ai quelque chose de particulier à te prêter, ajouta Catherine en se tournant vers son amie.

Elle alla dans sa penderie et revint avec une cape de velours bleu qui descendait sur le genou, doublée de fourrure blanche. Elle était bordée au cou et sur le devant d'une large bande d'hermine. Lavina la passa. Elle lui allait à la perfection.

— Maman la mettait souvent pour se rendre à l'opéra, expliqua Catherine, et je suis sûre qu'une *girl* du Gaiety peut la porter pour un voyage en train sans paraître déplacée.

— J'en prendrai grand soin, promit Lavina.

— J'espère que tu seras également soigneuse avec les bijoux de maman, répliqua Catherine en riant.

Lavina sursauta.

— Devons-nous porter des bijoux ?

— Naturellement! Les *girls* en sont couvertes !

Cette précision laissa Lavina interdite.

— Mais si M. Edwardes les habille pour la scène, il ne leur achète tout de même pas des pièces d'orfèvrerie ?

Catherine éclata de rire.

— Bien sûr que non ! Mais elle ne manquent pas d'admirateurs qui n'hésitent pas à dépenser des fortunes pour s'attirer leurs faveurs.

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle se mordit les lèvres, quelque peu embarrassée. Elle savait que son amie était encore bien innocente et que ces mots risquaient de la choquer. Car si elles avaient été élevées ensemble étant enfants, Catherine avait achevé sans Lavina son éducation dans un collège pour jeunes filles avec ses autres amies. Et elle connaissait davantage les manières du monde. Ainsi, parmi ses camarades de collège, il y en avait une dont le frère avait emmené souper l'une des célèbres danseuses et qui avait dépensé des fortunes en cadeaux. Le père d'une autre avait même eu une aventure avec une *girl*, ce qui avait d'ailleurs rendu sa mère bien malheureuse.

— Maman était furieuse lorsqu'elle a découvert que papa avait offert à sa danseuse un collier de diamants, et puis elle a éclaté en sanglots, avait raconté la jeune fille.

Désireuse de ne pas choquer Lavina, qui était si pure, Catherine n'avait nullement l'intention de divulguer ce genre de propos.

Dès notre retour de Sherwood Park, songea-t-elle, je lui présenterai des jeunes gens charmants. J'espère qu'elle aura la chance de trouver un mari riche et convenable.

Elle regrettait d'avoir négligé Lavina ces derniers mois, de n'avoir pris le temps ni d'aller la voir ni de lui écrire. Elle ne pouvait s'empêcher de se reprocher son égoïsme à son égard. N'avait-elle pas toujours été comme une sœur pour elle ?

En vérité, le week-end à Sherwood Park était dans son esprit une façon d'introduire Lavina dans le monde. Elle ne doutait pas un instant que la jeune fille ne manquerait pas de surprendre tant par sa beauté que par son intelligence.

Elle choisit donc avec un soin tout particulier les toilettes que porterait sa «protégée» chez le marquis. L'une des robes apportées par la couturière était d'un bleu pâle délicat, comparable à la couleur du ciel par une belle journée de printemps. Sur Lavina, l'effet était extraordinaire car la délicate nuance soulignait la transparence de ses yeux et la luminosité de son teint. Catherine décida qu'au cours de leur bref séjour à Sherwood Park, Lavina ne porterait que du bleu. Elle choisit également une couleur dominante pour chacune de ses amies qui applaudirent une fois de plus à son heureuse initiative.

Le vert seyait parfaitement à Suzanna et le lilas à Doris. Quant à Millicent, elle lui conseilla une robe blanche recouverte de dentelle noire qui lui donnait

un chic très français.

— J'emprunterai à ma mère son collier de diamants, dit-elle, mais pour l'amour de Dieu, aidez-moi à ne pas le perdre !

— Est-ce bien raisonnable de porter un bijou d'une aussi grande valeur ? demanda Constance.

— Le marquis et ses amis ne sont tout de même pas des gentlemen cambrieurs ! lança Millicent en riant. Maman va à la campagne ce week-end. Elle ne l'emportera pas.

Finalement, toutes les jeunes filles réussirent à se faire prêter de magnifiques parures et, lorsqu'elles se retrouvèrent à la maison de Grosvenor Square, elles étalèrent leur butin avec fierté. Catherine avait pour sa part un gros coffret, rempli de pierres et de perles.

— J'ai failli prendre le diadème de maman, expliqua-t-elle, mais j'ai pensé que le marquis risquerait de s'étonner que l'une de nous possède un joyau aussi coûteux. Il ne faut pas non plus exagérer !

Les jeunes filles éclatèrent de rire. Lavina était ravie de porter les perles fines que Catherine lui prêtait, ainsi qu'un collier de diamants et de turquoises avec des boucles d'oreilles assorties.

Après avoir fait décharger les malles dans le hall, les jeunes amies renvoyèrent les voitures qui les avaient déposées et, lorsque tout le monde se trouva enfin réuni, Catherine ferma la porte à clé. Il était temps de vider les bagages et d'y ranger les tenues de scène qui les attendaient depuis le matin. Lavina procéda rapidement à ce tour de passe-passe, Catherine également, mais certaines de ses amies qui n'avaient pas l'habitude de se débrouiller sans femme de chambre, n'y parvenaient pas. Lavina leur vint en aide. Elles suspendirent dans les penderies les vêtements qu'elles laissaient.

— Nous les reprendrons lundi matin, observa Catherine. Mieux vaut les retrouver en bon état.

C'était, là encore, un détail pratique qui avait échappé à ses camarades.

Au comble de l'excitation, elles passèrent les robes que la maison de couture leur avait livrées. Celle de Lavina était bien sûr bleue et se portait avec un chapeau garni de petites plumes d'autruche. Jamais elle ne s'était sentie aussi élégante. Catherine leur rappela de se maquiller avant de se recoiffer et de mettre leur chapeau. Grâce à leur entraînement, elles se tirèrent de cette épreuve honorablement et, lorsque Lavina se regarda dans le miroir, elle constata qu'elle était méconnaissable. Le maquillage lui seyait à merveille. Néanmoins, sa mère aurait été choquée de la voir les lèvres peintes en rouge et les cils ourlés de mascara.

— Tu es ravissante, s'écria Catherine.

— Si mon père me voyait, il ne me reconnaîtrait pas, dit-elle en riant.

— J'espère que nous pouvons toutes en dire autant, observa Doris. J'ai veillé à ne pas accepter certaines invitations, cette semaine, celles qui m'auraient fait prendre le risque de rencontrer d'éventuels amis ou connaissances du marquis.

— Comment pouvais-tu savoir quand il y avait un risque et quand il n'y en avait pas? s'enquit Lavina.

— Question de logique ! Je me suis fiée à l'âge en me disant que la plupart des amis du marquis appartenaient sans doute à la même génération et que les débutantes ne leur inspiraient également qu'ennui et exaspération.

— Quel âge a donc le marquis ? demanda Lavina qui, jusqu'à présent, ne s'était pas souciée de cette question tant cette aventure lui semblait irréelle.

— Probablement vingt-neuf ou trente ans, répondit Doris.

Cette réponse ne manqua pas d'étonner Lavina qui, à en croire les rumeurs, aurait volontiers pensé que l'homme était plus âgé.

— Il n'aime pas fréquenter des gens plus jeunes que lui, dit Catherine, en dehors de Rupert pour qui il s'est pris d'amitié. Et l'affection qu'il lui porte est uniquement due au fait que mon frère est un cavalier émérite.

Lavina qui connaissait bien Rupert savait que son amie disait vrai. En vérité, le frère et la sœur excellaient tous deux à ce sport, quelle que fût la monture ou la difficulté du terrain. Elle songea avec plaisir que Catherine leur avait demandé à toutes d'apporter une tenue d'équitation.

— Je languis d'essayer les chevaux du marquis, dit Millicent.

— Il se peut cependant que nous ayons du mal à l'en persuader, intervint Catherine, pour la bonne et simple raison que les *girls* du Gaiety sont en général de piètres cavalières, Rupert *dixit* ! Pour le marquis, nous sommes tout juste capables de faire une petite promenade au trot dans l'allée d'un parc.

— Eh bien, voilà un autre préjugé auquel Son Excellence va devoir renoncer! lança Constance avec entrain. Décidément, nous lui réservons de bien belles surprises !

Lavina, dont les vêtements d'équitation n'étaient plus très frais, hérita, là encore, d'un habit de Catherine.

— J'ai une tenue toute trouvée pour toi, annonça cette dernière. Tu vas être sensationnelle. Je ne la porte jamais car elle est bien trop excentrique.

Comme Lavina l'interrogeait du regard, Catherine expliqua :

— Nous avons eu le tort, maman et moi, d'aller chez un autre tailleur que Busvine, et lorsqu'on nous a livré l'habit, maman m'a interdit de le mettre car il lui paraissait d'un goût douteux.

Devant la mine déconfite de son amie, elle ajouta en riant :

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas ce que tu crois. Maman exagérait toujours tout. Disons que la taille est très marquée et le col et les manchettes sont soulignés d'une tresse. Avec une tenue aussi peu réglementaire, tu ne peux pas, par exemple, aller à une partie de chasse.

Lavina savait qu'il était de rigueur de choisir des tenues d'équitation à la coupe sévère si l'on souhaitait s'adonner à ce sport sans restriction.

— Dieu merci, poursuivit Catherine, bien que tu aies le pied légèrement plus mince que le mien, nous avons la même pointure. Je vais te prêter une paire de bottes flambant neuves qui me serrent un peu.

Lavina écoutait à peine ce que lui disait son amie tant la perspective de

monter les chevaux du marquis l'enthousiasmait.

Depuis qu'elle savait qu'elle allait faire sa connaissance, elle avait cherché son nom dans les articles de journaux et s'était aperçue qu'il était sans cesse cité dans les pages consacrées au sport. En toute occasion, on se référait à son écurie de Newmarket ou à celle de Sherwood Park. Cet homme, qui visiblement réussissait tout ce qu'il entreprenait, ne manquait pas de piquer la curiosité de la jeune fille.

En outre, les longues promenades à cheval qu'elle avait l'habitude de faire en compagnie de Catherine lui avaient beaucoup manqué depuis que cette dernière s'était installées à Londres. Galoper à bride abattue, sauter des obstacles élevés, c'étaient là des plaisirs dont elle ne se lasserait jamais. Le souvenir merveilleux des délicieux moments qu'elles avaient passés ensemble ne l'avait pas quittée! Et depuis qu'elles s'étaient retrouvées, il lui semblait que le soleil brillait de nouveau dans sa vie.

— Êtes-vous prêtes? demanda enfin Catherine lorsque les neuf amies se furent enveloppées dans leurs fourrures.

Catherine avait une magnifique étole de zibeline et un gros manchon assorti, mais Lavina avait l'impression que rien n'égalait sa cape de velours et d'hermine blanche.

— Et maintenant, attention! reprit Catherine avec autorité. Une fois le seuil de cette maison franchi, c'en est fini de nos véritables identités! Nous nous transformons en *girls*. Est-ce bien compris?

Avec le sérieux d'un groupe de conspirateurs, les jeunes filles acquiescèrent.

— Lorsque vous vous adresserez la parole, pensez désormais à utiliser vos noms de scène. N'oubliez pas que nous venons de nous produire à Birmingham et que nous repartons lundi pour Manchester.

Elle se tut un instant avant d'ajouter :

— Parlez néanmoins aussi peu que possible de théâtre et tâchez d'impressionner le marquis par votre savoir, vos goûts, et vos intérêts. Il s'agit de vous mettre en valeur. Au cours de ce week-end, exercez donc vos talents et vos qualités. Vous n'en manquez pas. Il ne tient qu'à vous de les exploiter.

Ce petit discours improvisé fut accueilli par des hourras et des applaudissements. Puis Catherine ouvrit la porte de la chambre et, suivie de sa petite troupe, descendit l'escalier. Dans le hall attendait Rupert.

— Nous sommes prêtes, annonça-t-elle. Nos voitures sont-elles arrivées ?

— Elles sont là ! Dois-je faire prendre vos malles ?

— Oui, s'il te plaît.

Le jeune homme ouvrit la porte d'entrée et donna l'ordre aux valets de placer les bagages dans le troisième véhicule réservé à cet usage. Rupert, Catherine, Lavina et Millicent s'installèrent dans la même voiture.

— Vous êtes toutes ravissantes, dit-il tandis que les chevaux se faufilaient à travers les rues de la ville. Vos déguisements sont très réussis.

Tout en parlant, il dévisageait Lavina qui rougit.

— J'avoue, Catherine, que lorsque tu as une idée en tête, tu sais la mener à bien.

— Dorénavant, je m'appelle Kathy, corrigea sa sœur quelque peu vertement. Nous ne nous adresserons désormais la parole que par le biais de nos noms de scène.

— Toutes mes excuses, s'empressa de répondre Rupert non sans cacher son amusement. Vina, je peux vous assurer que si vous montiez sur la scène du Gaiety, vous tourneriez toutes les têtes dès la première représentation.

— Si vous continuez sur ce ton, Rupert, je vais être jalouse, dit Millicent d'un ton faussement plaintif.

Au regard qu'elle lui adressa, Lavina la soupçonna de trouver le jeune homme fort à son goût. En parfait gentleman, il lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

— Ne vous ai-je pas répété des milliers de fois que votre beauté me trouble ? Mais vous faites toujours fi de mes compliments !

— Ce week-end, je vous promets de vous croire, minauda la jeune fille, et je compte sur vous pour veiller à ce qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. Je ne tiens pas à devoir me défendre des avances du marquis ou de l'un de ses amis ! Après tout, ne sommes-nous pas censées incarner des *girls* ? Vous n'ignorez pas ce qu'ils sont capables d'attendre de nous.

Cette mystérieuse remarque ne manqua pas d'intriguer Lavina. Devant sa perplexité évidente, Catherine s'empressa de répondre :

— Nous ne nous heurterons à aucune difficulté de ce genre si vous suivez mes instructions à la lettre. Je vous ai bien recommandé de fermer vos portes à clé le soir avant de vous coucher. Et si cela surprend vos cavaliers, eh bien, ce n'en sera que mieux !

— Pourquoi est-il préférable de nous enfermer à clé quand nous montons nous coucher ? s'enquit Lavina.

— Nous allons passer deux jours sans chaperon, reprit Catherine après un bref instant de réflexion, ce qui n'est guère convenable pour des jeunes filles de notre rang. En outre, si le marquis et ses amis buvaient un peu plus que de raison, ils risqueraient de se laisser aller à un comportement excentrique et d'oublier quelque peu leurs bonnes manières.

— Tu ne penses tout de même pas qu'ils s'introduiront dans nos chambres ? s'écria Lavina, épouvantée.

— S'ils sont éméchés, ils peuvent se livrer à des plaisanteries scabreuses, ou tout simplement se tromper de chambre... On ne sait jamais. Dans le doute, mieux vaut s'entourer de précautions. Enferme-toi le soir à clé et cesse de te tracasser à ce sujet, conclut-elle, jetant un coup d'œil circonspect à son frère.

— Kathy a raison, renchérit aussitôt ce dernier. J'imagine que vous n'aimeriez guère être dérangée pendant la nuit.

— Bien sûr que non ! dit Lavina sans remarquer les regards sévères que Catherine adressa à Millicent au moment où celle-ci s'apprêtait à ouvrir la bouche.

Lavina songea une fois de plus que, décidément, cette petite aventure ne serait guère du goût de sa mère. Comme venait de le préciser Catherine, il n'était pas convenable pour des jeunes filles de leur rang de séjourner sans chaperon dans la maison d'un célibataire. D'ordinaire, pareille situation ne serait même pas envisageable.

Toutefois, il était trop tard pour revenir en arrière. Mieux valait donc s'en tenir aux consignes de Catherine, qui lui semblaient fort censées et tout à fait adaptées aux circonstances particulières de ce séjour insolite chez le marquis.

A la gare de Paddington, Rupert confia les bagages aux porteurs.

C'était la première fois que Lavina montait dans un wagon privé. Il était rattaché en bout de train et trois stewards vêtus d'une livrée s'empressèrent à leur service. Les banquettes de velours cramoisi, à l'épais rembourrage, étaient confortables.

A peine furent-elles installées qu'on leur apporta du champagne, des sandwiches au pâté et de délicieuses friandises. Lavina fit honneur à ce déjeuner improvisé tout en regardant le paysage défiler par la fenêtre. Jusqu'à présent, elle avait rarement pris le train, et c'était son premier voyage dans un compartiment de luxe. Elle en était ravie.

Elle n'était d'ailleurs pas la seule, et en vérité les amies ne cessèrent de rire et de plaisanter jusqu'à ce que le train fit halte devant un petit quai où un panneau disait :

Arrêt pour Sherwood Park

Le wagon du marquis s'immobilisa précisément au milieu du quai qui était recouvert d'un tapis rouge. Un domestique en livrée accueillit les passagères qu'il guida jusqu'à deux voitures tirées chacune par deux chevaux. Quant aux bagages, ils trouvèrent leur place dans un élégant char à banc.

Comme au départ de Grosvenor Square, Millicent, Rupert, Catherine et Lavina montèrent dans la même voiture.

— Attention, dit Millicent en plaisantant, aux trois coups, le rideau va se lever et... que le spectacle commence !

— N'oublie pas que notre pièce se déroule en deux actes, répondit Catherine. Aujourd'hui et demain. Si l'une d'entre vous oublie sa réplique, je lui en voudrai à mort !

— Voyons, intervint Rupert, il me semble que vous prenez cette affaire beaucoup trop au sérieux. Après tout, il ne s'agit que d'une plaisanterie. D'ailleurs, ce serait peut-être une bonne idée d'annoncer dès demain au marquis qu'il a été dupe d'une supercherie, plutôt que de me laisser faire la sale besogne une fois que vous serez parties.

— Rupert, je te préviens, s'écria sa sœur avec feu, il est hors de question de modifier les règles du jeu. Tout se déroulera tel que nous l'avions prévu initialement. Ce n'est donc qu'après notre départ que Sherwood apprendra la vérité.

Lavina pour sa part donnait raison à Catherine. Ne serait-il pas en effet très embarrassant, tant pour elles que pour le marquis, si la supercherie était

révélee en leur présence. De plus, en dépit des assurances de Rupert, il était probable que le marquis n'apprécierait guère l'humour de la situation. Néanmoins, elle garda le silence, peu désireuse de prendre part à une dispute qui opposait le frère et la sœur. D'ailleurs, Catherine s'étant exprimée avec l'aplomb et l'autorité qui la caractérisaient, Rupert haussa les épaules et la discussion fut close.

— D'accord, d'accord, maugréa-t-il. Inutile de monter sur tes grands chevaux. Je t'ai promis une obéissance aveugle et je tiendrai parole. D'ailleurs, tu auras l'honnêteté de reconnaître que, jusqu'à présent, j'ai rempli ma part de contrat sans regimber et que je m'en suis fort bien acquitté.

— C'est juste, approuva-t-elle de nouveau calme et sereine, et je t'en remercie. Mais tu n'ignores pas que si l'affaire tournait mal, nous aurions tous les deux à répondre de nos actes devant papa...

Rupert hocha la tête.

— Je sais, mais je pense que nous pouvons faire confiance au marquis. C'est un gentleman avant tout, et il ne vendra pas la mèche.

— S'il venait à se plaindre de la comédie que nous lui aurons jouée, somme toute bien innocente, mon père serait furieux contre moi ! dit Millicent.

— Bah, il est inutile de se tracasser, dit Catherine. Personne ne sera jamais au courant et tout ira pour le mieux... si Rupert se contente de suivre mes instructions à la lettre.

— Bon, bon, s'exclama celui-ci ne cachant pas son irritation. Je t'ai promis mon aide et je ne reviendrai pas sur ma parole. Cesse donc de me harceler.

Catherine posa une main sur le genou de son frère.

— Ne m'en veux pas, je t'en prie, dit-elle. Il n'y a pas de raison pour que tu te fâches. Jusqu'à présent, tu t'es fort bien tiré des tâches que je t'ai assignées. Mais il est inévitable que nous soyons quelque peu sur les nerfs. Le premier acte ne va pas tarder à commencer et nous redoutons, malgré toutes les précautions dont nous nous sommes entourées, quelque embûche de dernière minute. Il suffirait de pas grand-chose pour que tous nos efforts soient anéantis...

Rupert sourit.

— Ne t'inquiète pas. Pour quelles raisons voudrais-tu que cela se passe mal ? Tu as tout si minutieusement organisé qu'il n'y a aucun risque d'échec !

— Je croise les doigts, dit Millicent. Et je n'ai pas oublié mon porte-bonheur !

Elle agita le poignet.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Lavina en voyant une petite pièce qui pendait à un bracelet en or.

— Le cadeau de baptême de mon parrain. C'est une pièce de quatre pence trempée dans de l'or. Je l'ai reçue le jour de mon baptême.

— Une pièce de quatre pence ! s'exclama Catherine, surprise.

— Il l'a trouvée dans la rue lorsqu'il était jeune homme, sans le sou et sans

avenir.

— Et cela lui a porté chance ? demanda Lavina.

— Une chance inouïe ! A partir de ce jour, tout lui a souri, comme par magie. Il a surmonté sans peine les obstacles qui jusqu'alors l'arrêtaient, et le hasard a voulu qu'il hérite d'une immense fortune, d'un grand domaine et d'un titre de noblesse : après deux décès inattendus, il est devenu lord Steward.

— Fantastique ! s'écria Catherine. Tu verras que cette pièce te portera également bonheur. Je suis sûre que tu épouseras un prince ou un millionnaire !

— J'aimerais que tu ne te trompes pas, répondit Millicent. Jusqu'à présent, je n'ai eu que fort peu de prétendants.

Elle jeta un coup d'œil à Rupert qui gardait les yeux obstinément baissés sur le bijou. Lavina ne put s'empêcher de penser que si Millicent s'éprenait du jeune homme, sa famille s'opposerait sans doute à leur union, car étant le cadet des Kenwick, il n'hériterait pas du titre de son père. Or, Millicent était fille de duc et ce dernier estimerait probablement que Rupert ne ferait pas un gendre acceptable, en dépit des sentiments qui pouvaient animer les jeunes gens.

Les convenances vont parfois à l'encontre du bonheur ou de la réalisation d'un amour, songea-t-elle.

Néanmoins, elle n'y pouvait pas grand-chose.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent à Sherwood Park. La vue du château éblouit Lavina. C'était en effet une demeure beaucoup plus vaste et imposante qu'elle ne l'avait imaginée. Son père lui ayant fait partager son savoir dans le domaine de l'architecture, elle en reconnut aussitôt le style. Il datait du milieu du siècle précédent et était l'œuvre des frères Adam, célèbres architectes de l'époque.

Le château, aux lignes classiques, était constitué de deux longues ailes qui encadraient un bâtiment principal de fort belles proportions, dont le toit était orné d'urnes et de statues qui se découpaient sur le ciel. Sur le devant, il y avait un lac d'agrément qu'enjambait un joli pont. Les voitures le franchirent avant de s'immobiliser dans la cour pavée.

Depuis qu'elles étaient entrées dans Sherwood Park, les jeunes filles se taisaient, le cœur battant à tout rompre et en proie à une timidité bien compréhensible. Un tapis rouge d'apparat fut prestement déroulé sur une longue et majestueuse volée de marches, et des laquais en livrée se précipitèrent pour ouvrir les portières et s'occuper des bagages. Un maître d'hôtel à la chevelure argentée surgit sur le pas de la porte. Il s'inclina avec respect devant Rupert, qui avait déjà été l'invité du marquis, puis devant chacune des jeunes filles qui en silence emboîtèrent le pas au jeune homme, quelque peu éberluées de penser que l'aventure dont elles avaient tant rêvé était en train de se réaliser.

On les débarrassa de leurs fourrures. Lavina prit enfin le temps de regarder autour d'elle.

Elle se trouvait dans un hall majestueux où étaient aménagées plusieurs alcôves de style grec. Un bel escalier de pierre sculpté menait aux étages. Le maître d'hôtel les conduisit vers le fond du hall que fermait une porte à double battant. Il l'ouvrit et annonça :

— M. Rupert Wick et les jeunes dames de Londres, Monsieur.

Lavina songea que ce moment précis marquait le début de la «comédie» qu'avec ses amies, elle s'était promis de jouer.

L'espace de quelques secondes, elle fut éblouie par la décoration somptueuse de la pièce dont elle venait de franchir le seuil.

Contre toute attente, le marquis ne les recevait pas dans un salon mais dans un bureau qui était également une bibliothèque. Celle-ci aurait sans aucun doute enchanté le père de Lavina. Avec quel plaisir en effet n'aurait-il pas découvert les splendides tableaux de chevaux et les rayonnages couverts d'ouvrages de prix ! Quant au mobilier qui se composait de canapés et de fauteuils profonds, il visait, jusque dans ses moindres détails, à procurer le maximum de confort à celui qui éprouve le besoin de se délasser après l'exercice de son sport favori.

Les hommes qui se levèrent à l'entrée de Rupert et de ses compagnes avaient de toute évidence passé la matinée à la chasse. L'un d'eux s'avança et Lavina comprit qu'il s'agissait du marquis. Elle ne le connaissait que de réputation mais, à cet instant, il lui sembla que même dans une foule anonyme, il serait impossible de se méprendre sur son identité.

Grand, la carrure large et bien bâti, c'était un fort bel homme de trente ans au plus, au maintien fier et quelque peu hautain. Il dégageait un air d'autorité qui le distinguait des jeunes gens comme Rupert Wick. Lavina se demanda aussitôt si son jugement n'était pas influencé par les diverses rumeurs qu'elle avait entendues à son sujet.

— Nous voici ! annonça Rupert bien inutilement. Permettez-moi de vous présenter vos invitées.

Il fit une brève pause avant de poursuivre :

— Milly Mills qui, cela va sans dire, remporte actuellement un vif succès dans le spectacle *la Jeune Fille*.

— Je suis ravi de vous recevoir à Sherwood Park, déclara le marquis en serrant la main de Millicent.

Rupert présenta ensuite sa sœur sous le nom de Kathy, Doris sous celui de Dolly, Suzanna de Suzy, Constance de Connie, Elizabeth de Betty. Vint enfin le tour de Lavina.

— Et voici Vina Verne.

Le marquis lui serra la main, d'un geste ferme mais sympathique qui trahissait un caractère énergique et entreprenant, ce qui communiqua à la jeune fille une étrange sensation.

Catherine avait qualifié le marquis de capricieux, d'orgueilleux, de blasé, de suffisant, d'insatisfait, et elle l'avait crue. En effet, n'était-il pas bien insensé, de la part d'un homme de sa maturité, de ne fréquenter que des

danseuses et des actrices de théâtre, et de mépriser d'emblée toute jeune fille qui faisait son entrée dans le monde? Pourtant, tandis qu'elle le voyait bavarder avec ses amies, elle devina que Catherine le méjugait, ou du moins qu'elle se méprenait en partie sur son caractère.

Ayant souhaité la bienvenue aux jeunes filles, le marquis les présenta à ses compagnons qui avaient sensiblement son âge, voire davantage, et qui tous incarnaient, chacun à sa façon, le parfait gentleman.

On servit du champagne. Lavina qui en avait bu dans le train n'en avala que quelques gorgées. Elle ne buvait pour ainsi dire jamais, excepté à Noël et aux anniversaires. Elle craignait que l'alcool ne lui montât à la tête et n'atténuat sa vivacité d'esprit, redoublant ainsi le risque de commettre une bétise. Il ne fallait pas oublier qu'elle avait un rôle à tenir et que le moindre impair risquait de mettre en péril leur petite aventure.

Le marquis leur proposa enfin de monter dans leurs chambres afin de s'installer.

— Peut-être souhaitez-vous vous reposer avant le dîner? proposait-il.

— Nous acceptons volontiers, répondit Millicent, même si nous ne pouvons nous plaindre d'être épuisées par notre voyage. Bien au contraire. Cela a été un véritable enchantement !

Le marquis sourit.

— Je suis ravi de l'apprendre. Il est vrai que ce wagon privé que je viens d'acheter est doté d'un grand confort.

— Oh, il s'agit d'une acquisition récente ? releva la pétillante Catherine. Il m'a paru en effet de la toute dernière élégance.

— Est-ce également votre impression ? demanda le marquis en se tournant vers Lavina.

La jeune fille, prise de court par cette question, sursauta.

— Euh, oui... bien sûr, milord, bredouilla-t-elle, mais votre château me plaît davantage. Le style des frères Adam m'émerveille toujours.

Ce fut au tour du marquis de sursauter.

— Rupert s'est donc livré à une petite leçon d'introduction sur Sherwood Park?

— Pas du tout! répliqua-t-elle, profondément amusée de la stupeur de son interlocuteur, tout en se prenant au jeu de la femme savante. Je n'ai besoin de l'aide de personne pour reconnaître les styles d'architecture, et celui-ci en particulier.

L'ombre d'un sourire se dessina sur les lèvres du marquis. Lavina se dirigea vers la porte devinant que Catherine était satisfaite de sa réplique.

La gouvernante, vêtue d'une austère robe de soie noire, les attendait au haut de l'escalier pour leur indiquer leurs chambres qui se situaient toutes au premier étage et donnaient sur le même couloir. Lorsque Lavina entra dans la sienne, une domestique était déjà en train de défaire ses malles et de suspendre ses vêtements dans une penderie.

La chambre voisine était celle de Catherine.

Restée seule, Lavina alla à la fenêtre et regarda le jardin qui descendait en pente douce jusqu'au lac. De l'autre côté de la pièce d'eau, s'étendait un parc sombre et touffu. Elle crut distinguer un daim derrière les arbres. C'était le crépuscule, et la nuit n'allait pas tarder à tomber. Les étoiles, peut-être la lune, brilleraient dans le ciel noir. Ce paysage si beau l'emplissait de sérénité. N'avait-elle pas toujours rêvé de voir l'une de ces grandes demeures ancestrales décrites dans ses romans préférés? Sa mère, étant jeune, avait séjourné dans quelques-uns des manoirs les plus somptueux d'Angleterre, semblables à celui de Sherwood Park.

Maman serait contente de me savoir ici, songea-t-elle.

Néanmoins, ne serait-elle pas profondément choquée de la conduite de sa fille qui n'hésitait pas à se maquiller et à assumer une fausse identité pour confondre un homme orgueilleux?

Elle s'étendit quelques instants, puis on vint lui préparer un bain. Dans un tub placé devant la cheminée, les femmes de chambre versèrent tour à tour de grosses bassines en cuivre remplies d'eau chaude, puis d'eau froide. Elles y ajoutèrent enfin de l'essence de violette, et déplièrent une serviette-éponge devant le feu afin qu'elle soit tiède quand Lavina se sécherait.

La jeune fille assistait à ces préparatifs, ébahie. Il lui semblait évoluer dans un univers merveilleux, semblable à ceux qu'elle imaginait au cours de ses lectures. C'était comme si le rêve devenait soudain réalité...

Sa toilette faite, elle retoucha son maquillage, puis s'habilla et se confia enfin aux mains de sa femme de chambre pour être recoiffée. Elle était presque prête lorsqu'on frappa à la porte. Une soubrette entra avec un panier de fleurs fraîches. C'était la coutume, dans certaines grandes maisons, d'offrir des fleurs aux invités. Néanmoins, Lavina ne s'attendait pas à ce que le marquis de Sherwood eût cette attention.

Il y en avait une si grande variété qu'elle ne savait laquelle choisir.

— Les orchidées conviendraient à merveille, mademoiselle, conseilla la femme de chambre. Je pourrais en rehausser votre coiffure.

Joignant le geste à la parole, elle saisit un brin de petites fleurs de forme étoilée et les piqua dans le chignon de la jeune fille.

— Merci, dit Lavina, jugeant l'effet des plus ravissants.

La soubrette se retira.

La décoration florale apportait à la toilette de Lavina une note sophistiquée qui convenait parfaitement au rôle quelle était censée jouer. Sur les conseils de Catherine, elle s'était habillée de bleu.

— Cette couleur semble avoir été créée pour toi, avait déclaré cette dernière.

La robe de mousseline qui se terminait par une petite traîne produisait un effet des plus recherchés, et si Lavina jugeait le décolleté trop profond, on ne pouvait cependant en attendre moins d'une *girl*. Avec le collier de diamants et de turquoises, elle se sentit cependant légèrement plus à l'aise, car le bijou cachait en quelque sorte sa gorge dénudée. Enfin, elle mit les boucles

d'oreilles.

— Vous êtes ravissante, mademoiselle, s'écria la domestique sans cacher son enthousiasme. Ce que j'aimerais vous voir sur scène !

— Peut-être un jour aurez-vous l'occasion de venir à Londres ? dit Lavina.

— Je l'espère bien. Il paraît que Son Excellence assiste tous les soirs au spectacle et va ensuite souper *Chez Romano*. C'est un homme du monde.

C'était là un terme auquel Lavina n'aurait pas pensé pour qualifier le marquis, mais elle le trouva fort approprié.

Après un bref petit coup à la porte, Catherine entra.

Elle était adorable, elle aussi, vêtue d'une robe rose vif, à la jupe évasée et dont le décolleté et les épaules étaient garnis de petites plumes de même couleur qui frémissaient au plus léger mouvement. Elle avait complété sa tenue par un collier de diamants assorti à la broche épinglée à son corsage et à ses boucles d'oreilles.

Lavina qui la voyait dans cette toilette pour la première fois ne put retenir une exclamation admirative.

— Comme tu es jolie !

— Toi aussi, répondit Catherine, les yeux brillants d'excitation. Viens, il ne faut pas être en retard au dîner.

Elles descendirent le grand escalier et un maître d'hôtel les conduisit à la salle à manger. C'était une pièce aux dimensions imposantes éclairée par trois énormes lustres de cristal et décorée d'une profusion de fleurs.

C'est un véritable conte de fées, songea Lavina, éblouie.

Son regard se posa alors sur le marquis et elle comprit qu'il en était le prince charmant.

Chapitre 4

Lavina n'avait encore jamais vu de salle à manger aussi somptueuse. Les murs étaient d'un vert pâle — appelé le vert Adam du nom des célèbres architectes — rehaussé de stuc blanc et or. La cheminée de marbre sculptée, dont deux statues grecques soutenaient la tablette, était l'œuvre d'un véritable artiste. Les couverts en argent étincelaient. Lavina songea que ses amies et elle-même étaient en parfaite harmonie avec un décor aussi précieux.

Indiquant à chacun son siège, le marquis invita Millicent à s'asseoir à sa droite et Lavina à sa gauche. Celle-ci s'étonna de l'attention particulière que semblait ainsi lui témoigner son hôte et ne put réprimer un léger sourire amusé. Le marquis avait, sans le savoir, installé Millicent à la place où son rang exigeait qu'elle fût, puisqu'elle était en réalité fille de duc.

Obéissant aux instructions de Catherine, les jeunes filles abordèrent avec vivacité et humour différents sujets de conversation que leur hôte et ses amis semblèrent apprécier.

Le marquis bavarda d'abord avec Millicent, puis se tourna vers Lavina, qui regardait le tableau au-dessus de la cheminée.

— La décoration de cette salle reçoit-elle votre approbation, Vina? s'enquit-il en souriant.

— C'est une pièce splendide! J'admiraïs justement le magnifique Van Dyck au-dessus de la cheminée.

— Comment savez-vous que c'est un Van Dyck? répliqua-t-il, stupéfait.

Lavina sourit et précisa d'un ton léger :

— Le détail des mains, voyez-vous. Elles sont peintes avec la délicatesse qui caractérise cet artiste.

Malgré la surprise provoquée par cette réponse, le marquis garda le silence. Puis il reprit:

— Que pensez-vous de l'ameublement? Est-il à votre goût ?

— J'aime tout, dit-elle en promenant son regard. En particulier votre table, qui est de style Régence, et qui est magnifique. Sans doute date-t-elle de l'époque où le prince-régent lança la mode des tables cirées, décrétant qu'il était temps de remiser les lourds tapis de table.

Le marquis songea qu'on avait probablement conseillé à la jeune femme de lui parler architecture et décoration afin de captiver son attention. Elle semblait si jeune! D'après Rupert Wick, elle n'était encore jamais venue à

Londres. Jusqu'à présent aucune *girl* du Gaiety n'avait témoigné d'un réel intérêt pour la peinture, l'architecture ou le mobilier de son château, ni fait étalage d'un quelconque savoir dans ces domaines.

— C'est exact, dit-il. Vous semblez bien savante. Sauriez-vous me dire à quelle époque appartient mon argenterie ?

Lavina eut un court instant d'hésitation.

— Il se peut que je me trompe, mais il s'agit soit du style George II, soit du style George III.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Je me fie à la simplicité du motif. D'après des illustrations que j'ai vues, l'argenterie est devenue plus chargée sous George IV alors qu'il était encore prince de Galles.

— Vous avez une fois de plus raison, confirma le marquis, stupéfait. Mais pourquoi, avec vos connaissances et votre goût, avez-vous choisi la profession de danseuse ? Je vous en prie, racontez-moi ce qui vous a poussée à entrer dans le monde du spectacle.

— Je préférerais que nous continuions à parler de votre splendide demeure, répliqua-t-elle sans se laisser démonter. Car je crains de ne pas avoir le temps de la découvrir en entier avant mon départ.

Et elle laissa échapper un soupir déçu.

Le marquis sourit.

— Je veillerai à ce que votre curiosité soit satisfaite, Vina.

— C'est fort aimable à vous. En franchissant le seuil de la salle à manger, ce soir, j'ai eu l'impression d'entrer dans un univers magique et fabuleux, semblable à ceux que l'on décrit dans les contes de fées.

— Dans ce cas, je suis un magicien et mon rôle consiste à réaliser votre souhait le plus cher.

Devant le silence de la jeune fille, il ajouta :

— Il existe sûrement quelque chose que vous désirez plus que tout au monde. N'oubliez pas qu'avec ma baguette magique, tout est possible. Il vous suffit de demander.

Lavina se mit à rire.

— Je sais fort bien que mon souhait est parfaitement irréalisable et que le plus aimable et le plus obligeant des magiciens ne pourrait me l'obtenir.

— Voilà que vous me mettez au défi, s'écria le marquis. Je vous assure que mon pouvoir est réel et que votre vœu se réalisera, quel qu'il soit !

— Je vous répète que c'est impossible...

— Ce mot n'existe pas dans mon vocabulaire ! interrompit-il.

Tout en parlant, il se demandait quel pouvait être ce souhait mystérieux. Bah ! sans doute s'agissait-il de quelque coûteux bijou. Néanmoins, il demeura intrigué car elle n'avait toujours pas répondu à sa question.

— Je vous écoute, dit-il après un silence.

— Fort bien. J'aimerais faire un voyage au Tibet. Je vous avais prévenu, ajouta-t-elle avec un sourire amusé, et vous voyez bien que ce n'est pas un

vœu que l'on peut réaliser facilement!

— Au Tibet ? répéta-t-il, stupéfait.

— Je viens de lire un ouvrage passionnant sur ce pays, expliqua-t-elle.

Sans attendre de réponse, Lavina poursuivit avec un enthousiasme grandissant:

— Il s'agit d'un récit de voyage bouleversant, et il s'en dégage une telle beauté que j'ai eu l'impression de suivre pas à pas le chemin que parcourt l'auteur.

Elle fit une pause et reprit :

— J'ai vu les monastères accrochés à flanc de montagne, les moines en tunique safran, les pèlerins qui gravissaient des sentiers escarpés...

De nouveau, elle s'interrompt, comme submergée par l'intensité de ses émotions que, de toute évidence, cette lecture avait fait naître en elle.

— Ensuite, j'ai atteint Lhassa, j'ai vu le Potala et j'ai même approché le Dalai-Lama! conclut-elle avec un ton plein de révérence.

Le marquis comprit qu'il ne s'agissait pas d'une comédie à laquelle se livrait la jeune femme mais, qu'au contraire, elle s'ouvrait à lui sur un sujet qui occupait une place capitale dans sa vie.

— Vous avez raison, dit-il après un silence. Vous n'irez sans doute jamais au Tibet mais, de toute évidence vous y aurez voyagé grâce à votre imagination.

— C'est déjà ainsi que j'ai voyagé dans le monde entier, renchérit-elle, en particulier dans les pays où mon père s'est rendu.

A peine ces paroles lui échappèrent-elles, qu'elle se mordit les lèvres. Venait-elle de commettre une bévue en mentionnant son père ? Sans doute aurait-il mieux valu s'abstenir de cette réflexion qui n'allait pas manquer d'intriguer son hôte.

Et, en effet :

— Que fait votre père ?

— Il écrit un livre, se contenta-t-elle de répondre, se gardant bien de préciser qu'il en avait publié plusieurs au cas où, par quelque coïncidence inattendue et en l'occurrence fort malvenue, le marquis en eût lu un. En vérité, cela lui semblait bien improbable. Néanmoins, il lui fallait demeurer vigilante. L'essentiel, après tout, n'était-il pas de duper le marquis sur l'identité de ses invitées afin de le confondre dans sa suffisance ? Or, si la plus légère imprudence lui échappait, il risquait de la soupçonner de cacher quelque mystère ou de deviner qu'elle n'était pas une professionnelle de la scène.

— Sans doute votre père vous lit-il son travail, reprit le marquis.

— En effet, et il écrit et lit si bien que je me représente avec une clarté lumineuse les paysages qu'il décrit.

— Sur quel sujet écrit-il actuellement?

Lavina estima que cette question ne comportait aucun risque et qu'il n'y avait pas de danger à dire la vérité.

— Sur les Indes.

— Je devine que cela doit vous captiver. Je reviens des Indes et j'avoue que c'est un pays qui m'a fasciné.

— Oh! parlez-moi de votre voyage! s'exclama-t-elle aussitôt. Avez-vous vu le Gange ?

— Certes.

— Les pèlerins qui se baignent dans ses eaux sacrées ?

— Je les ai vus également.

— Quelle chance ! soupira-t-elle, le regard rêveur. J'aimerais tant aller à Sarnath, là où Bouddha a prêché pour la première fois.

— Est-ce près de Bénarès? questionna le marquis. Je ne me souviens pas m'y être rendu.

— Il y a un immense parc de daims et, à mon avis, c'est un lieu qu'il faut voir à tout prix. Mon père dit qu'il y a éprouvé un merveilleux sentiment de paix et de bonheur. Il y a fait une expérience particulière qu'il n'est pas parvenu à m'expliquer, mais il lui semblait que la présence du Seigneur Bouddha se faisait sentir par des vibrations qui l'imprégnaient peu à peu jusqu'au plus profond de son âme.

Tandis qu'il écoutait Lavina, l'étonnement du marquis ne faisait que redoubler et il ne pouvait s'empêcher de la regarder avec stupeur. Il n'avait jamais rencontré une *girl* au Gaiety aussi surprenante. Devant son silence, Lavina rougit, soudain incertaine quant au caractère anodin de sa conversation et redoutant d'avoir commis quelque impair.

— Je vous en prie, bredouilla-t-elle, pressée d'effacer les éventuelles questions qu'il pouvait se poser à son sujet, parlez-moi encore des Indes. Sans doute le vice-roi vous a-t-il invité à rester chez lui. Cela a dû être un séjour extraordinaire !

— Je préférerais connaître l'opinion de votre père sur ce pays, répliqua-t-il.

— Je vous enverrai une copie de son ouvrage lorsqu'il sera publié, promit-elle.

Elle n'eut pas à en dire davantage car, au même moment, Millicent adressa la parole au marquis, requérant son avis à propos d'un sujet qui l'opposait à son voisin de table. Ce dernier prétendait que la course du Derby avait été gagnée deux ans auparavant par un cheval répondant au nom de Jupiter alors qu'elle était persuadée que c'était un certain Eclair. Le marquis devait donc les aider à trancher la question.

— C'est Milly qui a raison, George, dit-il. Il ne te reste plus qu'à présenter tes excuses ou à proposer un gage.

— Il me semble qu'un gage est davantage acceptable, répliqua son ami, un léger sourire aux lèvres.

Il proposa donc à Millicent de l'emmener, lors de son prochain séjour à Londres, dans les boutiques de Bond Street, afin d'y choisir un cadeau. Lavina eut la stupéfaction d'entendre la jeune fille accepter avec un plaisir évident et remercier son cavalier pour cette attention. Puis, elle se souvint qu'à leur

départ de Sherwood Park, le lundi matin, ni le marquis ni ses amis ne pourraient les retrouver, et l'idée de ces jeunes aristocrates bien élevés se mettant en quête de neuf *girls* du Gaiety qui n'avaient jamais existé l'amusa.

— Pourquoi souriez-vous, Vina? interrogea le marquis.

— Si je souris, c'est que je suis heureuse d'être ici ce soir, de découvrir votre somptueux château et de vous entendre parler des Indes. C'est pour moi une merveilleuse aventure et je n'oublierai jamais cette soirée.

— A vous entendre, on dirait que cela ne se reproduira plus. Pourtant, j'ai l'impression qu'entre nous tout ne fait que commencer. Notre histoire est un livre que l'on vient à peine d'ouvrir, et qui n'est pas près de se refermer.

— J'espère que votre intuition est la bonne, dit-elle en riant. Mais peut-être suffit-il de prendre ce livre pour s'apercevoir que rien n'y est écrit.

— Si c'est là une façon de suggérer que vous allez, contre toute attente, vous volatiliser, je vais prendre des mesures pour que cela ne se produise pas.

— Je serais curieuse de savoir comment, répliqua Lavina, sans cacher son amusement. N'oubliez pas que dans un conte de fées, tout est possible. Je peux m'envoler en déployant mes ailes !

— Alors, j'enverrai à votre recherche mon bon génie que je garde dans une bouteille, et je lui donnerai l'ordre de vous ramener auprès de moi, que ce soit sur un tapis volant ou sur le dos d'un dauphin !

Lavina joignit les mains.

— Vous connaissez la légende d'Apollon ! Quand j'étais enfant, je me demandais parfois si un garçon lisait les mêmes histoires que moi et... s'il y croyait autant que moi !

— Je vous avoue que ces légendes étaient, à mes yeux d'enfant, aussi vraies que la réalité. Mais vous êtes la première personne que je rencontre qui comme moi y a cru.

Tout en parlant, il songea que c'était une conversation bien étrange et inattendue.

D'ordinaire, lorsqu'il recevait des *girls*, lui et ses invités passaient la soirée à boire et à plaisanter, de sorte qu'à la fin du dîner, tout le monde était éméché et s'esclaffait bruyamment. En d'autres termes, il régnait une ambiance de sensualité débridée qui ne rappelait en rien celle de ce soir.

Il observa ses amis. Tous paraissaient intrigués par leurs voisines de table qui bavardaient à bâtons rompus de sujets sérieux et agréables dans une atmosphère détendue et feutrée.

Rupert Wick n'avait pas vanté à tort la beauté des jeunes femmes. Elles étaient ravissantes et, chacune à sa façon, douées d'une personnalité originale. En vérité, elles éclipsaient toutes les *girls* qu'il avait fréquentées jusqu'à présent. Qu'est-ce qui faisait leur différence ? Et où donc Georges Edwardes avait-il formé cette nouvelle troupe ?

Il faudra que je pense à lui poser cette question, pensa-t-il.

S'étant fait cette promesse, il reprit sa conversation avec Lavina, désireux d'empêcher que la jeune femme ne fût monopolisée par son voisin de table.

A la fin du repas, ce fut Millicent qui, étant assise à la droite du marquis, décida qu'il était temps de passer au salon.

— Milord, dit-elle, nous allons vous laisser avec vos amis déguster quelque alcool.

C'était là encore une initiative surprenante et inhabituelle de la part d'une troupe de théâtre. D'ordinaire, les *girls* s'accrochaient au bras du cavalier avec lequel elles avaient flirté tout au long de la soirée et, au mépris des convenances, restaient à table pendant que les hommes savouraient un verre de porto.

Toutefois, le marquis ne s'opposa pas à cette suggestion.

— Naturellement, si tel est votre souhait ! s'empressa-t-il de répondre.

La jeune fille se leva, donnant ainsi le signal, et ses camarades l'imitèrent. Elles quittèrent la salle dans un bruissement de tissu qui évoquait le doux murmure d'une rivière, ou encore le léger pépiement des oiseaux. Lorsque la porte se referma, le marquis, qui s'était levé, reprit place.

— Toutes mes félicitations, Rupert, dit-il. Ces jeunes femmes sont uniques.

— Je suis ravi de ne pas avoir déçu votre attente, se félicita le jeune homme.

Le cercle des amis se resserra afin que tous participent à la conversation et donnent leur point de vue.

— En vérité, ces danseuses sont extraordinaires, dit celui qui s'était assis à côté de Catherine. Je viens d'avoir une conversation très intéressante, comme je n'en avais pas eu depuis fort longtemps, et pour comble avec une *girl* du Gaiety ! Vraiment, c'est inouï !

Ses compagnons acquiescèrent à ces paroles. Seul le marquis garda le silence et n'émit aucun jugement à l'égard de Vina Verne dont les réflexions l'avaient pourtant laissé interdit. Son désir de se rendre au Tibet en particulier l'avait fortement intrigué.

Sans doute s'est-elle livrée à une comédie, songea-t-il, bien que la spontanéité et la sincérité de la jeune fille qu'il avait ressenties vinsent à l'encontre de cette conclusion. Jamais une danseuse, qui plus est aussi jeune, ne s'intéresserait d'elle-même à un obscur pays lointain qui a fermé ses frontières au monde occidental et vit en autarcie !

La conversation continua sur ce sujet, chacun s'accordant à vanter les qualités inhabituelles des *girls*. Le marquis, saisi d'une soudaine impatience, proposa plus tôt que d'ordinaire d'aller rejoindre les jeunes femmes au salon.

— Je n'ai rien prévu pour la suite de notre soirée, expliqua-t-il, mais j'imagine qu'elles sauront nous proposer un divertissement quelconque.

Le regard plein de sous-entendus qu'échangèrent deux de ses amis ne lui échappa point. Cela ne l'étonnait pas car, évidemment, une soirée passée en compagnie de danseuses ne pouvait que se terminer de cette façon.

Du salon s'élevait de la musique. Quelqu'un jouait du piano et cette personne avait un réel talent. En entrant dans la pièce, il vit qu'il s'agissait de

Betty, qui était très jolie. Elle interprétait une étude de Chopin et, à l'arrivée des gentlemen, elle enchaîna sur une valse, entraînante et légère, de Johann Strauss, l'un des airs à la mode qui faisait danser tout Vienne. Deux jeunes femmes qui se prélassaient sur un canapé se levèrent et se dirigèrent vers leurs cavaliers. Le voisin de table de Betty la rejoignit au piano. Il s'assit à côté d'elle sur un tabouret et se mit à lui parler tandis qu'elle continuait de jouer. Quant à Millicent, elle fut aussitôt monopolisée par le jeune Georges avec qui elle avait parlé de chevaux au cours du repas.

Le marquis se retrouva face à Lavina.

— Que désirez-vous faire ? s'enquit-il.

Une question se lisait dans le regard de la jeune femme et il reprit :

— Vous aimeriez visiter le château, n'est-ce pas ?

— En effet, si cela ne vous ennuie pas.

— Je ne fais jamais rien qui m'ennuie ! Commençons par les tableaux.

Il l'entraîna vers le fond du salon et s'aperçut avec stupeur qu'elle connaissait un grand nombre de toiles. Avait-elle pris soin de lire les noms des peintres qui étaient écrits dessous ?

Puis ils passèrent dans une antichambre où un Rembrandt et un Rubens émerveillèrent la jeune fille. Il y avait également une vitrine qui abritait une collection de boîtes à priser dont certaines étaient dessinées par Fabergé. Le marquis les avait rapportées d'un voyage en Russie.

— Vous êtes donc allé en Russie, dit-elle. Quelle chance avez-vous eue de voyager ainsi de par le monde !

— Je suis allé à Saint-Pétersbourg où je fus l'hôte du Tsar, expliqua-t-il, mais je ne m'y suis guère plu.

— Pourquoi ?

— C'est un pays de contrastes, et de contrastes marqués. Une pauvreté effroyable et une richesse fabuleuse se côtoient.

— Je suis sûre que vous avez été choqué par la façon dont sont traités les serfs, dit-elle. J'ai lu plusieurs ouvrages à ce sujet et j'ai du mal à croire que des gens qui se prétendent sensés et civilisés puissent se conduire avec autant de cruauté envers leurs semblables.

Ils s'entretenaient donc de la Russie avec un sérieux et un intérêt non feints de part et d'autre, ce qui ne manqua pas de surprendre une nouvelle fois le marquis.

— Il y a un objet que je désire vous montrer, dit-il enfin, comme s'il désirait la mettre à l'épreuve et tester ses connaissances. Il est dans mon bureau car je n'ai pas encore trouvé un endroit qui lui convienne.

Ils quittèrent l'antichambre et entrèrent dans la pièce où le marquis avait accueilli ses invités à leur arrivée. Il se dirigea vers un meuble à vitrine qu'il ouvrit, prit un objet posé sur l'étagère inférieure et retourna auprès de Lavina qui était restée debout, devant la cheminée.

Le marquis tenait à la main un coffret de bois mal façonné. Lavina vit aussitôt qu'il s'agissait d'une chose particulière qu'on ne trouvait pas en

Angleterre. A l'intérieur, il y avait un objet enveloppé dans du papier.

— Je n'ai pas sorti cette statuette depuis mon retour des Indes, expliqua-t-il. Il paraît que c'est une pièce de collection unique et je serais curieux de connaître votre opinion sur ce point.

Tout en parlant, il ne put s'empêcher de s'interroger sur sa conduite. Quelle mystérieuse raison le poussait donc à montrer cet objet à cette jeune femme qui n'était qu'une simple *girl*?

Il posa le coffret sur une chaise et déplia le papier.

La curiosité de Lavina redoubla lorsqu'il lui présenta un objet d'un vert foncé. De surprise, elle resta bouche bée. Devant elle, se trouvait un bouddha sculpté dans une grosse émeraude. Elle se tourna vers le marquis, perplexe.

— Il paraît que cette statuette vient du Tibet.

Elle la prit et examina les traits du bouddha avec soin. De toute évidence, il s'agissait d'un objet de très grande valeur. Plusieurs minutes s'écoulèrent pendant lesquelles elle se sentit comme envoûtée par la statuette.

— Alors, qu'en pensez-vous?

La voix du marquis lui parvint comme venant de très loin.

— Il s'agit d'une relique sacrée, balbutia-t-elle. Cette statuette provient sans doute d'un monastère.

— C'est bien ce qu'il m'a semblé.

— C'est un objet ancien, très ancien, reprit-elle, et de ferventes prières ont longtemps dû lui être adressées. Il faudrait s'agenouiller avec respect et révérence devant ce bouddha.

Elle s'exprimait sur un ton calme et avec une certaine lenteur comme si elle était plongée dans une profonde méditation.

— Où avez-vous trouvé cette statuette ?

— Lorsque j'étais dans le nord des Indes, un homme m'a abordé pour me la vendre. Je m'apprêtais à partir pour Calcutta dans le train du vice-roi, et je lui ai dit que cela ne m'intéressait pas, mais il a insisté et a fini par déballer l'objet.

— Et vous n'avez pas hésité à l'acheter lorsque vous avez vu de quoi il s'agissait? demanda Lavina.

Tout en parlant, elle posa le bouddha sur une table placée près de la cheminée. A la lumière d'une applique, la statuette se mit à briller d'une lueur incandescente. Instinctivement, Lavina joignit les mains, paume contre paume, et remarquant son attitude, le marquis songea au *namaste* des Indiens, geste qui sert aussi bien à saluer un supérieur qu'à rendre hommage aux dieux. Il la regarda avec attention et s'aperçut qu'il ne s'agissait pas d'une pose de la part de la jeune fille : les yeux posés sur le bouddha, elle priait. Il ne la quittait pas des yeux, médusé.

— Il faut rendre cette statue, murmura-t-elle soudain.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il, de plus en plus perplexe.

— Ce bouddha a été volé, et c'est une perte terrible pour le monastère qui l'abritait. Sans doute les moines le recherchent-ils encore.

— Mais... qu'en savez-vous?

— Cela m'apparaît tout simplement comme une évidence !

Elle se détourna et alla s'asseoir dans un fauteuil de l'autre côté de la cheminée. Le marquis eut l'impression qu'elle tremblait comme sous le poids d'une soudaine émotion et qu'elle était incapable de se tenir davantage sur ses jambes.

— Ce bouddha provient d'un grand monastère tibétain. Il en est le bien le plus précieux, reprit-elle, les yeux fixés sur la statuette.

— J'ai du mal à vous suivre, dit-il, intrigué par la perspicacité de la jeune femme. Mais son raisonnement rejoignait le sien.

— Sans doute n'ignorez-vous pas qu'au Tibet, chaque maison possède un petit autel qui sert aux dévotions de toute la famille.

— En effet, je ne l'ignore pas. Je vous en prie, poursuivez.

— J'ai lu un livre passionnant qui relate l'histoire d'une femme qui demande à son fils de se rendre à Lhassa afin d'acquérir une relique sacrée.

— J'imagine que cela n'est pas bien difficile, observa le marquis, non sans humour.

— Son fils lui donne sa parole de la lui rapporter, poursuivit Lavina, puis il oublie sa promesse. L'année suivante, il promet de nouveau et oublie une fois de plus. La troisième année, il ne s'en souvient qu'au moment où il rentre chez sa mère. Il prend une mâchoire d'âne, en casse une dent qu'il donne à sa mère en lui disant qu'il s'agit d'une relique sacrée.

— Sa mère l'a-t-elle cru?

— Bien sûr. Elle plaça la dent dans le temple et pria. D'autres gens vinrent également se recueillir devant la relique. Peu de temps après, la dent se mit à diffuser une lumière bleue. Une lumière divine.

Lavina s'exprimait avec une grande simplicité sans quitter le bouddha des yeux.

— Et votre histoire a-t-elle un rapport avec cette statuette? questionna le marquis après un silence.

— C'est ce que je ressens. C'est comme une vibration qui me traverse. Je sais que c'est le bouddha qui me parle ainsi, lui qui a accompli tant de miracles.

Le marquis se sentait quelque peu décontenancé par la réaction de son invitée. Il était loin d'avoir prévu que la soirée prendrait un tour aussi sérieux et, par conséquent, ne savait que répondre. Il prit l'objet, l'enveloppa dans son papier et le remplaça dans l'écrin.

— A mon avis, vous ne devriez pas mettre ce bouddha dans une boîte, dit Lavina comme il en refermait le couvercle.

— Où est le mal ?

— Vous devriez le garder auprès de vous, dans votre chambre par exemple, afin qu'il veille sur vous et vous protège. Vous devriez lui adresser vos prières.

Le marquis remplaça résolument la boîte dans la vitrine et il referma la

porte.

— J'ai du mal à croire que cette statuette possède un tel pouvoir et je ne suis pas sûr de vouloir vous croire.

— Pourtant, je ne vous mens pas.

Le marquis aurait voulu lui dire que cette conversation le lassait. Il aurait en effet préféré parler d'elle.

La jeune fille se leva dans un froufrou de satin. Sa jupe évasée, qui soulignait la minceur de sa taille retomba sur ses fines chevilles. Elle était ravissante et des plus désirables. Néanmoins, il y avait une spiritualité qui se dégageait d'elle qui étonnait le marquis. En d'autres circonstances, il aurait pris dans ses bras cette *girl* du Gaiety. Habituellement, ces jeunes filles ne désiraient rien d'autre. Mais à présent, il se rendait parfaitement compte que tout au long de leur conversation, Lavina n'avait pas cherché à le séduire.

Le marquis était avant tout prudent, et il ne voulait pas risquer de choquer son invitée.

Il se dirigea vers la porte et proposa :

— Si nous allions rejoindre les autres ?

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que Lavina ne réagisse, comme si elle avait du mal à revenir à la réalité. Puis elle lui emboîta le pas.

— Il est tard, dit-elle comme ils s'engageaient dans le couloir, et je me sens lasse. Verriez-vous un inconvénient à ce que je me retire ?

Il devina que la vision du bouddha l'avait plongée dans un certain émoi et qu'elle préférait se retrouver seule.

— Bien sûr que non ! Ce serait en effet une erreur de veiller tard ce soir. La journée a été longue pour tout le monde.

— Sera-t-il possible de faire une promenade à cheval demain matin à la première heure ? demanda-t-elle après un instant d'hésitation.

— Vous aimeriez cela ? s'étonna le marquis sans cacher sa surprise.

— Oui, beaucoup ! J'ai entendu parler de votre merveilleux haras.

— Mais en êtes-vous capable ?

Lavina éclata de rire.

— Tout à fait ! J'ai appris à monter alors que je marchais encore à quatre pattes. Ne vous inquiétez pas pour moi. J'aimerais un cheval plutôt fougueux, capable d'effectuer quelques sauts. Je pense d'ailleurs que mes camarades vous formuleront le même souhait.

Le marquis la dévisagea, stupéfait.

— Voilà que vous me surprenez. Dois-je comprendre que vos amies savent également monter ?

— Évidemment ! dit-elle en riant. Nous avons toutes apporté nos tenues d'équitation et nous serions fort déçues de ne pas les utiliser. Mais peut-être ne nous trouvez-vous pas dignes de vos chevaux ?

— Je ne me livrerais jamais à pareille offense, assura le marquis. Néanmoins, Vina, j'ai du mal à croire ce que vous m'affirmez. Ne seriez-vous pas en train de vous moquer de moi ?

Lavina eut un instant de panique. Le marquis se douterait-il de quelque chose? Elle vit dans ses yeux qu'il n'en était rien.

— Comment pouvez-vous croire une chose pareille? répondit-elle.

— Dans ce cas, vos souhaits sont des ordres, répondit-il galamment. Descendrez-vous prendre votre petit déjeuner?

— Naturellement!

A cette réponse, le marquis la regarda avec une curiosité accrue. Il n'avait jamais fréquenté de danseuse ou d'actrice qui ne fît la grasse matinée jusqu'à midi, lorsqu'elle en avait l'occasion.

— A quelle heure prenez-vous votre petit déjeuner? s'enquit Lavina.

— Demain, il sera servi à huit heures et demie, mais je doute fort que mes invités soient debout avant neuf heures.

Lavina ne put s'empêcher de penser que c'était fort tard, mais elle garda le silence.

Au moment où ils arrivaient au bas de l'escalier, elle tendit la main.

— Je vous remercie beaucoup pour cette merveilleuse soirée, et pour m'avoir montré cette ravissante statuette.

Elle marqua une pause.

— C'est un trésor des plus précieux que vous possédez. Je vais y penser avant de m'endormir, et peut-être vais-je en rêver. Si je devinais à quel monastère, il appartient, vous sauriez à qui le renvoyer.

— Pourquoi êtes-vous persuadée que je suis disposé à m'en débarrasser? demanda le marquis. J'ai dû payer une grosse somme pour l'acquérir et ce bouddha que je possède désormais me fascine tout autant que vous.

— Vous ne le posséderez jamais vraiment, assura-t-elle d'un ton tranquille.

Comme le marquis la considérait avec stupéfaction, elle s'engagea dans l'escalier et disparut à l'étage, sans se retourner. Il n'avait jamais rencontré de femme, et encore moins de *girl*, qui le quittât ainsi sans lui couler un dernier regard langoureux, sans lui adresser un dernier sourire enjôleur.

Déconcerté, et ne pouvant oublier les réflexions que lui avait faites sa jeune invitée, il regagna le salon.

Chapitre 5

Lavina descendit prendre son petit déjeuner à huit heures et demie précises et eut la surprise de se trouver en tête à tête avec le marquis.

— Bonjour! dit-il en se levant prestement de table. Vous êtes d'une ponctualité rigoureuse.

— J'ai l'habitude de me lever beaucoup plus tôt, répondit-elle spontanément, ne se rendant pas compte que cette réponse ne collait pas avec le personnage qu'elle était censée incarner, et qu'elle risquait par conséquent d'éveiller les soupçons de son hôte quant à sa véritable identité.

Elle se dirigea vers le buffet où étaient disposés une quantité de plats appétissants. Sa mère lui avait en effet raconté que dans les grandes maisons la coutume voulait que les invités se servent eux-mêmes le petit déjeuner.

— Il est difficile de savoir de quoi on a envie devant un tel choix ! dit-elle.

— Avez-vous faim? questionna le marquis, non sans une certaine surprise, car la plupart des danseuses du Gaiety qu'il avait fréquentées jusqu'alors ne mangeaient jamais que du bout des lèvres, de peur de prendre du poids.

Elles suivaient en général toutes un régime strict, non pas par coquetterie, mais par nécessité: leur employeur, Georges Edwardes, exigeait qu'elles restent très minces. Leur tour de taille ne devait pas dépasser 62 centimètres. Il était en effet essentiel, pour leur métier, de garder la ligne.

— Ces mets sont si appétissants que je vais goûter de tout, répliqua Lavina.

Elle se servit copieusement de trois plats différents et regagna la table en souriant. Quelques minutes plus tard, Rupert et deux de ses amis entrèrent dans la pièce. Il était neuf heures passées lorsque Catherine, Millicent et Constance les rejoignirent.

— Vous vous êtes couchés tôt hier soir, remarqua Catherine d'un ton où perçait un léger reproche, alors que nous avons veillé plus tard, ce qui explique notre paresse toute relative !

Le marquis éclata de rire.

— Avouez que vous avez l'habitude de vous lever beaucoup plus tard ! En général, vous ne quittez jamais le théâtre avant onze heures du soir et ensuite, vous soupez en compagnie de vos admirateurs.

Catherine comprit qu'elle venait de commettre une erreur en déplorant d'avoir fait la grasse matinée.

— En effet, mais d'ordinaire, je n'ai pas l'occasion de monter des chevaux qui appartiennent à un haras aussi réputé que le vôtre, s'empressa-t-elle de répliquer. Il va de soi qu'à défaut d'une activité aussi passionnante que celle-ci, je préfère rester couchée !

Se félicitant de ne pas avoir elle-même commis cette bévue, Lavina admira l'aisance et l'habileté avec lesquelles son amie se tirait de ce mauvais pas.

Il était neuf heures et demie lorsqu'ils terminèrent le petit déjeuner. Le marquis, qui était allé donner ses ordres, revint pour annoncer que les chevaux étaient prêts. Catherine courut aux écuries et Lavina ne comprit l'objet de sa précipitation que lorsqu'elles arrivèrent devant leurs montures.

— Voici le cheval que je veux monter! s'écria Catherine en tapotant l'animal à l'encolure.

C'était un étalon superbe, probablement un pur-sang arabe. Lavina suivit son exemple et choisit de monter un cheval à la robe châtaigne que le palefrenier semblait avoir du mal à tenir.

Pendant ce temps, le marquis était encore dans la salle à manger, attendant poliment que les autres jeunes filles aient terminé leur petit déjeuner.

Lorsqu'il gagna enfin les écuries, Catherine et Lavina étaient déjà en selle. Il s'approcha d'un pas vif de Lavina qui tentait de maîtriser sa monture rétive.

— Ce cheval est beaucoup trop fougueux pour vous! J'avais l'intention de le faire monter par Rupert.

Lavina sourit de son sourire le plus charmant.

— Trop tard! Mon choix est fait. Je serais très fâchée si vous insistiez pour confier Rufus à quelqu'un d'autre que moi.

Elle flatta l'animal à l'encolure et lui murmura quelques paroles douces et apaisantes ainsi que son père le lui avait appris. Le marquis l'observait médusé, puis, soucieux de ne pas créer d'altercation, il se dirigea vers son propre étalon. Quant aux autres jeunes filles, elles sautèrent prestement en selle, ne laissant aux amis du marquis d'autre choix que celui de monter les chevaux qui restaient.

Le petit groupe prit le trot. Lavina s'aperçut aussitôt que les jeunes débutantes avec lesquelles Catherine avait sympathisé étaient toutes d'excellentes cavalières. Catherine, en particulier, faisait de son mieux pour impressionner son hôte et, tandis qu'elle galopait, elle ressemblait à une amazone belle et intrépide s'élançant sur le champ de bataille.

Le marquis ouvrit le chemin en direction d'un vaste terrain plat au bout duquel se trouvait son champ de courses privé. Ils parcoururent ainsi un bon demi-kilomètre, ce qui permit à Rufus de donner sa pleine mesure. C'était l'une des bêtes les plus belles que Lavina ait jamais montées. L'écurie du comte de Kenwick comptait également d'excellents chevaux mais, comme l'avait dit Rupert, celle du marquis était la meilleure de tout le pays.

Ils atteignirent enfin le champ de courses.

— Les obstacles sont préparés en vue d'un steeple-chase que j'organise la

semaine prochaine, expliqua le marquis. Ils sont placés particulièrement haut car je tiens à ce que cette course soit aussi difficile que possible pour ses participants qui ne seront, cela va sans dire, que des hommes.

Lavina constata en effet que les obstacles étaient plus élevés que la normale.

— Toutefois, poursuivit-il, il existe d'autres haies un peu plus loin qui vous seront accessibles. Suivez-moi, je vais vous les montrer.

Tandis que le marquis parlait, Lavina remarqua que Catherine ne quittait pas des yeux les obstacles du steeple-chase. Soudain, touchant son cheval d'un léger coup de cravache, elle s'élança vers le premier. Une exclamation de surprise échappa à plusieurs cavaliers et le marquis qui s'apprêtait à poursuivre sa promenade tira vivement sur les rênes de sa monture. Son sourire se figea lorsqu'il regarda la jeune fille intrépide prendre son élan. Elle franchit l'obstacle avec une aisance remarquable que seule une cavalière émérite pouvait avoir.

— Bravo ! cria Georges, le jeune homme qui avait été son voisin de table au cours du dîner.

Lavina avait appris qu'il s'agissait du comte de Morne, le fils du marquis de Mornecliff.

— Elle a eu de la chance, constata le marquis de Sherwood d'un ton bref.

Et deux ou trois de ses amis firent écho à ses paroles.

— Venez, reprit-il, continuons notre promenade. Je ne tiens pas à ce que l'une de mes invitées se casse une jambe !

Lavina pensa que c'était là une attitude fort désobligeante de sa part. Tout bon cavalier n'était-il pas en mesure de décider par lui-même s'il était capable ou non de sauter un obstacle ?

Mise au défi, elle toucha Rufus de sa cravache. Le cheval s'élança aussitôt. Alors qu'elle s'approchait du premier obstacle, le marquis s'écria :

— Arrêtez, Vina ! Arrêtez-vous immédiatement !

Mais il était trop tard. Avec moins d'aisance que l'étalon de Catherine, mais avec néanmoins une bonne dizaine de centimètres de sécurité, Rufus franchit la haie et se reçut parfaitement de l'autre côté. Lavina eut tout juste le temps d'apercevoir Catherine qui s'élançait pour franchir le deuxième obstacle. Elle s'apprêtait à faire de même lorsque le marquis la rejoignit après avoir sauté la haie dans un style magnifique. Il vint se placer tout près de la jeune fille.

— Je vous interdis de suivre Kathy, déclara-t-il d'un ton sec.

— Pourquoi ? s'enquit Lavina, légèrement haletante.

Elle avait fixé son chapeau de façon à ce qu'il ne tombe pas et apporté un si grand soin à sa coiffure qu'aucune mèche ne s'était défaite. On eût dit qu'elle venait de se livrer tout au plus à une simple promenade au trot.

— Parce que je vous l'ordonne ! Ces obstacles sont très hauts et vous prenez des risques bien inutiles. Vous avez d'ailleurs eu de la chance de ne pas tomber !

— Voilà que vous m'insultez maintenant! dit-elle avec un sourire désarmant. Ne vous ai-je pas expliqué que j'ai appris à chevaucher avant même de savoir marcher? Ces haies seraient trop hautes si mon étalon était moins fougueux, mais Rufus me semble capable de sauter encore bien plus haut.

Elle adressa un nouveau sourire au marquis.

— Je vous rappelle que je suis votre hôte et le propriétaire du cheval que vous montez, je vous ordonne de m'obéir, lança-t-il, intraitable.

Leurs regards se croisèrent, comme ceux de deux animaux sauvages prêts à s'affronter, laissant apparaître leurs caractères volontaires. Ne désirant toutefois pas aggraver cette querelle, elle obtempéra.

— Bon, je vous obéis, milord, mais c'est bien à contrecœur, répondit-elle d'un ton léger.

— Je suis heureux de voir que le bon sens a eu raison de votre intrépidité, répliqua-t-il, se déridant. Peut-être aurais-je l'occasion, afin de me faire pardonner mon intransigeance, de trouver un moyen de vous divertir moins dangereux, et qui vous plaira tout autant.

Lavina garda le silence, préférant, à l'inverse de Millicent, ne pas s'engager à accepter un cadeau, bien qu'elle eût toutes les raisons de penser qu'à la fin du week-end elle ne reverrait pas le marquis. Elle se contenta de prendre le trot et flatta de la main Rufus qui, en dépit des mises en garde du marquis, lui aurait fait franchir, en tout sécurité, les obstacles du steeple-chase.

La promenade se poursuivit et les jeunes filles reçurent compliment sur compliment tant leur tenue en selle émerveillait leurs compagnons.

— J'ignorais que les *girls* du Gaiety pouvaient se livrer à des activités autrement plus éprouvantes que la danse, remarqua l'un d'eux.

— Dans ce cas, j'espère que vous avez changé d'avis, dit Elizabeth, et qu'à l'avenir, vous nous apprécierez davantage encore que par le passé.

— Pour ma part, vous êtes si belle que je ne vous demande pas d'exceller en tout! répondit-il. En vérité, une seule chose m'importe: vous regarder.

— Êtes-vous sûr que c'est là votre seul désir? répliqua la jeune Elizabeth.

Son compagnon se rapprocha.

— Lorsque nous serons seuls, je vous ferai part de mon souhait le plus ardent, murmura-t-il d'une voix grave et emplie d'une soudaine émotion.

Lavina jugea que le regard que lui adressait Elizabeth était des plus provocateurs.

— Cela me paraît fort difficile car il est probable que notre hôte a déjà prévu des divertissements pour la soirée.

Cette réflexion fit une fois de plus sourire Lavina qui trouvait que ses camarades répondaient fort intelligemment aux compliments de leurs cavaliers. Suivant l'objectif de Catherine, elles séduiraient leurs compagnons tout en restant inaccessibles. Elle n'ignorait pas que les danseuses et actrices de théâtre étaient victimes de préjugés, et méprisées par les gens respectables

pour leurs mœurs légères. La mère d'une débutante veillait, bien au contraire, à ce que sa fille ne se mette pas dans une situation délicate.

Jusqu'à présent, Lavina s'était toujours demandé comment une situation pouvait être qualifiée de « délicate ». Elle commençait à comprendre que cela faisait référence à un comportement débridé de la part d'un homme qui, faisant fi des convenances, enlaçait une jeune femme, ou l'embrassait sur la bouche.

Quel effroi ne ressentirait-elle pas si l'un des invités du marquis se livrait à pareille tentative! Elle aurait voulu s'ouvrir de cette appréhension auprès de Catherine mais sa timidité l'en empêchait. Elle opta donc pour l'attitude la plus sage qui consistait à ne jamais se trouver seule en présence d'un homme pendant ce week-end.

Il lui vint alors à l'esprit que la veille au soir, lorsque le marquis lui avait montré ses tableaux, il n'avait eu aucun geste indécent ni aucune parole déplacée, en dépit de son engouement légendaire pour les *girls* du Gaiety. Sans doute, pensa-t-elle, ne lui inspirait-elle aucun désir.

Tandis qu'ils regagnaient le château, Lavina ne put qu'admirer le cavalier extraordinaire qu'était le marquis. Il montait avec une telle aisance qu'on eût dit qu'il faisait corps avec son cheval.

Est-ce que les *girls* qu'il fréquentait et qu'il emmenait souper après le spectacle cédaient à ses baisers? Certaines s'étaient-elles déjà éprises de lui?

Il a des traits sévères, songea-t-elle, mais il est beau et il a une personnalité intéressante.

Comment Catherine avait-elle pu le traiter de fat et de pédant ? Il avait dû donner une image de lui très différente de la réalité.

Perdue dans ses réflexions, elle arriva à la hauteur du marquis qui tira légèrement sur les rênes pour se mettre à son pas.

— Vous semblez bien sérieuse, Vina. A quoi pensez-vous ?

— A vous, répondit-elle spontanément.

— Vous me flattez! Et quelle conclusion tirez-vous de cette méditation? ajouta-t-il avec le sentiment de connaître par avance toutes les réponses à cette question.

— Vous êtes pourvu d'une personnalité forte et impérieuse. Cependant, vous donnez une fausse image de vous-même.

Le marquis la considéra, la mine stupéfaite.

— Qu'entendez-vous par là?

— Oh, veuillez m'excuser! s'empressa d'ajouter Lavina, devinant que son excès de franchise l'avait amenée à faire une réflexion quelque peu déplacée. J'ai parlé sans réfléchir et je n'aurais pas dû.

— Au contraire, votre opinion m'intéresse beaucoup. Malheureusement, ce n'est ni l'heure ni l'endroit pour continuer cette conversation.

En effet, ils arrivaient dans la cour du château où les attendaient plusieurs garçons d'écurie, prêts à s'occuper de leurs montures. Lavina tira sur les rênes et Rufus s'immobilisa. Au moment où elle s'apprêtait à descendre, le marquis

la prit dans ses bras. Elle était si légère qu'il la garda quelques secondes de plus que nécessaire avant de la poser à terre. Troublée par la force qui émanait de cette étreinte, la jeune fille eut comme un sursaut au cœur.

— Vous êtes une cavalière émérite, dit-il, les mains encore posées sur sa taille menue.

Elle rougit violemment et baissa les yeux.

— Merci, murmura-t-elle d'une voix mal assurée avant de se diriger d'un pas rapide vers la porte d'entrée, désireuse de prendre ses distances avec son hôte.

Elle grimpa l'escalier jusqu'à sa chambre et elle eut la surprise d'y trouver l'intendante.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, mademoiselle. Vous dormirez ce soir dans la chambre de la Reine. Je viens d'y faire transporter votre malle.

L'intendante s'exprimait d'un ton sec et peu amène.

— Mais pourquoi ce changement? interrogea Lavina, interdite.

— La cheminée de cette pièce fume et Son Excellence a donné l'ordre qu'on la ferme en attendant que le ramoneur vienne la nettoyer, expliqua la femme après un court silence.

— Je comprends. Mais cela risque de vous donner un surcroît de travail ! Peut-être est-ce un ancien nid d'oiseaux qui bouche le conduit de cheminée. Cela s'est déjà produit chez moi.

L'intendante garda un silence glacial. De toute évidence, elle n'était pas d'humeur à bavarder. Elle se contenta de conduire Lavina à sa nouvelle chambre qui se trouvait au fond du couloir. La jeune fille s'étonna qu'il n'y en ait pas de disponible plus près.

L'intendante ouvrit enfin la porte d'une pièce beaucoup plus imposante. Le grand lit à baldaquin était doré à l'or fin et drapé de ravissants voiles de dentelle. Plusieurs tableaux de prix en ornaient les murs et le mobilier était également coûteux et de fort bon goût.

Sans attendre que Lavina lui posât d'autres questions, l'intendante se retira et la soubrette qui, le jour de son arrivée, avait défait sa malle, entra pour l'aider à se changer.

— Quelle pièce superbe ! dit Lavina.

— C'est vrai, mais la chambre de Son Excellence est encore plus belle.

— Sans doute est-elle plus impressionnante.

— Tout juste, mademoiselle. Le lit peut contenir cinq personnes au moins et la couronne du baldaquin est aussi grosse qu'un ballon !

Lavina éclata de rire.

Elle aurait eu plaisir à voir la chambre du marquis mais elle savait que c'était une curiosité qu'elle ne satisferait pas.

La coiffeuse avait un miroir de forme ovale et un cadre orné de Cupidons. Les fenêtres donnaient sur une roseraie, des pelouses bien entretenues et, au-delà, sur ce qui ressemblait à un labyrinthe.

Je n'aurai jamais le temps de visiter tout le château et son parc, songea-t-elle avec un léger soupir de déception.

La domestique l'aida à passer une robe bleue particulièrement sophistiquée que Catherine lui avait conseillé de porter.

— Mettez votre collier de perles, mademoiselle, suggéra-t-elle. Ce sera ravissant.

Bien qu'elle eût l'impression d'être trop habillée pour un simple déjeuner, Lavina acquiesça. Au dernier moment, elle se souvint qu'il lui fallait retoucher son maquillage car, après sa matinée de plein air, elle n'avait plus ni rouge aux lèvres, ni mascara aux cils.

Enfin prête, elle se dirigea vers le grand escalier au moment où Catherine sortait de sa chambre.

— Tu es adorable, murmura celle-ci après l'avoir inspectée de la tête aux pieds. Et mes félicitations pour ne pas avoir oublié de te remaquiller. Suzanna n'y pensait plus mais, par chance, je m'en suis aperçue à temps, c'est-à-dire avant qu'elle ne descende.

Suzanna les rejoignit en courant.

— Désolée, Catherine, chuchota-t-elle. Ma seule excuse est que je me dépêchais de retrouver Rupert qui a, paraît-il, quelque chose à me dire.

Et elle se précipita dans l'escalier. Catherine la suivit des yeux, une expression inquiète sur le visage.

— J'espère qu'il ne se passe rien de grave, dit-elle à mi-voix.

— Impossible, assura Lavina. S'il y avait un problème, Rupert t'en parlerait d'abord à toi.

— Sans doute as-tu raison.

Elles arrivèrent dans le grand hall et le maître d'hôtel les conduisit dans un petit salon tout aussi splendide que les autres pièces du château mais qui contenait davantage de tableaux, dont la plupart étaient signés par des artistes français. Lavina, qui avait toujours rêvé de voir un Fragonard et un Boucher, allait de mur en mur en proie à un profond ravissement lorsque le marquis la rejoignit.

— J'ai pensé que ce salon vous plairait.

— C'est merveilleux, répondit-elle avec un enthousiasme sincère, sans quitter des yeux le tableau qu'elle détaillait.

Le regard du marquis pétilla de malice. Il était peu fréquent qu'une jeune femme ne lui accordât qu'une vague attention lorsqu'il daignait lui adresser la parole.

Le déjeuner, délicieux, se déroula dans une ambiance des plus agréables. Tout le monde discutait dans la bonne humeur, chacun exprimant son point de vue qui différait en général de celui des autres. Catherine avait lancé une polémique et veillait à ce que la discussion ne retombe pas. Lavina admira une fois de plus sa vivacité d'esprit et ne put s'empêcher de penser qu'elle ferait une épouse parfaite pour un homme comme le marquis.

Après le déjeuner, on envisagea de monter de nouveau à cheval, mais il se

mit à pleuvoir. Le marquis emmena donc ses invités dans une salle qui se situait dans une aile du château et où se trouvaient de nombreux jeux. Il y avait un billard, des jeux de fléchettes, d'échecs, de backgammon et de hasard.

Jamais Lavina n'aurait cru possible que l'on pût s'amuser autant. Les heures filèrent à une rapidité incroyable jusqu'au dîner.

En début de soirée, les jeunes gens montèrent se changer. Lavina prit un bain devant la cheminée où brûlait un bon feu et passa son autre robe du soir, bleue également, brodée de strass de même couleur qui étincelait à chaque mouvement et soulignait la ligne de son décolleté.

Elle hésitait à porter une deuxième fois le collier de turquoises et de diamants lorsqu'on frappa et que, comme la veille au soir, une soubrette entra avec un panier de fleurs.

— J'oubliais les fleurs! s'exclama-t-elle. Que vais-je choisir ce soir?

La domestique examina avec attention les différentes variétés que contenait le panier.

— Les lys vous iraient à merveille.

— Vous avez raison, répondit Lavina en souriant.

La femme de chambre en choisit plusieurs pour garnir sa coiffure, mais Lavina en remarqua d'autres, constitués en un minuscule bouquet.

— Que pensez-vous de ceux-ci? s'enquit-elle. Je pourrais les porter en collier.

— Excellente idée, mademoiselle !

Elle fixa les fleurs sur un ruban de velours qu'elle attacha autour du cou de Lavina. Ce détail acheva de compléter sa tenue tout en soulignant la fraîcheur de sa jeunesse.

Lorsqu'elle entra au salon, un murmure d'approbation l'accueillit et un ami du marquis la qualifia de déesse descendant d'un nuage.

— Ce soir, nous avons tiré au sort nos cavalières, dit le marquis venant à sa rencontre, et nous sommes partenaires.

Elle lui adressa un sourire timide.

— J'espère que cela vous convient!

— Naturellement, balbutia-t-elle.

Ils gagnèrent la salle à manger. Lavina eut l'impression que les amis du marquis avaient précisément tiré au sort la jeune femme qu'ils avaient courtisée au cours de la journée. Puis elle remarqua un petit paquet posé sur chaque assiette.

Un présent! songea Lavina, en s'en emparant. C'était un joli petit écrin qui contenait de la poudre de riz et une houpette. Un minuscule miroir était fixé à l'intérieur du couvercle.

— Merci, merci beaucoup, dit-elle à son hôte. Je n'ai jamais eu de cadeau aussi joli !

— J'espère qu'il ne sera que le premier d'une longue série.

La jeune fille ne saisit pas immédiatement la portée de ces paroles. Lorsqu'elle en comprit le sens, une vive rougeur lui empourpra le visage. Elle

détourna le regard, gênée.

— Qui vous a offert le collier que vous portiez hier soir? lui demanda alors le marquis d'un ton sec.

Incapable d'inventer une réponse plausible, elle fit semblant de ne pas avoir entendu et elle se pencha du côté de Doris pour voir son cadeau.

Pourvu que le marquis n'ait pas l'indélicatesse d'insister, songea-t-elle, le cœur battant.

Après le dîner, un orchestre joua et Lavina réalisa, non sans surprise, qu'elle dansait davantage avec le marquis qu'avec les autres hommes. Enfin, Rupert l'invita et, tandis qu'il l'entraînait sur la piste, il lui chuchota à l'oreille:

— Catherine a décidé que vous quitterez toutes Sherwood Park demain matin, à la première heure. Plusieurs invités du marquis rentrent à Londres et ont l'intention de partir dès le matin. On viendra donc vous réveiller à six heures moins le quart. Je veillerai à ce que vos voitures soient avancées pour six heures et demie. Il est essentiel que ce départ se fasse à l'insu de tous.

— Je serai prête, approuva Lavina qui jugeait l'initiative de Catherine des plus sensées.

En effet, ç'aurait été une erreur de voyager en compagnie des amis du marquis. Ne se seraient-ils pas étonnés de les voir se diriger vers une élégante maison de Grosvenor Square? Jusqu'à présent, tout s'était déroulé sans accroc ni bévée, et ce serait un véritable désastre si, au dernier moment, la supercherie éclatait au grand jour.

Ils dansèrent un cotillon où les jeunes filles gagnèrent de jolis prix et où les hommes durent mimer des jeux d'esprit. A une heure du matin, le petit groupe se sépara et chacun monta se coucher. Lavina se sentait terriblement lasse à cause de la longue promenade à cheval du matin. D'autre part, elle n'avait pas dormi d'un sommeil bien profond la nuit précédente, appréhendant la seconde journée de ce week-end insolite.

La femme de chambre l'aida à se dévêtir, puis se retira en bâillant car elle avait dû veiller. Lavina ferma sa port à clé selon les conseils de Catherine, dit ses prières et se glissa dans son lit.

Dans la plupart des pièces du château, le marquis avait fait installer l'électricité, excepté dans les pièces d'apparat comme celle qu'on lui avait attribuée, afin de ne pas en gâcher la décoration. Un élément de modernisme aurait en effet été de mauvais goût. Par conséquent, seul un chandelier argenté où trois Cupidons d'or tenaient chacun une bougie servait d'éclairage. Avant de les éteindre, elle jeta un dernier regard à la jolie chambre qu'elle occupait.

Au même moment, un miroir à côté de la cheminée s'ouvrit et, à sa vive stupeur, elle se rendit compte qu'il dissimulait une porte. Ébahie, elle vit le marquis surgir dans la chambre vêtu d'une longue tunique fermée par des brandebourgs qui lui donnaient un air militaire. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne comprît qu'elle n'était pas victime d'une hallucination.

— Que... se passe-t-il? balbutia-t-elle, se ressaisissant tant bien que mal.

— Tout va bien, assura-t-il en s'approchant du lit, si ce n'est que je n'ai pas eu le temps de vous souhaiter une bonne nuit.

— Mais si, nous nous sommes séparés au bas de l'escalier, répondit Lavina, étonnée, et je vous ai remercié pour la merveilleuse soirée que nous venons de passer.

— En présence de tous nos amis, je n'ai pas pu vous parler comme je le désirais.

Il s'assit sur le lit, posant un regard langoureux sur la jeune fille.

— Veuillez m'excuser, reprit Lavina d'un ton mal assuré, mais vous n'avez pas le droit de vous introduire chez moi à cette heure de la nuit. Je vous prie de vous en aller. D'ailleurs, ma chambre est fermée à clé.

— Comme hier soir.

— Comment le savez-vous ?

— En voulant rendre visite à vos camarades, mes amis ont eu la surprise, la nuit dernière, de trouver leurs portes closes. Je ne vois par conséquent aucune raison pour que vous ayez fait exception à la règle.

— En effet, et je ne pouvais pas me douter qu'il existait un autre accès à cette chambre.

Comme le marquis gardait le silence, elle reprit :

— Je vous en prie, allez-vous-en ! Vous ne devriez pas être ici ! Ma mère serait choquée si...

— Je croyais votre mère morte.

— Elle l'est... mais mon père vit encore et il serait en colère contre moi, s'il me voyait à présent.

— Toutefois, puisque ni l'un ni l'autre ne sont ici, dit le marquis d'un ton moqueur, il ne me semble guère justifié de se soucier de leurs états d'âme. Vous êtes si belle, Vina, et vous m'attirez terriblement.

Tout en parlant, il lui prit une main qu'il serra entre les siennes. Une curieuse sensation envahit Lavina. Son cœur se mit à battre à grands coups, la laissant légèrement haletante.

— J'ai tant à vous dire. Je désire vous aider avant tout.

— Ne pouvons-nous reprendre cette conversation demain ? s'enquit-elle, pétrifiée d'effroi devant les paroles de son hôte.

— Non, car vous partez demain matin et je tiens à vous faire part des projets que je nourris à votre égard.

Les doigts du marquis se refermèrent davantage sur la main de la jeune fille, et elle eut l'impression qu'il s'asseyait plus près d'elle.

— D'abord, j'ai l'intention de parler à Georges Edwardes afin qu'il vous donne un rôle important clans *la Jeune Fille*, le spectacle que vous allez monter à Londres, si, bien sûr, tel est votre désir. Ensuite, je ne veux pas que vous repartiez pour Manchester ou une autre ville de province où vous êtes attendue pour jouer. Je vous propose donc de rester avec moi jusqu'à ce que la tournée soit terminée.

Il sourit avant d'ajouter :

— Je vous logerai dans une jolie maison de Chelsea ou de St. John's Wood, selon votre choix.

Lavina le dévisageait, frappée de stupeur et troublée car il la tenait toujours par la main et qu'il était tout près d'elle.

— Je vous promets de vous rendre heureuse ! Je vous offrirai les plus belles toilettes qui existent clans Londres et tous les bijoux dont vous rêvez.

— Je ne comprends pas, s'écria la jeune fille, cédant à une panique soudaine. Je vous en prie, laissez-moi !

Elle s'efforça de parler d'un ton bref et autoritaire de façon à convaincre le marquis qu'il était inutile d'insister, mais c'est d'une voix tremblante et mal assurée qu'elle prononça ces paroles.

— Vous n'êtes guère aimable envers moi, susurra-t-il.

Il se pencha sur sa bouche et l'aurait embrassée si elle n'avait tourné la tête. Comme il lui lâchait la main, elle le repoussa de toutes ses forces.

— Vous êtes ravissante, dit-il. (Et il l'enlaça en dépit des tentatives de la jeune fille pour lui échapper.) Je vous désire et je vais vous apprendre à m'aimer.

A ces mots, Lavina poussa un cri semblable à celui d'un petit animal effaré et se débattit.

— Allez-vous-en!

C'était là une réaction que le marquis n'avait pas prévue. Il se redressa et considéra la jeune fille sans dissimuler sa surprise.

— Que se passe-t-il? Pourquoi cette méfiance?

— Votre proposition est odieuse et vous m'effrayez! Je vous en prie, partez! Vous me faites peur!

Le marquis la regarda de plus en plus perplexe.

— Mais en quoi est-ce que je vous effraye? demanda-t-il, remarquant la mine terrifiée de la jeune fille et les larmes qui lui montaient aux yeux. Comment pouvez-vous me qualifier d'odieux? Ne me suis-je pas comporté en parfait gentleman, depuis que vous êtes sous mon toit? ajouta-t-il, un accent incrédule dans la voix car, jusqu'à présent, il ne s'était encore jamais trouvé dans une pareille situation.

— Je vous interdis de me toucher, balbutia Lavina en éclatant en sanglots, et il est hors de question que j'accepte votre offre... répugnante !

— Répugnante? s'exclama le marquis, surpris par la violence de cette réaction.

Il se redressa et reprit d'un ton sec :

— Veuillez donc me répondre en toute sincérité. Qui vous a offert les colliers que vous portiez hier et ce soir?

Lavina faillit dire dans son désarroi que ces bijoux appartenaient à Catherine mais elle se rappela à temps qu'il leur fallait garder l'anonymat.

— Je les ai empruntés à l'une des... *girls*.

— Me le jureriez-vous sur ce que vous avez de plus cher au monde ?

— Oui, c'est la vérité !

Le marquis lui releva le menton et plongea son regard dans celui de la jeune fille.

— J'ai une autre question à vous poser et, là encore, j'exige que vous soyez franche.

Le regard pénétrant du marquis sembla atteindre la jeune fille jusqu'au plus profond de son âme. Il la trouva soudain bien jeune et vulnérable, sans son maquillage. Néanmoins, elle demeurerait la plus belle jeune femme qu'il eût jamais vue.

— Répondez-moi et, si vous mentez, je le saurai. Avez-vous déjà appartenu à un homme ?

L'espace d'un instant, Lavina ne saisit pas le sens de ces paroles puis, peu à peu, le jour se fit dans son esprit, une expression profondément choquée crispa ses traits.

— Comment pouvez-vous penser une chose aussi criminelle? chuchota-t-elle au comble de la détresse. Me croyez-vous capable de commettre un péché aussi grave ?

Le marquis relâcha son étreinte et se releva, visiblement décontenancé.

— Je ne suis pas sûr de vous comprendre, Vina, mais nous reparlerons de tout cela plus tard, quand vous serez plus calme.

Malgré les larmes qui roulaient sur ses joues et sa bouche qui tremblait, Lavina parvint à soutenir son regard.

— Je m'en vais, respectant ainsi vos exigences, mais demain j'espère que vous daignerez répondre à mes questions et éclairer ma lanterne.

Lavina garda le silence et porta une main à ses yeux afin de sécher ses larmes. Le marquis se dirigea vers la porte dérobée. Avant de disparaître, il se retourna. Voyant que Lavina continuait de pleurer, le visage enfoui dans son oreiller, il fit un pas en avant avec l'intention d'aller la consoler puis, comme s'il estimait que ce serait une erreur, il changea d'idée et referma la porte derrière lui. Les sourcils froncés, il traversa le boudoir contigu à sa chambre à coucher.

Bien qu'elle le sût parti, Lavina ne pouvait retenir ses pleurs. Un profond désespoir l'étreignait. Saurait-elle jamais expliquer au marquis qu'elle ne pouvait se comporter comme une *girl*?

Chapitre 6

Lavina se réveilla en sursaut, persuadée qu'on l'avait appelée. Pourtant, elle était seule dans sa chambre. Néanmoins, ce curieux sentiment demeura. Sans doute avait-elle rêvé.

Dehors, il faisait nuit. Elle s'appuya contre ses oreillers et ferma les paupières. De nouveau l'impression qu'on l'appelait s'imposa à son esprit avec une force d'une rare intensité. Elle comprit alors d'où provenait ce mystérieux appel. Devant ses yeux, dans la chambre plongée dans l'obscurité, étincelait le bouddha d'émeraude.

On eût dit qu'il cherchait à lui transmettre un message de la plus haute importance. Elle s'efforça de se concentrer. Alors, ce fut comme un trait de lumière. Le bouddha appelait le marquis. C'était comme si une voix haute et claire réclamait sa présence.

Obéissant à un besoin impérieux, Lavina alluma le chandelier posé sur sa table de chevet, se leva et passa le peignoir que la femme de chambre avait placé sur le dossier d'un fauteuil. Il s'agissait d'un vêtement de flanelle, garni d'un petit col de dentelle, très différent de celui qu'une *girl* aurait porté car il était d'une grande simplicité. Et pour cause : elle l'avait confectionné elle-même.

Elle le boutonna de haut en bas puis, sans prendre le temps de mettre ses mules, emprunta la porte dérobée que dissimulait le miroir et qui donnait sur un salon. Guidée par la lueur des bougies, elle traversa la pièce et se dirigea vers un petit hall où deux portes se faisaient face. L'une s'ouvrait sur le couloir, l'autre sur la chambre du marquis.

Elle s'immobilisa un instant, tâchant de rassembler ses esprits car il lui fallait, avant de déranger son hôte, avoir la certitude qu'elle n'était pas victime d'une hallucination ou d'un rêve. Mais obéissant à une impulsion surnaturelle qui dépassait sa volonté, elle entra.

Contre toute attente, la pièce n'était pas plongée dans l'obscurité et, par les rideaux tirés, s'infiltraient les rayons du clair de lune. Le ciel était constellé d'étoiles scintillantes.

Elle distingua donc sans peine dans la vague pénombre le grand lit à baldaquin que la domestique lui avait décrit et s'en approchant, elle aperçut le marquis qui dormait profondément.

— Réveillez-vous, milord ! murmura-t-elle.

Il ne broncha pas. Posant une main sur son épaule, elle le secoua doucement. Il se réveilla en sursaut.

— Que se passe-t-il? Vina? s'exclama-t-il, manifestement surpris de voir la jeune fille à son chevet.

— Le bouddha vous appelle, chuchota-t-elle.

Il la regarda d'un air hébété.

— Le bouddha d'émeraude vous demande. Il a besoin de vous. Je ne sais quel incident vient de se produire...

La portée de ces paroles échappa au marquis. Il ne comprenait pas où elle voulait en venir.

— Je vous en prie, reprit la jeune fille devant le silence médusé de son hôte, il faut vous lever et aller vérifier que tout est en ordre dans votre bureau. Je vous attends dehors.

Sans lui donner le temps de discuter son ordre, elle gagna la porte de la chambre et se glissa dans le couloir. La plupart des lumières avaient été éteintes, mais des veilleuses, placées à intervalles réguliers, brûlaient de sorte qu'il était possible de se diriger.

Quelques minutes plus tard, le marquis la rejoignit, vêtu de la longue tunique à brandebourgs qu'il portait lorsqu'il s'était introduit dans sa chambre. Leurs regards se croisèrent.

— Nous allons emprunter un escalier de service, dit-il, jugeant préférable d'éviter le grand hall d'entrée où se tenait un laquais afin qu'on ne les vît pas ensemble.

Spontanément Lavina glissa sa main dans celle du marquis. Ils s'engagèrent ainsi dans l'escalier qui était suffisamment large pour descendre de front, main dans la main. Lorsqu'ils arrivèrent au rez-de-jardin, ils suivirent le couloir jusqu'au bureau et, quelques secondes plus tard, le marquis en ouvrait la porte.

Dans la pièce, la lumière était allumée. Ils y entrèrent, surpris, et leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent que le bouddha d'émeraude se trouvait posé sur une table et non plus rangé dans son coffret de bois placé dans la vitrine. Agenouillés devant la statuette se tenaient deux hommes qui, les mains jointes, semblaient prier.

Avant que le marquis n'eût le temps d'ouvrir la bouche, l'un des inconnus se leva. Grand, les cheveux blancs, il était vêtu d'une robe de bure et d'un chapeau bordé de fourrure. Son acolyte portait une tenue semblable. Lavina comprit aussitôt qu'il s'agissait de moines tibétains.

L'inconnu se tourna vers le marquis, s'inclina respectueusement devant lui et dit dans un anglais parfait :

— Quel bonheur que vous ayez entendu mon message, milord ! Daignez accepter les remerciements et la bénédiction de l'abbé du monastère de Gyagtsé qui vous est infiniment reconnaissant pour avoir pris sous votre protection le bouddha, et avoir ainsi évité qu'il ne tombe aux mains de bandits cupides et frustes qui n'auraient pas manqué de l'abîmer, car il s'agit d'un

trésor inestimable.

— Comment avez-vous su que j'en étais le détenteur ?

— Un moine que nous avons dû renvoyer de notre monastère car il avait le diable dans son cœur nous a dérobé cette statuette, expliqua l'inconnu. Le bouddha avait été, comme le veut notre coutume, recouvert au cours des célébrations d'anniversaire de la mort de notre fondateur. Par conséquent, lorsque nous nous sommes aperçus de sa disparition, le voleur avait déjà atteint les Indes.

— C'est en effet dans ce pays qu'un homme m'a abordé, constata le marquis.

— Comme je viens de le dire, nous sommes ravis que vous ayez acheté cette statuette.

— Je ne comprends toujours pas. Comment vous l'avez su, ni comment vous avez fait pour me suivre jusqu'ici !

Le Tibétain sourit, non sans une certaine malice. Lavina songea qu'il s'agissait sans doute d'un lama d'un rang élevé.

— Nous savons comment nous procurer les informations dont nous avons besoin, répondit-il d'un ton énigmatique. Ayant effectué ce long voyage, j'aimerais que vous acceptiez de nous remettre cette statuette qui est l'inspiration et le cœur de notre confrérie où vivent deux mille moines dans l'abnégation la plus grande.

Le lama marqua une pause et considéra un instant le bouddha.

— Il est sans doute inutile de vous dire, milord, combien votre générosité sera récompensée. D'autre part, j'ai avec moi la somme que vous avez donnée au voleur en échange de ce trésor.

Il sortit de dessous sa robe un petit sac qu'il tendit au marquis.

Ce dernier cependant ne le prit pas.

— Abriter sous son toit une statuette sacrée, et par conséquent d'une grande valeur spirituelle et matérielle, ne serait-ce que pour un bref moment, est un honneur insigne, dit-il. Je vous prie de garder cet argent et de l'utiliser pour l'hébergement des voyageurs et pèlerins qui vous demandent de l'aide, ainsi que pour les nécessiteux.

Le regard du lama s'éclaira.

— Que la paix, le bonheur et la sérénité soient avec vous, répondit-il, visiblement ému. Nous ne vous oublierons pas dans nos prières.

Le sac d'argent disparut sous sa tunique et il s'approcha de la table où se trouvait la statuette.

— Puis-je vous offrir un rafraîchissement ? Aimeriez-vous prendre un peu de repos jusqu'au matin ? proposa le marquis.

— Je vous remercie, mais nous ne disposons que de fort peu de temps pour entreprendre notre long voyage.

— Voulez-vous bien nous donner votre bénédiction avant de vous en aller ? demanda soudain Lavina.

— Avec plaisir, mon enfant, j'allais d'ailleurs vous le proposer.

Lavina s'agenouilla devant le lama qui se tourna vers le marquis. Après un court instant d'hésitation, celui-ci fit de même. Alors, le religieux leva une main et d'une voix grave qui sembla résonner dans toute la pièce il bénit les jeunes gens. Le sens des paroles qu'il prononça leur échappait. Néanmoins, Lavina sentait une foi indestructible irradier autour d'elle. Elle regarda le moine. Une lumière blanche et éblouissante l'enveloppait, ainsi que le marquis.

Elle ferma les paupières tant l'éclat en était insoutenable. Le lama se tut et le silence retomba, mais la lumière demeura dans son cœur.

Le marquis ouvrit les yeux avec le sentiment que ce qu'il venait de vivre appartenait au domaine du rêve.

Pourtant, le bouddha d'émeraude avait bel et bien disparu, et les deux moines aussi. Avait-il réellement parlé au lama d'un monastère tibétain ?

Le bureau était plongé dans l'obscurité et un air froid s'engouffrait par la fenêtre entrouverte. Il se leva pour aller la fermer et entendit dans le lointain le roulement d'une voiture et le galop de chevaux. Ses étranges visiteurs venaient de repartir pour le Tibet.

En se retournant, il vit Lavina qui était toujours agenouillée, la tête légèrement renversée comme si elle regardait encore le bouddha. Il l'observa avec attention et, comme elle ouvrait enfin les yeux, s'apprêtait à lui adresser la parole lorsqu'il comprit qu'elle était comme envoûtée par l'expérience qu'elle venait de vivre.

Sans un mot, il la prit dans ses bras. Elle se blottit contre lui et nicha son visage au creux de sa poitrine avec un léger murmure. Il l'emporta hors de la pièce et suivit en sens inverse le chemin qu'ils avaient emprunté. Ayant laissé sa chambre entrouverte, il traversa le salon et entra par la porte dérobée dans celle de la jeune fille. Il posa Lavina à terre.

— Retournez vous coucher, ma chérie, lui murmura-t-il à l'oreille. Nous reparlerons de tout ceci demain.

Elle le regarda en silence.

Ému par sa beauté, le marquis se pencha sur elle et déposa un baiser sur ses lèvres, un baiser empli de révérence et de ferveur. Il la sentit trembler légèrement sous son étreinte. Il fit demi-tour et sans bruit referma la porte.

Lavina eut l'impression d'avoir à peine dormi quelques minutes lorsque la femme de chambre, après avoir frappé, entra et ouvrit les rideaux. Lavina, qui se rappelait s'être enfermée, comprit que la domestique était passée par la porte dérobée.

Le souvenir des curieux événements de la nuit lui revint alors en mémoire. La bénédiction du lama lui avait communiqué une sérénité et un apaisement qu'elle n'avait encore jamais connus et qui lui donnaient l'impression de ne plus être la même.

— Il faut vous dépêcher, mademoiselle! Les voitures viennent vous chercher à six heures et demie.

Lavina se leva sans traîner et la domestique rangea rapidement ses robes dans la malle. Par chance, pour ce court séjour, il n'y avait que peu d'effets à emporter. Aussi les bagages étaient terminés quand deux valets vinrent les chercher.

Une fois prête, Lavina passa sa cape en zibeline et se coiffa d'un chapeau à plumes. Il lui semblait bien étrange de porter une tenue d'une telle élégance à une heure aussi matinale. La demie n'avait pas encore sonné. Elle prit dans sa bourse quelques pièces qu'elle donna en guise de pourboire à la domestique.

— Merci beaucoup, mademoiselle. J'espère avoir bientôt l'occasion de venir à Londres et de vous voir au théâtre. Tant pis si je ne peux avoir qu'une place au poulailler!

— J'en serais ravie! Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle.

Lavina quitta sa chambre et descendit rapidement l'escalier.

Catherine et la plupart de ses camarades étaient déjà réunies dans le grand hall. Personne ne parlait. Lavina devina que Catherine leur avait recommandé le plus grand silence de façon à ne pas réveiller leur hôte et ses amis. Rupert, qui se tenait devant la porte d'entrée, leur fit signe de sortir. Leurs voitures les attendaient. Le petit groupe descendit les marches du perron. Lavina monta dans la même voiture que Catherine, Millicent et Rupert, comme à leur départ de Londres.

Les chevaux s'éloignèrent.

— Millicent a quelque chose à t'annoncer, dit Rupert à sa sœur tandis qu'ils franchissaient le pont qui enjambait le lac.

Catherine se tourna surprise vers son amie :

— De quoi s'agit-il, Millicent?

La jeune fille, qui semblait quelque peu embarrassée, se racla la gorge.

— Georges et moi sommes fiancés. Oh! Catherine, je suis tellement heureuse !

— Georges? interrogea Catherine. Veux-tu parler du comte de Morne ?

Millicent acquiesça.

— Hier soir, il m'a demandé de l'épouser et, ma chérie, il ne faut pas m'en vouloir, mais je lui ai dit la vérité à notre sujet.

A ces mots, une exclamation de dépit échappa à Catherine.

— Georges est venu me trouver immédiatement pour m'annoncer la nouvelle, s'empressa d'ajouter Rupert. Il m'a dit être follement épris de Millicent et être prêt à l'épouser, ce qu'il aurait fait même si elle avait été une *girl*. Naturellement, comme Millicent est une débutante, cela rend les choses plus aisées et ses parents seront enchantés de cette union. Je suis sûr que le duc le sera également.

Millicent eut un rire léger.

— Même papa, difficile comme il l'est, ne pourra s'opposer à ce mariage.

— Bien sûr que non, dit Catherine, et vous serez très heureux ensemble.

— Je sais que nous le serons, répondit Millicent avec une gravité soudaine.

— Toutefois, reprit Rupert, vu les circonstances particulières de ce séjour à Sherwood Park, Georges souhaiterait que nous ne révélions à personne, et surtout pas au marquis, que vous avez pris l'identité des *girls* du Gaiety, l'espace d'un week-end.

Un silence suivit ses paroles.

— Euh... oui, dit enfin Catherine, cela me semble tout à fait justifié.

— Exactement, renchérit Rupert. Georges tient à sauver les apparences. Il sera obligé d'inviter à son mariage le marquis qui est l'un de ses meilleurs amis mais, en attendant, il veillera à éviter toute rencontre entre Sherwood et Millicent.

— Et le jour de la cérémonie, tu crois que le marquis ne la reconnaîtra pas? demanda Catherine, sans cacher une certaine perplexité.

— Si la noce n'a pas lieu avant un mois ou deux, le marquis n'y verra que du feu, assura Rupert. En outre, tu n'ignores pas que l'on ne voit que ce que l'on veut bien voir.

Catherine se mit à rire.

— C'est ma foi vrai !

— La principale inquiétude de Georges, c'est que le marquis ne vous revoie toutes ensemble

— Millicent, Lavina, Constance, toi — ce qui ne manquerait pas de lui rappeler la troupe des *girls* qu'il a invitée à Sherwood Park et qui se constituait de Milly, Vina, Kathy, Connie, Dolly, Iris !

Le petit groupe éclata de rire car Rupert venait de prononcer les soi-disant prénoms des jeunes filles d'un ton délibérément cocasse.

— Je crois que tu as raison, dit Catherine, mais je m'en voudrais beaucoup qu'après tout le mal que nous nous sommes donné, nos efforts soient réduits à néant.

— A mon avis, vous avez démontré que vous étiez aussi intelligentes que belles, dit Rupert. Tant pis si le marquis demeure victime de son préjugé à l'égard des débutantes qu'il croit, pour la plupart, sottes et empruntées.

Ils poursuivirent leur route tout en devisant sur ce coup de théâtre que représentait la nouvelle des fiançailles de Georges et de Millicent. Lavina, pour sa part, songeait non pas à Millicent mais au marquis et à l'incident du bouddha d'émeraude.

La générosité et la compréhension que le marquis avait témoignées à l'égard du lama avaient bouleversé la jeune fille. Sans émettre aucune protestation, il avait rendu la statuette sacrée au monastère et elle lui était reconnaissante de tant d'humilité.

La personnalité étonnante dont il avait fait preuve la séduisait, et soudain, elle comprit que depuis leur conversation au cours du premier dîner, elle l'aimait. Le souvenir du baiser qu'il avait déposé sur ses lèvres, après leur entretien pour le moins insolite avec le moine tibétain, lui revint en mémoire.

N'était-ce pas le signe de l'amour qu'il lui vouait? De même, le respect qu'il lui avait témoigné lorsqu'elle l'avait supplié de quitter sa chambre et de la laisser tranquille portait, à son sens, la marque du sentiment qu'elle lui inspirait.

Oui, c'était un homme merveilleux, plein de sensibilité, de délicatesse et de tact. Au lieu de passer outre sa volonté et de lui arracher un baiser, il avait écouté sa prière et avait tenu à la rassurer, à la réconforter.

Il est parfait, songea-t-elle. Beau, intelligent, sensible, généreux : tout ce dont une femme peut rêver.

Alors, un désespoir profond l'envahit soudain car elle comprit qu'ils ne se reverraient plus jamais. Des sanglots lui nouèrent la gorge et elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. Elle n'ignorait pas que son rôle de *girl* achevé, elle retournerait au presbytère et que ces deux journées merveilleuses n'appartiendraient désormais qu'au monde du souvenir.

Arrivées à Londres, les jeunes filles se rendirent dans la maison de Grosvenor Square. Là, Catherine prit Lavina à part.

— Tu n'ignores pas, ma chérie, que j'aurais aimé te garder avec moi et t'emmener au bal et à des réceptions. Je te l'avais promis, mais...

— Ne t'inquiète pas, interrompit Lavina. Je sais que je dois rentrer chez moi. Mon devoir est de rester auprès de mon père et de veiller sur lui.

— Je t'inviterai à Londres au printemps prochain, déclara Catherine d'un ton résolu, et rien ni personne ne m'en empêchera. Mais en attendant, tu comprends que nous devons penser à la réputation de Millicent. Le duc et la duchesse ne doivent avoir aucun soupçon au sujet de la petite plaisanterie à laquelle nous nous sommes livrées chez le marquis de Sherwood.

— Je comprends.

Elle rentra à Kenwick House avec son amie pour reprendre ses affaires. Elles déjeunèrent seules car Rupert n'était pas encore rentré de Sherwood Park où il était retourné après les avoir accompagnées à la gare de Paddington. Le voyage s'était effectué dans un compartiment de première classe où on leur avait servi un petit déjeuner. Ayant quitté le château en catimini, les jeunes filles n'avaient pu compter sur le wagon privé du marquis.

Le frugal repas terminé, Catherine décida que Lavina prendrait le train de deux heures et demie pour Little Wickington.

— Mieux vaut que tu rentres avant la nuit. Une femme de chambre t'accompagnera car je sais que tu n'aimes pas voyager seule.

Lavina remercia son amie pour cette marque d'attention. En effet, il était bien réconfortant de penser que quelqu'un veillerait à son bien-être.

On descendit ses bagages. Dans la voiture, une seconde malle fut placée à côté de la sienne.

— Ce sont quelques vêtements qui pourront te rendre service, ainsi que la tenue d'équitation que tu as portée à Sherwood Park, expliqua Catherine devant l'étonnement de son amie. En enlevant la passementerie et en

rétrécissant les épaules, elle sera sûrement très confortable.

— Tu es si bonne avec moi, remercia Lavina.

— Je suis vraiment confuse de ne pas te garder avec moi comme je te l'avais promis, mais en se fiançant avec Georges, Millicent m'oblige à modifier mes projets. Ne t'inquiète surtout pas, ce n'est que partie remise. Le jour même où Georges et Millicent se marient et partent en voyage de noces, tu viens à Londres !

Elle embrassa Lavina avec tendresse.

— Merci pour ton aide. Tu as été sensationnelle dans ton rôle et tu as parfaitement su mener le marquis par le bout du nez !

Lavina ne releva pas cette dernière réflexion, car elle ne souhaitait pas évoquer ce sujet délicat, et elle s'empessa de dire :

— Je ferais mieux de m'en aller. Je ne tiens pas à manquer mon train.

Elle embrassa de nouveau Catherine et la voiture prit le chemin de la gare.

Le voyage ne fut ni très long ni très fatigant. Néanmoins, Lavina avait la pénible impression de laisser quelque chose d'essentiel derrière elle, quelque chose qu'elle ne retrouverait jamais.

Elle pensait au marquis et elle savait que dorénavant, il ne cesserait de lui manquer, que son absence provoquerait en elle une insupportable sensation de vide.

En rentrant au presbytère, Lavina s'assura que son père n'avait pas réellement souffert de son absence. Elle savait que Nanny avait veillé sur son confort avec un soin jaloux et lui avait tenu compagnie.

— J'ai presque trois chapitres à te lire, annonça le vicaire avec une satisfaction évidente. As-tu passé un bon séjour à Londres ? s'enquit-il après un bref silence, comme s'il se souvenait brusquement que sa fille, partie quelques jours, venait à peine de rentrer.

— C'était bien agréable de revoir Catherine, répondit-elle, sur ses gardes.

Elle redoutait que son père ne lui posât des questions plus précises mais, en vérité, elle n'avait guère à s'inquiéter de son éventuelle curiosité. Il travaillait toujours à son livre et venait d'aborder un point particulièrement délicat. Par conséquent, il avait du mal à s'intéresser à autre chose. En pensant à l'ouvrage que son père rédigeait, Lavina se rappela sa conversation avec le marquis.

Ce n'est que lorsqu'elle se retrouva dans son lit que la vérité s'imposa à elle, une fois de plus, dans toute sa cruauté : elle ne le reverrait jamais plus, en dépit de l'amour qu'elle éprouvait pour lui et qui, semblable à une vague, la submergeait jusqu'au plus profond de son cœur. Le lien qui la rattachait à lui était si intense, si fort, si irrésistible qu'elle avait l'impression qu'il l'appelait, de la même façon qu'elle avait entendu le bouddha d'émeraude.

Tu es victime de ton imagination, se dit-elle. A ses yeux, tu n'es qu'une simple *girl* appartenant à la troupe du Gaiety, et par conséquent, quelqu'un qui ne peut prendre une grande importance dans sa vie.

N'avait-elle pas souvent entendu Rupert dire que nombre de *girls* « étaient passées entre ses mains » ?

Elle ignorait le sens réel de ces paroles. Sans doute faisaient-elles référence aux cadeaux coûteux qu'il leur avait offerts: robes, bijoux, maisons à Chelsea ou à St. John's Wood.

Si seulement elle avait pu lui expliquer qu'elle ne voulait rien de lui, si ce n'est la seule chose qu'il n'était pas disposé à lui donner: son cœur.

Il ne m'aurait pas comprise, songea-t-elle, au comble du désarroi.

Les larmes lui vinrent aux yeux et elle éclata en sanglots, incapable de contenir plus longtemps son chagrin. On eût dit que le monde entier s'écroulait autour d'elle et que tout son être se déchirait. Ne s'était-elle pas éprise d'un homme qui était aussi inaccessible que la lune ?

Jamais il ne l'aimerait comme elle l'aimait. Elle savait pourtant que lorsqu'il s'était agenouillé à côté d'elle devant la statuette sacrée, la bénédiction du moine tibétain les avait unis pour l'éternité. Désormais, ils ne formaient plus qu'une seule et même personne. Le bouddha avait uni leurs âmes.

Je l'aime, murmura-t-elle sans cesser de pleurer.

Mais le marquis était loin d'elle à présent comme le bouddha d'émeraude qui vivait désormais sur une montagne inaccessible au fin fond du Tibet.

Le marquis de Sherwood se réveilla plus tard que d'habitude. Après avoir quitté Lavina dans la nuit, il avait eu du mal à se rendormir.

Son entrevue avec le lama et son assistant l'avait profondément troublé et il ne cessait de s'en étonner. Comment les deux hommes avaient-ils pu retrouver sa trace jusqu'en Angleterre? C'était là une énigme pour le moins extraordinaire. Comment avaient-ils fait pour s'introduire dans son château de Sherwood Park ?

Au cours de son voyage aux Indes, il avait entendu parler de l'existence de magiciens et de sages capables d'annoncer des prophéties ou de lire certains renseignements dans le reflet de l'eau en prononçant certaines paroles. Fallait-il croire que les deux moines s'étaient livrés à quelque tour de magie et avaient ainsi eu une vision du bouddha d'émeraude et du lieu où il se trouvait?

Un autre élément pour le moins insolite l'intriguait. Il ne comprenait pas pourquoi c'était Lavina qui avait perçu l'appel du bouddha et non pas lui. Il était vrai qu'elle avait témoigné, quand il lui avait montré la statuette, d'une sensibilité et d'une émotion surprenantes et inattendues. N'avait-elle pas affirmé d'emblée qu'il s'agissait d'une relique sacrée devant laquelle s'élevaient les prières des croyants ?

Lavina est une jeune femme des plus extraordinaires, pensa-t-il, non sans un certain émoi.

Il lui fallait admettre qu'elle exerçait un pouvoir d'attraction sur lui qu'il n'avait encore jamais éprouvé avec aucune autre femme. Elle le séduisait par sa beauté, sa grâce et sa fraîcheur, mais aussi par son intelligence, sa curiosité,

ses réflexions graves et sensées alliées à un humour simple et spontané, dépourvu de toute prétention. Elle ne cessait de hanter son esprit, et il s'imaginait encore bavardant avec elle à bâtons rompus ainsi qu'ils l'avaient fait tout au long du week-end.

Lorsqu'il s'était introduit dans sa chambre, la réaction de la jeune fille n'avait pas manqué de le surprendre. Aucun incident de ce genre ne s'était encore jamais produit. Aucune femme ne s'était refusée à lui en le suppliant de la laisser tranquille, pas une ne s'était débattue sous son étreinte, ni ne l'avait accusé de mal agir en lui proposant de l'entretenir.

Comment aurais-je pu imaginer qu'une *girl* soit aussi pure et innocente? songea-t-il, sa perplexité redoublant au fur et à mesure qu'il réfléchissait à cette énigme.

Il avait tout d'abord été tenté de douter de sa sincérité tant sa surprise était grande. Puis, peu à peu, il avait compris que la jeune fille ne jouait pas la comédie et que son effroi était bien réel. D'ailleurs, en repensant aux conversations qu'ils avaient eues, il aurait dû s'apercevoir que Lavina, en dépit d'une certaine maturité, demeurait naïve et bien ignorante des usages du monde. Plusieurs réflexions avaient souligné cet aspect de sa personnalité.

C'est ainsi quelle n'avait cessé de l'intriguer.

Comment, en effet, avec sa beauté et le métier qu'elle exerçait, pouvait-elle être aussi farouche à l'égard des hommes? On eût dit qu'elle était totalement inconsciente de son pouvoir de séduction...

Bien sûr, elle était très jeune et n'était pas encore montée sur les planches du Gaiety à Londres. Néanmoins, il n'ignorait pas que les *girls* qui se produisaient en province étaient tout autant applaudies et fêtées que celles qui restaient dans la capitale et il ne doutait pas un instant qu'elle avait probablement tourné la tête à plus d'un homme. Il était par conséquent bien difficile de croire que son effroi fût sincère. Après tout, elle avait pu jouer une petite comédie à laquelle il lui aurait semblé de bon ton de se livrer.

Je ne la comprends pas, se répéta-t-il en se tournant dans son lit.

Enfin, comme l'aube se levait, il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il vit que son valet était venu lui apporter l'habituel plateau qui se composait d'une tasse de thé et de deux tranches fines de pain beurrées. Il ne les mangeait jamais mais c'était ainsi qu'à Sherwood Park, on réveillait les habitants du château.

Il regarda la pendule et vit qu'il était huit heures passées. Il estima fort improbable que Vina descendît prendre son petit déjeuner à une heure aussi matinale après la nuit mouvementée qu'ils avaient passée, mais se souvint qu'à l'inverse de la plupart des *girls* qu'il avait connues, elle avait dit avoir l'habitude de se lever tôt.

Peut-être aimerait-elle faire une dernière promenade à cheval avant de partir? Le souvenir de la jeune femme galopant à travers la campagne lui revint en mémoire. Décidément, la troupe de *girls* qu'il avait eu l'honneur de recevoir sous son toit était particulièrement étonnante, car Vina n'était pas la

seule à bien monter. Kathy, Dolly, Milly et les autres étaient des cavalières tout aussi émérites.

Il se souvint qu'un jour, il avait accepté qu'une *girl*, sa maîtresse du moment, montât l'un de ses chevaux à Rotten Row dans Hyde Park. L'expérience avait été désastreuse et il s'était juré de ne plus jamais faire confiance à des jeunes femmes aussi inexpérimentées que la vue d'un cheval, pourtant bien inoffensif, terrorisait, même si elles s'en défendaient.

Or, Vina, comme son amie Kathy, avait sauté l'un des obstacles les plus élevés du parcours. L'espace de quelques secondes, il avait craint pour sa vie car, à ses yeux, la jeune femme prenait un risque énorme. C'est à ce moment-là qu'il avait compris qu'elle revêtait pour lui une importance particulière et qu'il tenait à elle.

Ce constat n'avait pas manqué de le laisser perplexe. Pouvait-il se fier à des sentiments qu'il n'avait encore jamais éprouvés pour aucune autre femme, et encore moins pour une danseuse de théâtre ? Jusqu'alors, il avait fréquenté avec plaisir les *girls* tout en veillant à garder ses distances. Aucune ne lui avait jamais été indispensable. En général, il allait de l'une à l'autre, obéissant aux seules lois du changement et de l'ennui. A peine se lassait-il de l'une qu'il flirtait avec une autre.

Il lui sembla que jamais personne ne pourrait remplacer Vina dans son cœur. La jeune femme était unique.

— A quelle heure accompagnez-vous mes invitées à la gare ? demanda-t-il à son valet lorsqu'il fut habillé.

— Elles sont déjà parties, mylord.

— Parties ? répéta le marquis, stupéfait. Mais que voulez-vous dire ?

— Elles ont quitté Sherwood Park à six heures et demie ce matin.

Le visage du marquis se crispa.

— Pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ? reprocha-t-il sans cacher son irritation.

— Je croyais que vous étiez au courant !

Le marquis passa sa redingote et descendit à la salle à manger où se trouvaient plusieurs de ses amis, y compris Rupert Wick. Ces derniers lui dirent bonjour mais il ne prit pas la peine de répondre. Il se dirigea droit vers Rupert qui se servait au buffet.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que les *girls* partaient tôt ce matin ? s'enquit-il, le sourcil froncé.

— Je croyais que vous le saviez ! Il leur fallait arriver à Londres dans la matinée car elles repartent, me semble-t-il, aujourd'hui même pour la province où elles donnent une nouvelle représentation de leur spectacle.

— Où en province ?

— Ma foi, je ne m'en souviens pas, répondit Rupert après un instant d'hésitation. Peut-être Manchester, mais je ne l'affirmerais pas.

D'un mouvement rageur, le marquis alla prendre sa place à un bout de la table.

Le regard de Rupert croisa celui du comte de Morne. Une vive appréhension se lisait sur le visage des deux hommes.

Chapitre 7

Lavina décida qu'un peu d'exercice chasserait ses idées noires. Sur le point de passer la tenue d'équitation que Catherine lui avait donné, elle hésita, ne pouvant s'empêcher de se trouver bien trop élégante pour une simple promenade cheval dans les bois de Little Wickington. Après tout, pourquoi faire des frais de toilette alors qu'elle ne rencontrerait âme qui vive. A vrai dire, elle pouvait s'habiller d'un sac de pommes de terre, personne, pas même son père, ne s'en apercevrait!

A l'écurie, elle demanda au vieux palefrenier qui était à leur service depuis des années de lui préparer sa monture. Elle avait toujours été fière d'Hirondelle, mais il aurait été exagéré de prétendre que la jument avait la fougue d'un Rufus ou de n'importe quel autre cheval appartenant au marquis.

Le cœur serré et l'esprit en proie à une vive confusion, elle n'avait qu'un désir: se retrouver seule et réfléchir. Elle traversa le parc et se dirigea vers la forêt.

Depuis quelle était enfant, elle aimait ces bois qui avaient toujours revêtu à ses yeux un cachet magique et mystérieux. Elle se plaisait à imaginer que des elfes se cachaient derrière le sombre feuillage des arbres et que des nymphes habitaient les eaux profondes de son étang.

Mais à présent, la magie de ces lieux avait disparu. Le regard gris du marquis ainsi que sa voix ne cessaient de la hanter et elle revivait le moment où, après la bénédiction du lama, il l'avait emportée dans sa chambre. Bien qu'elle se sentît littéralement envoûtée par le pouvoir de la statuette sacrée, elle avait eu conscience de la force du marquis et celle-ci l'avait bouleversée. Lorsqu'il l'avait embrassée, elle avait eu l'impression que les étoiles brillaient dans son cœur et que leur luminosité la traversait comme un éclair de foudre.

— Je l'aime, je l'aime ! murmura-t-elle.

Les oiseaux chantaient ces paroles tandis qu'ils voletaient sur son passage en pépiant. Au cours de la nuit, les chemins avaient gelé, aussi guidait-elle Hirondelle avec prudence de peur que le cheval ne glissât. Les sapins lui rappelaient Noël. Les ormes et les chênes avaient perdu leurs feuilles. Enfant, il lui semblait qu'il n'existait rien de plus beau que la silhouette d'un arbre aux branches nues contre le ciel. Cela lui communiquait une étrange émotion semblable à celle qu'elle avait éprouvée en voyant la statuette du bouddha.

Elle pensa à la joie triomphante du lama qui regagnerait son monastère, au

fin fond du Tibet, avec la précieuse relique, et à celle des moines qui l'accueilleraient avec révérence, s'agenouillant pour prier.

N'avait-elle pas vécu une expérience insolite et merveilleuse? Elle n'avait pas le droit d'en vouloir davantage.

Son être tout entier aspirait à retourner à Sherwood Park, auprès du marquis.

Il me faut être raisonnable, se dit-elle avec la sévérité dont on use avec un enfant capricieux.

Le marquis va rentrer à Londres et m'oublier. Pourquoi, par conséquent, m'entêter à désirer cet homme inaccessible ?

Elle quitta les bois et conduisit Hirondelle vers une vaste étendue dégagée où elle avait souvent galopé avec Rupert et Catherine. Mais sans eux, cet endroit à la beauté sauvage lui parut morne et désolé. Le souvenir des moments délicieux qu'elle avait passés avec ses amis, lors de son séjour chez le marquis, lui revint à l'esprit.

Peut-être qu'au printemps prochain, quand Catherine m'invitera dans sa maison de Londres, je rencontrerai à nouveau quelqu'un comme lui, pensa-t-elle.

C'est alors qu'elle comprit que jamais personne ne pourrait remplacer le marquis, qu'aucun autre homme ne s'emparerait de son cœur.

Sa mère ne lui avait-elle pas raconté que lorsqu'elle avait rencontré son mari, elle avait immédiatement su que personne d'autre que lui n'importerait désormais? C'était le même sentiment qui animait la jeune fille, à présent.

Puisqu'il en va de même pour moi, songea Lavina, et puisque je ne reverrai pas le marquis, cela signifie que je resterai vieille fille.

Que ferait-elle lorsque son père ne serait plus de ce monde? Peut-être pourrait-elle enseigner dans une école ou devenir gouvernante d'enfants?

Un regret douloureux lui noua la gorge. Comment envisager de vivre loin de l'homme quelle aimait? N'aurait-elle pas souhaité fonder une famille avec lui? N'imaginait-elle pas, en dépit de la réalité, le fils qu'elle aurait eu de lui et qui aurait été tout son portrait, aussi bien physique que moral ?

D'où tenait-il cette réputation de suffisance et de pédantisme qui s'attachait à chacun de ses pas et qui lui ressemblait si peu? N'était-il pas victime d'un terrible préjugé? Les faits étaient là: il avait fait preuve de générosité et de compréhension à l'égard du lama. Le meilleur des hommes n'aurait pu mieux agir dans une situation semblable.

Je l'aime, songea-t-elle, les larmes aux yeux.

Lorsqu'elle reprit le chemin du presbytère, contenant à grand-peine ses pleurs, il lui semblait que le monde n'était que ténèbres glaciales.

Désormais, elle n'attendait plus rien de la vie.

— Je ne sais pas ce qui te chagrine, dit Nanny quatre jours plus tard, mais tu sembles bien triste. J'espère que tu ne couves pas une maladie.

Lavina aurait fort bien pu répondre que la maladie dont elle souffrait était

celle de l'amour. Toutes les nuits, elle pleurait, le visage enfoui dans son oreiller et ce n'était qu'au prix d'efforts surhumains qu'elle parvenait, au cours de la journée, à soutenir une conversation ou à esquisser, de temps à autre, un vague sourire.

— Dommage que tu n'aies pas une amie de ton âge pour te tenir compagnie, continua Nanny. Quand Lady Catherine revient-elle à Little Wickington ?

— Je n'en ai aucune idée. Elle est très occupée à Londres mais je pense qu'elle rentrera avec son père avant Noël. J'espère que le comte donnera ses parties de chasse à la fin du mois de novembre.

— Qu'importe puisqu'il ne t'y invitera pas ! répliqua la nourrice quelque peu vertement. Mais j'imagine en revanche, que lady Catherine invitera des amis à Wick Hall.

— J'en suis persuadée.

Lavina ne songeait qu'à une chose : l'absence du marquis de Sherwood, le seul être qu'elle aurait aimé revoir. Catherine réussirait-elle à l'éviter à Londres ? Cela serait relativement aisé car, fidèle à son habitude, il continuerait de ne fréquenter que les *girls* du Gaiety.

Après sa promenade quotidienne, le vieux palefrenier conduisit Hironnelle dans son box et se mit à étriller la jument. Quant à Lavina, elle monta dans sa chambre pour se changer. Sa mère avait toujours tenu à ce qu'après avoir fait une promenade à cheval, elle ôtât sa tenue d'équitation.

Plongée dans ses pensées, elle se vêtit machinalement et ce n'est que lorsqu'elle se regarda dans le miroir pour se coiffer qu'elle s'aperçut qu'elle venait de mettre une jolie robe d'après-midi de couleur bleue, d'un bleu qui lui rappela celle qu'elle avait portée à Sherwood Park.

Obéissant à une impulsion, elle faillit la retirer tant le souvenir de son bref séjour dans le château lui était douloureux, puis elle se ravisa. Toutes les toilettes que Catherine lui avait données étaient bleues. Quant à sa propre garde-robe, elle était pratiquement inexistante. Pourquoi se priver du plaisir de porter les vêtements que son amie lui avait offerts ? Néanmoins, il lui semblait ridicule de s'habiller de façon aussi recherchée pour rester seule au presbytère.

— Tu as des robes fort élégantes, observa Nanny lorsqu'elle vint faire la chambre. Veux-tu que je les suspende dans ton armoire ?

— Je m'en occuperai quand j'aurai le temps. C'est très généreux de la part de Catherine, n'est-ce pas ?

— Il était temps qu'elle pense un peu à toi, répliqua la nourrice d'un ton fâché. N'oublie pas qu'elle ne t'a pas donné signe de vie pendant plusieurs mois.

Elle quitta la chambre et ne reparla plus des robes neuves.

Lavina savait que la conduite de Catherine, qui lorsqu'elle s'était installée à Londres ne lui avait pas écrit, avait profondément choqué la vieille nourrice.

En m'emmenant à Sherwood Park, elle a cherché à se racheter, songea-t-

elle en soupirant. J'aurais préféré qu'elle n'en fît rien.

C'était faux car, au fond, elle ne regrettait pas d'avoir rencontré le marquis, même si le fait de savoir qu'elle ne le reverrait jamais plus lui causait une souffrance terrible.

Elle descendit au salon avec l'intention de passer la fin de l'après-midi à lire. Dehors, il faisait si froid qu'elle était rentrée de sa promenade plus tôt que d'habitude. Elle remit des bûches dans la cheminée et s'apprêtait à s'asseoir dans un fauteuil confortable, son livre à la main, lorsqu'elle entendit frapper.

L'oreille tendue, elle s'immobilisa, se demandant si Nanny avait entendu et irait répondre. Les pas de la nourrice résonnèrent dans le couloir. Qui donc était-ce ? Sans doute quelqu'un du village. Elle espérait bien que ce ne fut pas pour son père qui avait déjà passé la matinée à s'occuper de la paroisse et venait à peine de se retirer pour continuer la rédaction de son livre. Si on le demandait, cela le dérangerait.

Peut-être puis-je recevoir ce visiteur à sa place? se dit-elle.

Au même moment la porte du salon s'ouvrit et Nanny apparut :

— Le Marquis de Sherwood, annonça-t-elle.

L'espace d'un instant, Lavina se figea. Elle crut que son cœur cessait de battre. Lentement elle se tourna et son regard plongea dans celui du marquis. Il lui parut encore plus grand et plus imposant que dans son souvenir.

Il s'approcha d'elle en silence. En proie à un vif émoi, elle se sentit saisie de tremblements.

— Que faites-vous ici? murmura-t-elle d'une voix qui semblait ne pas lui appartenir. Comment avez-vous fait pour me retrouver?

— Dois-je répondre à vos questions? répliqua-t-il. Il me semble que ce serait plutôt à moi de vous en poser !

Il la regardait d'un air pénétrant comme s'il cherchait à fouiller jusqu'au plus profond de son âme.

— Pourquoi vous êtres fait passer pour une *girl* ? interrogea-t-il d'un ton sec car, de toute évidence, il ne parvenait pas à dissimuler sa colère. Quel était le but de cette comédie grotesque ?

Elle se mit à trembler et une lueur d'appréhension traversa son regard.

— Comment avez-vous fait pour me retrouver? répéta-t-elle après un long silence, ne sachant que répondre. Je ne pense pas que ce soit Rupert qui vous ait dit où je me trouvais.

— Rupert sait fort bien mentir, je vous le concède, répliqua le marquis d'un ton narquois, mais j'aimerais que vous m'expliquiez comment, après ce que nous avons vécu ensemble, vous avez pu vous en aller d'une façon aussi sournoise, sans même me dire au revoir et sans me révéler votre véritable identité.

— Si nous avons quitté Sherwood Park au petit matin, c'est que nous ne voulions pas que vous découvriez la vérité, bredouilla-t-elle.

— Je comprends que vos camarades aient eu ce souci mais venant de vous, cela me révolte !

— Vous parlez comme si vous connaissiez la véritable identité de mes amies, murmura-t-elle au comble du désarroi.

— Naturellement! J'ai finalement compris que j'avais été victime d'une supercherie, et j'ai fait ma petite enquête !

Elle le regarda, surprise.

— Dites-vous vrai ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, c'est à moi de poser des questions. Je suis venu pour vous demander une explication car je n'aime guère être ainsi ridiculisé.

Lavina se tordait les mains en un geste nerveux.

— Je ne sais pas comment vous avez fait pour découvrir qui j'étais réellement. Je vous ai menti, certes, mais je vous en supplie, il est inutile que vous en sachiez davantage. Mieux vaut oublier ce... fâcheux incident.

— Croyez-vous cela possible? Je suis la risée d'une machination et vous me demandez de ne pas chercher à comprendre ?

— Vous contenterez-vous de ma réponse si je ne parle que de moi et non de mes amies ?

— C'est vous seule qui m'intéressez. Il me semble que c'est une erreur, Vina, ou peut-être devrais-je dire Lavina, d'avoir des secrets l'un pour l'autre. C'est une chose que je ne tolère pas.

Lavina songea aussitôt qu'il existait cependant un secret essentiel entre eux, et qu'il ne devrait jamais le connaître: l'amour qu'elle lui portait.

Elle s'assit sur le canapé car ses jambes se dérobaient sous elle.

— C'est un peu compliqué, dit-elle dans un souffle.

Le marquis, qui était resté debout, tournait le dos à la cheminée.

— Les complications sont de votre propre fait! Je tiens à ce que vous démêliez ce nœud inextricable et cela ne peut se faire qu'en me disant la vérité.

— Par quoi voulez-vous que je commence? demanda-t-elle d'une voix de plus en plus faible.

— Je veux savoir pourquoi vous êtes partie sans rien me dire et en sachant que je n'avais aucun moyen de vous retrouver.

— Pourtant, vous êtes ici...

— Cela n'a pas été sans mal! Et ce n'est pas grâce à vous !

Un silence pesant suivit cette exclamation.

— Je pensais que vous n'éprouveriez pas le désir de me revoir, avoua-t-elle.

— Vraiment? Vous disparaissiez de ma vie en vous disant qu'il fallait m'oublier et cela vous satisfaisait ?

Lavina songea aux journées mornes et désespérées et aux nuits qu'elle avait passées à pleurer depuis son retour de Sherwood Park.

Visiblement le marquis attendait une réponse.

— Je ne pouvais accepter votre proposition, bredouilla-t-elle, par conséquent, la seule solution qui s'offrait à moi consistait à ne plus vous voir.

— C'est à cause de votre mensonge que je vous ai fait cette «proposition», répliqua le marquis. Vous vous faisiez passer pour une autre ! Pouvais-je le deviner ?

— Et cependant, vous avez voulu me revoir...

— Bien sûr ! Il m'était impossible de vous oublier. Lorsque j'ai compris que vous m'aviez caché votre véritable identité, j'ai cru vous avoir perdue à jamais.

— Et comment avez-vous retrouvé ma trace ?

Le marquis sourit.

— Le lundi après-midi, je suis rentré à Londres et je me suis rendu au Gaiety. Là, j'ai vu Georges Edwardes et je lui ai demandé dans quelle ville avait lieu la prochaine représentation de *la Jeune Fille*.

A ces mots, une exclamation de surprise échappa à Lavina. Elle n'aurait jamais cru que le marquis s'adresserait directement au directeur du théâtre pour dénouer l'énigme à laquelle il se heurtait.

— Georges Edwardes m'a appris que la représentation avait lieu à Manchester et m'a donné un programme.

Lavina poussa un petit cri.

— Vous avez donc vu qu'aucun de nos noms n'y figurait.

— Exactement.

— En avez-vous parlé à vos amis ? s'enquit Lavina d'un ton anxieux car, si l'affaire s'ébruitait, toutes ses camarades se trouveraient dans une situation fort délicate, sans parler de Millicent dont l'avenir risquait d'en pâtir.

— J'ai pris congé de Georges Edwardes et je me suis rendu dans ma maison de Grosvenor Square, continua le marquis, laissant la question de Lavina sans réponse. J'avais besoin de réfléchir. Je savais que Rupert m'avait menti et je me demandais comment vous retrouver.

Ainsi, il avait pensé à elle ! Il avait voulu la revoir ! Lavina tressaillit de joie et la main glacée qui lui broyait le cœur desserra son étau. Elle respira plus librement.

— Je me suis installé dans mon bureau, et l'incident du bouddha d'émeraude qui vous avait si profondément troublée m'est revenu à l'esprit. C'est alors que mon regard s'est posé sur une copie du livre des pairs de Debrett.

Un profond étonnement se lisait sur le visage de Lavina.

— Il m'est brusquement venu à l'idée, ou peut-être était-ce le bouddha d'émeraude qui se portait à mon secours, qu'il existait une nette ressemblance entre Rupert Wick et la jeune femme qui répondait au nom de Kathy.

Lavina pâlit.

— J'ai donc rapidement ouvert le registre à l'entrée du comte de Kenwick, et j'ai appris qu'il avait une fille âgée de dix-huit ans qui s'appelait Catherine. Je vous avoue que l'espace de quelques minutes, je me suis dit que c'était impossible et qu'il s'agissait d'une simple coïncidence, car cela me paraissait bien incroyable. Comment en effet une débutante de dix-huit ans qui venait

d'être présentée à la cour pouvait-elle se faire passer pour une *girl* du fameux Gaiety ?

Une note d'incrédulité donnait à la surprise qu'il avait éprouvée alors davantage de résonance et, en dépit de sa nervosité, Lavina ne put réprimer un sourire amusé.

— Une autre idée m'a traversé l'esprit alors, et peut-être que ce trait de lucidité m'a aussi été adressé par la statuette sacrée, une idée que je devrais plutôt qualifier d'intuition. Il m'est apparu que le nom de Verne était un nom peu courant alors que celui de Vernon m'était familier. Je tournai donc quelques pages du Debrett où j'appris que l'honorable Anthony Vernon, le frère du comte actuel, était vicaire de la paroisse de Little Wickington et avait une fille qui s'appelait Lavina.

— C'était donc aussi aisé que ça, soupira la jeune fille, la mine déconfite.

— Je savais où vivait Rupert et je me suis souvenu que vous aviez paru fort attachée à Kathy. A Sherwood Park, vous arriviez toujours ensemble pour le dîner et vous la regardiez sans cesse comme en quête de son approbation.

— Vous vous en êtes aperçu !

— Ce n'est là qu'une chose parmi tant d'autres que j'ai remarquées à votre sujet. Votre beauté également m'a troublé. Vous êtes la plus jolie femme que j'ai jamais rencontrée.

Une vive rougeur empourpra le visage de Lavina.

— Vous m'avez retrouvée et j'admets que vous avez témoigné d'une grande perspicacité, mais vous comprenez, n'est-ce pas, que ce serait mettre Catherine et mes autres amies dans une situation fort délicate si cette affaire s'ébruitait.

— Pourquoi m'avoir joué cette comédie grotesque ?

Lavina battit des paupières et détourna la tête, gênée.

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est embarrassant.

— Je ne vous comprends pas. En toute franchise, j'ai l'intention de connaître la vérité. Par conséquent, si vous préférez, je peux m'adresser à Kathy, je veux dire : lady Catherine !

— Oh non ! Je vous en supplie, n'en faites rien ! Je vais tout vous expliquer mais à condition que vous me promettiez de ne pas vous fâcher.

— Il me semble pourtant être en droit d'être furieux ! Neuf jeunes filles viennent séjourner dans mon château sous une fausse identité, trompent mes amis et moi-même, nous ridiculisent... et vous me demandez de ne pas me mettre en colère ?

— Vous seul étiez visé, murmura-t-elle.

— Mais pourquoi ? Quel mal vous ai-je fait pour mériter d'être le jouet d'un stratagème aussi douteux ?

Lavina garda un silence gêné.

— Lorsque Rupert vous a fait part d'une invitation à dîner de la part de

Catherine, vous avez refusé en lui expliquant que vous aviez pour règle d'éviter la compagnie des débutantes, prétextant que celles-ci vous exaspéraient par leurs sottises et leur maladresse...

Elle termina sa phrase dans un murmure à peine distinct, les yeux baissés car elle n'osait regarder le marquis tant elle redoutait sa réaction.

A sa surprise, il éclata de rire.

— Je n'en crois rien! Dois-je comprendre que toute cette mascarade n'a pour origine que cette malheureuse boutade ?

— Catherine était furieuse et elle a décidé de vous démontrer qu'elle pouvait briller par son intelligence et soutenir une conversation intéressante. Comme vous aviez décliné son invitation, la seule façon de vous approcher consistait à prendre l'identité des femmes que vous avez l'habitude de fréquenter.

— Je saisis son raisonnement. Voilà donc qui éclaire ma lanterne sur une foule de détails qui m'intriguaient.

— Vous n'êtes donc pas fâché?

— Uniquement avec vous !

— Oh, je vous en supplie, promettez-moi de ne pas nous trahir! Personne, pas même vos invités, ne doit apprendre la vérité sur mes amis.

— Craignez-vous que cela nuise à leur réputation ?

— Naturellement! N'oubliez pas que nous sommes restées à Sherwood Park sans chaperon.

— Ce qui en effet est un acte fort répréhensible !

Elle crut noter dans cette remarque une menace.

Avait-il l'intention d'ébruiter cette malheureuse affaire, ne serait-ce que pour leur donner une leçon ?

— Nos parents ne soupçonnent rien, bredouilla-t-elle, et ils seraient furieux s'ils apprenaient que nous nous sommes livrées à cette comédie...

— Et à juste titre !

— Et puis Millicent et le comte de Morne se sont fiancés, expliqua Lavina, décidée à passer à des aveux complets afin de persuader le marquis de garder ce secret. Le comte a insisté auprès de Rupert pour que ce dernier vous taise la vérité alors que Catherine lui avait demandé de vous révéler, après notre départ, le complot dont vous veniez d'être victime.

— Ainsi, on était censé finir par me mettre au courant ! s'écria le marquis d'un ton ironique.

— Il s'agissait simplement de vous donner une leçon. Rupert était convaincu que vous vous conduiriez comme un gentleman et que vous ne soulèveriez pas de scandale.

— C'est une idée des plus insensées! Toutefois, je me dois de vous faire un compliment : vous étiez toutes plus belles et séduisantes que les *girls* !

— Êtes-vous sincère ?

— Je le suis, en particulier à votre endroit.

La jeune fille rougit violemment.

— Je ne suis pas une débutante et, par conséquent, je n'ai pas de réputation à sauvegarder à tout prix, mais je vous en conjure, pour le bien de mes amies, n'ébruitez pas une affaire somme toute fort innocente.

— Au diable vos amies ! C'est vous qui m'importez !

Un cri d'effroi échappa à Lavina.

— Avez-vous l'intention de parler à mon père ? Oh ! n'en faites rien, je vous en supplie, il serait choqué et profondément blessé d'apprendre que j'ai menti.

— Mais pourquoi avoir accepté de vous prêter à cette sinistre comédie ? interrogea le marquis sans se départir de sa sévérité.

La jeune fille le regarda surprise.

— Sans doute est-il aisé de comprendre que Catherine est mon amie. Quand elle s'est installée à Londres, je me suis sentie terriblement seule à Little Wickington. Je ne l'avais pas vue depuis presque une année lorsqu'elle est venue me demander de participer à sa petite « comédie dramatique » en incarnant une *girl* du Gaiety, et la perspective de séjourner dans votre château de Sherwood Park m'enchantait !

— N'aviez-vous encore jamais été à Londres ?

— A l'époque, non. Depuis, j'y ai passé deux jours, chez Catherine, lorsque nous avons commandé les toilettes dont nous avions besoin pour nos déguisements de *girls*.

— Ainsi, vous disiez vrai lorsque vous m'avez affirmé qu'on ne vous avait encore jamais embrassée ?

Au souvenir de cette scène, Lavina rougit.

— Lorsque je me suis enfermée dans ma chambre le soir, je n'imaginais même pas que quelqu'un chercherait à s'y introduire, murmura-t-elle.

Comme le marquis gardait le silence, elle reprit, les joues écarlates :

— Est-ce à cause de la porte dérobée que vous m'avez fait changer de chambre ?

— On ne peut rien vous cacher ! Mais je ne savais pas qui vous étiez ! Vous ne pouvez me tenir rigueur d'être tombé dans votre piège ! Après tout, ce n'est pas de ma faute si vous êtes une actrice aussi convaincante.

— Je comprends seulement maintenant pourquoi Catherine nous a conseillé de fermer nos portes à clé... Elle devait savoir que les danseuses de théâtre font fi de certaines convenances.

— N'y pensez plus. Vous avez été punie pour m'avoir trompé. Jusqu'à ce que je m'introduise dans votre chambre ce soir-là, je croyais que votre innocence et votre ignorance du monde n'étaient qu'une ruse !

— Je regrette de m'être aussi mal conduite.

— Pourtant, vous avez eu le courage de venir me trouver pour me dire que le bouddha d'émeraude m'appelait. Je serais curieux de savoir comment vous l'avez deviné ?

— Je pense que vous connaissez la réponse à cette question, dit Lavina à mi-voix. Lorsque vous m'avez montré la statuette, j'ai compris qu'il s'agissait

d'une relique sacrée et j'ai eu l'impression qu'elle me parlait. Et encore maintenant j'ai du mal à croire que j'ai tenu entre mes mains un objet aussi précieux. De même que je me souviendrai toujours de la bénédiction du lama.

— Moi aussi. Mais j'aimerais savoir une dernière chose, Lavina : comment avez-vous pu penser qu'il vous serait aisé de m'oublier?

— Je n'ai jamais pensé pouvoir vous oublier, mais je croyais néanmoins ne jamais vous revoir.

— N'en étiez-vous pas malheureuse?

Le cœur battant, elle baissa les yeux et chuchota :

— Si ! Je voulais vous retrouver mais je croyais que c'était impossible parce que vous ne tarderiez pas à comprendre que je n'étais pas celle que j'avais prétendu être, et que j'avais tenu un rôle dans la comédie improvisée de Catherine.

— Une comédie des plus répréhensibles !

— Vous m'en voyez navrée ! Ne me pardonnerez-vous jamais? Je vous en prie, ne soyez pas fâché contre moi.

Comme elle regardait le marquis d'un air suppliant, il lui prit les mains et la fit se lever, puis, la serrant contre lui, il l'embrassa. Un immense bonheur envahit la jeune fille. Le désespoir et l'inquiétude qui avaient assombri ses journées depuis son retour disparurent pour laisser la place à une sensation extatique qui lui rappelait celle qu'elle avait éprouvée en présence du bouddha d'émeraude.

Le baiser du marquis était doux et rempli de tendresse. Comme il goûtait la saveur de ses lèvres et qu'elle s'abandonnait davantage à lui, il se fit plus exigeant, plus possessif. Pour Lavina, c'était comme si les nuages noirs de son ciel d'orage se dissipaient enfin et que le paradis s'ouvrait à elle.

Le marquis se laissait emporter par l'ivresse de ce baiser. Jamais il n'avait encore éprouvé des sensations aussi fortes que celles qu'il ressentait dans les bras de la jeune fille. Il ne relâcha son étreinte que lorsque Lavina crut défaillir tant son émoi était grand.

— Je vous aime, ma chérie, dit-il. Quand pouvons-nous nous marier?

A ces mots, le visage de la jeune fille parut s'illuminer de cet éclat particulier qui l'avait habitée lorsqu'elle avait prié devant le bouddha.

Puis tout reflet de bonheur et de joie disparurent et son expression s'assombrit.

— Je vous aime, chuchota-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion, mais c'est impossible... je ne peux accepter !

Le marquis n'avait pas pensé que la jeune femme pût se refuser à lui.

— Pourquoi? interrogea-t-il, stupéfait. Puisque vous m'aimez et que je vous aime !

— Je vous porte un amour infini, mais néanmoins je ne vous mérite pas et si nous étions mariés, vous ne tarderiez pas à vous ennuyer en ma compagnie.

Le marquis l'enlaça étroitement.

— Pourquoi parler ainsi alors que je viens de vous déclarer ma flamme? Je

vous jure n'avoir encore jamais adoré personne comme vous.

— Cependant je ne suis pas une *girl*. Je n'ai fait que jouer la comédie, acheva-t-elle, un sanglot dans la voix.

Tendrement le marquis la fit asseoir sur le canapé.

— Il est temps que vous sachiez une chose, Lavina, dit-il en restant debout, le dos contre la cheminée. Je comprends parfaitement quel sentiment ma conduite à l'égard des *girls* du Gaiety vous inspire et je n'ignore pas que tout le monde se moque de moi et de «la passion», comme dit la rumeur, que j'éprouve pour ces danseuses.

— Vous êtes donc au courant de ce que l'on raconte à votre sujet ?

— Naturellement ! Je ne suis pas un sot.

— Mais alors, pourquoi vous complaisez-vous dans de futiles relations ?

Un léger soupir échappa au marquis.

— Ma mère est décédée lorsque j'avais dix ans, commença-t-il d'un ton douloureux. Je l'adorais. Elle n'était que douceur, tendresse et amour. Après sa mort, mon père décida de prendre mon éducation en main, car j'étais son fils unique, et de faire mon apprentissage.

Il s'interrompit un bref instant, les lèvres crispées.

— Il s'agissait bel et bien d'un apprentissage ! reprit-il non sans un certain cynisme. Il fallait à tout prix me préparer à une position élevée dans la société, que je devienne le marquis de Sherwood le plus intelligent et distingué qui soit.

— Je préfère que vous ne m'en disiez pas davantage si cela est trop douloureux, l'interrompit Lavina, devinant que le marquis réveillait des souvenirs pénibles et cruels.

— Je tiens à ce que vous sachiez la vérité. J'ai donc dû travailler comme un forcené, sous l'œil vigilant de mes précepteurs. Je n'avais plus d'amis, et j'avais fort peu de loisirs. Je devins rapidement un véritable singe savant !

Avec un soupir, il ajouta :

— A Eton, je ne tardais pas à occuper la place de chef de classe et, à Oxford, j'obtins ma licence avec mention très bien et les félicitations du jury, après avoir bien sûr passé mes vacances à travailler. Je devins ensuite officier. Comme l'ambition de mon père était de me pousser jusqu'au rang de général, il choisissait lui-même mes lectures et donc, lorsque je n'étais pas à la caserne, je passais mon temps à apprendre l'histoire de l'armée à travers les siècles. Mes seules fréquentations étaient des officiers de régiment dont l'unique sujet de conversation était la guerre, les batailles auxquelles le régiment avait participé et les victoires qu'il avait remportées.

A l'expression amère qui marquait ses traits, il était aisé de deviner qu'il ne s'agissait pas de souvenirs bien plaisants.

— Mon père m'encourageait donc dans cette voie lorsqu'il mourut brutalement, il y a quatre ans. Après les funérailles, je compris soudain que j'étais libre, que je ne serais plus jamais poussé, contraint, forcé de passer chaque minute de ma vie à m'efforcer de gagner quelque position enviée que

je ne souhaitais pas.

Le marquis alla à la fenêtre, puis revint, perdu dans ses réflexions. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— Voilà pourquoi je me suis mis à fréquenter les *girls* du Gaiety: en retrouvant ma liberté, j'étais soudain comme un enfant livré à lui-même dans un magasin de friandises. Pour la première fois de ma vie, j'étais mon propre maître et je n'avais qu'une envie : m'amuser et ne plus me soucier de carrière et d'ambition.

Il se tut un instant avant d'ajouter:

— Et je n'avais pas le moins du monde l'intention de me marier !

Devant l'étonnement de Lavina, il précisa :

— Avant de mourir, mon père me cherchait une épouse avec un soin tout particulier car il souhaitait, bien entendu, que la future marquise de Sherwood soit digne de notre famille et consolide le rang élevé que je devais occuper au sein de la haute société. Par chance, continua-t-il non sans ironie, il est mort avant de commettre l'irréparable.

Lavina commençait à comprendre où cette histoire menait.

— Étant conscient de ma position sociale, reprit le marquis, je savais que toute mère soucieuse du bien-être de sa fille souhaiterait m'avoir pour gendre. Si je ne tenais pas à tomber dans le piège du mariage « arrangé », il était donc dans mon intérêt de prendre mes distances vis-à-vis d'une société guidée par l'ambition.

— Vous avez donc fréquenté les danseuses et les actrices du Gaiety, acheva Lavina à mi-voix.

— Exactement! Le milieu du théâtre m'apportait les divertissements auxquels je n'avais pas eu accès pendant toute ma jeunesse.

Un rire amer l'interrompit.

— Et en effet, la compagnie des *girls* me réconfortait car elles ne pouvaient me prendre dans leurs filets. Ainsi, je préservais ma liberté tout en m'amusant.

Lavina l'écoutait sans dire un mot.

— Dès que j'éprouvais le moindre ennui dans les bras d'une danseuse, j'allais dans les bras d'une autre, continua le marquis, résolu à ne laisser aucun détail dans l'ombre. J'étais généreux envers chacune, payant sans compter pour mon plaisir. C'était comme si je changeais de jouet, comme si je choisissais un nouveau cheval pour mon haras. Lorsque je rompais avec l'une, il y avait quelques larmes tout au plus, mais jamais de récriminations.

Un silence suivit. Puis il reprit, un ton plus bas :

— Il me semblait ne désirer rien de plus, jusqu'à ce que je vous rencontre...

Un frisson parcourut Lavina tandis qu'il poursuivait d'une voix plus grave et étrangement émue :

— Je crois que je me suis épris de vous au cours de ce premier dîner. Vous goûtiez la décoration de mon château alors que je voulais être le seul

objet de votre admiration.

— C'était le cas, avoua-t-elle, mais il est vrai que vous m'effrayiez.

— Sans doute.

— Cependant vous étiez différent de ce que je m'étais imaginé.

— De quelle manière ?

— Vous étiez bon en dépit des bruits qui couraient à votre sujet... Et ce n'était pas de vos propos que je tirais cette conclusion, mais grâce à ce que je ressentais en votre compagnie.

— Que ressentiez-vous ?

— C'est difficile à expliquer. Quand nous nous sommes serré la main, j'ai éprouvé une curieuse sensation, semblable aux vibrations qui m'ont parcourue lorsque j'ai touché le bouddha d'émeraude.

— Vos réflexions et votre comportement m'intriguaient, me surprenaient. Lorsque vous êtes montée à cheval, vous étiez si belle que je n'ai désiré qu'une chose : vous protéger.

A ces mots, Lavina rougit mais dit posément :

— Cependant, vous devez comprendre qu'en m'épousant, si vous désirez aller avec une autre femme, vous ne pourrez m'abandonner après m'avoir donné une somme d'argent.

Un sourire éclaira le visage du marquis.

— Croyez-vous réellement, ma chérie, que je souhaiterais un jour ne plus être avec vous ?

— Cela n'aurait rien d'improbable. J'aurais alors l'impression de vous avoir piégé et, en dépit de mes efforts, je ne pourrais vous rendre votre liberté.

Lavina avait les larmes aux yeux et sa voix se brisa en prononçant ces derniers mots.

Le marquis s'avança et la prit dans ses bras.

— Comment pourrais-je m'ennuyer en votre compagnie et souhaiter être avec une autre que vous ? Vous êtes mienne, Lavina. Vous n'appartenez qu'à moi. Nos vies se sont unies l'une à l'autre dès le premier moment où nous nous sommes rencontrés, et grâce à la bénédiction du lama, le lien d'amour qui nous relie est indestructible.

Lavina plongea son regard dans le sien.

— Vous venez d'exprimer le fond de ma pensée, mais je n'osais croire qu'il en allait de même pour vous...

— Tel est pourtant mon sentiment. Sachez que je n'ai jamais rien éprouvé de plus étrange et de plus merveilleux.

La dévisageant avec tendresse, il ajouta :

— J'ai su, grâce au bouddha d'émeraude, que nous étions désormais un seul et même être, et que nous ne pourrions jamais être séparés.

Lavina posa la tête sur son épaule.

— Vous pleurez, ma chérie, s'exclama-t-il, saisi d'inquiétude. Pourquoi êtes-vous malheureuse ?

— Je pleure de bonheur, sanglota-t-elle, souriant à travers ses larmes. Je

croyais vous avoir perdu, je craignais que vous ne m'ayez oubliée... Je n'aurais pu aimer un autre que vous !

— Et vous n'aimerez jamais que moi, renchérit-il. Nous vivrons ensemble jusqu'à la fin des temps. Vous serez mienne pour l'éternité.

Il embrassa Lavina d'un baiser passionné et plein d'ardeur qui fit naître dans le cœur de la jeune fille des milliers d'étoiles.

— Il est temps, ma chérie, dit le marquis un peu plus tard, que je parle à votre père et que je lui demande de célébrer sans délai notre union.

— Sans délai ? répéta Lavina, éberluée.

Le marquis la serra contre son cœur.

— Pourquoi attendre ? Vous savez aussi bien que moi que si nous annonçons nos fiançailles et que nous fixons une date de mariage, mes invités qui ont séjourné à Sherwood Park en même temps que vous et vos amies ne manqueront pas de vous reconnaître.

— En effet, j'avais oublié... chuchota-t-elle. Oh, mon chéri, comment faire ?

— Rien de plus simple. Il suffit que votre père nous marie demain matin. Nous partirons ensuite pour une longue lune de miel.

Il marqua un temps d'arrêt avant d'ajouter :

— Je ne peux pas vous emmener au Tibet, mais je pense qu'un voyage aux Indes vous plaira. Je compte sur vous pour m'emmener à Sarnâth où le bouddha a prêché son premier sermon.

Un cri de joie échappa à Lavina.

— Dites-vous vrai ?

— Naturellement ! La perspective de vous conduire dans un pays où jusqu'à présent vous n'avez voyagé que par le biais de votre imagination et de votre sensibilité me rend fou de bonheur.

— J'ai peur que tout ceci ne soit qu'un rêve !

— Désormais, nous rêverons ensemble et nous serons les personnes les plus heureuses au monde.

Il déposa des baisers sur ses joues ruisselantes de larmes.

— Pourquoi attendre davantage ? Si votre père est dans son bureau, il me semble préférable d'aller le trouver au plus vite afin de lui faire part de nos projets.

— Vous ne mentionnerez cependant pas mon séjour à Sherwood Park, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! J'expliquerai que je vous ai rencontrée à Londres au cours d'un dîner des plus respectables donné par Catherine et Rupert Wick, et que je me suis épris de vous dès le premier regard que nous avons échangé, ce qui est la vérité pure.

— Plus jamais de ma vie je ne mentirai, promit Lavina.

— J'y veillerai, mais si vous ne m'aviez pas démontré qu'une débutante peut être plus séduisante qu'une danseuse du Gaiety, nous ne nous serions peut-être jamais rencontrés.

Lavina éclata de rire.

— Ne pensez-vous pas, maintenant, que l'intelligence peut suffire à conquérir le cœur d'un homme ?

— Mais vous, ma chérie, vous possédez à la fois la beauté et l'intelligence. Par conséquent, je me félicite de ma chance.

— J'espère que vous ne changerez jamais d'avis à mon sujet.

— Il existe des milliers de façons de vous dire mon amour mais, pour cela, il nous faut attendre d'être mariés. Oh, ma chérie, je vous adore ! Avec quelle impatience j'attends d'être à demain !

Lavina se leva en riant.

— Allons trouver mon père de ce pas. Nous lui promettons de lui rapporter le plus d'informations possibles sur les Indes afin qu'il puisse enrichir son livre.

Le marquis l'étreignit et l'embrassa de nouveau.

— Je vous adore, murmura-t-il. Nous sommes heureux, plus heureux que quiconque car nous sommes faits l'un pour l'autre.

— C'est vrai. Je vous aime pour votre bonté, votre générosité, les qualités merveilleuses que vous possédez. Vous êtes tout ce qu'un homme doit être.

Ces derniers mots moururent sous ses baisers. Il embrassa la jeune fille jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que le monde entier tourne autour d'elle.

Leurs âmes volaient haut dans le ciel parmi les étoiles et la lumière sacrée dont le lama, en les bénissant, les avait enveloppés.

C'était la lumière de l'Éternité, la lumière de l'Amour.

Fin